





ROLAND

FURIEUX,

POÈME HÉROÏQUE;

DE L'ARIOSTE.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR M. D'USSIEUX.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains.

M. DCC. LXXV.

CSP

PQ

4582

F5A385

1775

V2





R O L A N D

F U R I E U X.

C H A N T X I I I.

QU'ILS étoient heureux, ces pieux chevaliers du temps passé! dans de sombres vallons, dans des antres ténébreux, dans des bois sauvages, dignes repaires des serpens & des bêtes féroces, ils rencontroient ce que l'œil le plus attentif a bien de la peine à découvrir aujourd'hui dans les palais fastueux, des femmes au printemps de leur âge, & douées d'une véritable beauté.

Je vous disois tout à l'heure que Roland avoit trouvé dans la caverne une jeune beauté, & qu'il lui avoit demandé ce qui la retenoit dans cet effroyable lieu. La belle, après avoir interrompu par de fréquens sanglots les accens douloureux de la voix la plus touchante, commença ainsi l'histoire de ses malheurs: Digne chevalier, le récit que vous allez entendre fera sans doute suivi de mon supplice; car cette femme ne manquera pas d'en instruire le tyran, qui me renferme dans

ce gouffre. Cette crainte ne me retiendra cependant pas. Que m'importe après tout ma triste vie, & quel traitement plus doux puis-je attendre de ce monstre, que l'arrêt d'une prompte mort.

Je me nomme Isabelle, & j'étois fille du prince infortuné de Galice. J'étois, dis-je, sa fille, car aujourd'hui je ne connois plus d'autre famille que la douleur & les noirs chagrins. La faute en est à l'Amour; de tous les auteurs de mes maux, il est le plus coupable : comme le perfide favoit couvrir d'un voile séducteur le piège qu'il me tendoit ! Belle, jeune, riche, honnête, je jouissois dans la cour de mon père du plus heureux sort. Maintenant je suis plongée dans le malheur, dans l'avilissement, & dans l'indigence. S'il est encore un état plus affreux, j'y suis réduite. Vous allez connoître la source des maux qui m'affligent. Si vous ne pouvez les soulager, j'aurai du moins la consolation de vous y trouver sensible.

Il y a environ un an, que mon père fit publier une jôûte dans Bayonne. La renommée y attira plusieurs chevaliers de tous les pays. Parmi cette brillante jeunesse (l'Amour le voulut sans doute ainsi, ou la vertu a des droits bien puissans sur

notre cœur), je ne trouvai de mérite qu'à Zerbin, fils du roi d'Ecoffe, lui seul me parut aimable. Il donna dans la lice tant de preuves de valeur & d'adresse, que je me sentis éprise pour lui. Je ne m'apperçus de mon amour, que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y résister. Quelques malheurs que cette passion m'ait causés, je me plais toujours à penser que mon cœur, loin de s'avilir par un indigne choix, ne pouvoit trouver un objet qui méritât plus sa tendresse. Zerbin l'emportoit en valeur & en beauté sur tous les princes, il me témoigna son amour, & j'eus tout lieu de croire qu'il égaloit le mien. Nous trouvâmes encore les moyens de nous entretenir de notre flamme mutuelle, lorsque le sort nous sépara sans désunir nos cœurs; car la fête finie, il fallut que Zerbin retournât en Ecoffe. Si vous connoissez l'amour, vous connoissez tout ce que je sentis de cruel pendant cette absence. Je savois que le cœur de Zerbin n'éprouvoit pas de moins rudes tourmens. Enfin il chercha à combler ses vœux, & à unir pour toujours son sort au mien; mais il étoit chrétien & je suivois la loi de Mahomet. La différence de nos religions l'empêcha de s'adresser à mon père, il résolut de m'enlever.

Bayonne est située dans une plaine peu éloignée de la mer. Non loin de cette riche côte, j'avois un jardin qui d'un côté commandoit aux collines voisines, & de l'autre dominoit sur la mer. Cet endroit lui parut propre à lever les obstacles que la religion nous oppofoit. Il m'instruit, par une lettre, des mesures qu'il a prises pour hâter notre bonheur. Il avoit fait cacher près de S^e Marthe un vaisseau monté par de braves soldats & commandé par Odoric de Biscaye, guerrier également fameux sur terre & sur mer. Il m'écrivoit que désespéré de ne pouvoir venir en personne, parce qu'il commandoit les troupes que son père faisoit marcher au secours de la France, il m'envoyoit à sa place Odoric, choisi parmi ses plus fidèles amis, comme le plus sûr & le plus éprouvé. Il devoit l'être en effet, si l'amitié étoit toujours le prix des bienfaits. Il m'indiquoit en même temps le jour où le navire devoit paroître sur les côtes : ce jour si désiré arrive enfin. Je ne manquai pas de me trouver à mon jardin, & la nuit suivante, Odoric, accompagné d'une troupe également propre à manœuvrer & à combattre, remonte le fleuve, débarque près de la ville, & parvient

sans bruit jusqu'au jardin. J'étois sur le navire, avant qu'on pût se douter de rien à la ville. Mes domestiques nuds, sans armes, attaqués à l'imprévu, prirent presque tous la fuite. Quelques-uns furent tués en essayant de me défendre, d'autres furent enlevés avec moi. C'est ainsi que j'abandonnai le lieu de ma naissance, transportée de joie par l'espérance d'être bientôt réunie à mon cher Zerbin.

A peine étions nous en mer, l'air se trouble, le ciel s'obscurcit, les flots s'agitent, bientôt un vent impétueux les soulève jusqu'aux voûtes du ciel. Envain l'agile matelot ploie les voiles, baisse les mâts. La manœuvre la plus habile devient inutile; malgré tous nos efforts, nous sommes emportés vers des écueils près de la Rochelle. Sans un secours manifeste du ciel, la cruelle tempête va nous y briser. Le vent redouble encore sa violence. La flèche partie d'un arc vigoureusement tendu ne sillonne pas plus rapidement les airs, que notre vaisseau ne fend les flots. Dans ce péril extrême, Odoric prend un parti qui ne réussit pas toujours. Il se saisit de la chaloupe, y descend, m'y fait descendre avec lui, Deux autres l'y sui-

vent. Le reste de l'équipage alloit y entrer , si les premiers n'en eussent défendu l'accès l'épée à la main. En même temps ils coupent le cable & nous nous éloignons. Nous fûmes jettés sans accident sur la côte ; mais bientôt le vaisseau que nous venions de quitter fut brisé & la mer engloutit nos richesses , & les infortunés qui avoient été forcés d'y rester. A l'instant je me prosterne ; j'étends les bras vers le ciel , & je rends graces à la bonté divine de m'avoir conservé pour Zerbin. Riches étoffes , magnifiques habits , pierres précieuses , j'avois tout laissé sur le vaisseau. Mais il me restoit Zerbin , & je n'enviois pas à la mer ces vains ornemens.

Le rivage où nous abordâmes n'étoit frayé par aucune trace humaine. Nul toit ne s'élevoit aux environs. On ne voyoit qu'une montagne dont le sommet couvert de forêts étoit battu par les vents , & le pied par les flots courroucés. C'est là que l'Amour , ce tyran cruel , qui se fait un jeu de violer ses promesses & de traverser tout dessein honnête & raisonnable , changea par le plus affreux revers ma consolation en tourment , & ma joie en tristesse. D'impurs desirs s'allumèrent dans le

cœur de cet ami en qui Zerbin avoit mis toute sa confiance , & la fidélité s'y éteignit ; peut-être avoit-il déjà porté des vues criminelles sur moi sans oser me le témoigner dans le vaisseau. Peut-être la facilité de les satisfaire sur ce rivage solitaire , les lui fit elle naître alors. Quoi qu'il en soit , il résolut d'exécuter sur le champ ses infâmes projets. Mais auparavant il crut nécessaire de se défaire de l'un de ceux qui s'étoient sauvés avec nous. C'étoit un Ecoffois nommé Almont , qui paroïssoit entièrement dévoué à Zerbin. Ce prince l'avoit donné pour compagnon à Odoric , comme un homme sur le courage de qui il pouvoit compter. Le traître lui représenta qu'il ne convenoit pas de me faire marcher à pied jusqu'à la Rochelle , & le pria de vouloir bien prendre les devans pour amener un cheval. Almont qui ne se défioit de rien , partit sur le champ pour la ville que la forêt nous cachoit , & dont nous n'étions pas éloignés de plus de six mille. Après avoir réfléchi quelque temps , Odoric ne trouvant pas de prétexte pour éloigner celui qui restoit avec nous , & croyant pouvoir compter absolument sur lui , se déterminâ à lui confier ses coupables desseins. il se

nommoit Corebe , & étoit de Bilbao. Tous deux avoient été élevés ensemble dès la plus tendre enfance. Le perfide crut donc ne rien risquer en s'ouvrant à un si intime ami. Il pensoit que la crainte de le désobliger l'emporteroit sur l'honneur & le devoir dans le cœur de son compatriote. Mais Corebe étoit honnête & vertueux. Il ne l'écouta qu'avec horreur, lui reprocha sa perfidie dans les termes les plus vifs, & lui assura qu'il s'opposeroit de tout son pouvoir à une aussi abominable trahison. De propos en propos ils s'échauffèrent , & bientôt ils s'attaquèrent les armes à la main. Effrayée à la vue de leurs épées nues , je m'enfuis dans la forêt.

Odoric qui étoit fameux dans l'art des combats, eut bientôt vaincu Corebe. Il le laisse étendu sur la terre , & se met à ma poursuite. L'Amour , je crois , lui prêta ses aîles pour m'atteindre , & lui suggéra les tendres prières & les douces insinuations qu'il employa pour me fléchir & m'engager à consentir à ses desirs. Mais en vain. J'étois déterminée à mourir plutôt que de les satisfaire. Lorsqu'il vit que prières , doux propos , caresses , menaces , tout étoit inutile , il eut recours à la force.

En vain je le conjure de se rappeler la confiance que Zerbin lui avoit témoignée , en me remettant entre ses mains , & le cas que j'avois fait moi-même de son honneur en me livrant à lui. Le perfide n'est touché ni de mes larmes , ni de mes remontrances , ma résistance semble encore l'enflammer davantage , & il se jette sur moi comme un tigre altéré de sang. Je n'avois aucun secours à espérer. Je me défendis des pieds & des mains , j'employai & les ongles & les dents ; j'arrachois sa barbe , je déchirois son visage , en perçant le ciel de mes cris. Dans ce moment le hasard ou mes plaintes que l'on devoit entendre de fort loin , amenèrent sur les hauteurs une troupe de gens qui sans doute parcouroient le rivage pour profiter des débris de notre naufrage. Ils venoient droit à nous. Dès qu'Odoric les apperçut , il me laissa & prit la fuite.

C'est ainsi que j'échappai aux entreprises du perfide Biscayen ; mais , seigneur , ce n'étoit qu'éviter un mal pour tomber dans un autre & peut-être plus grand. Jusqu'ici j'ai été assez heureuse pour que ces scélérats n'aient pas attenté à mon honneur , non que ces ames atroces conservent

quelque sentiment de vertu, ou de compassion ; mais ils espèrent me vendre plus cher en me conservant tous mes attraits. Huit mois se sont déjà écoulés, depuis que je suis ensevelie dans cet horrible tombeau, & je perds toute espérance de revoir mon cher Zerbin ; car j'ai cru comprendre par leurs propos qu'ils m'avoient vendue à un marchand qui devoit me transporter en Égypte, & m'y livrer au Soudan.

Ainsi parloit l'aimable Isabelle, en interrompant par les soupirs les plus touchans une voix qui eut rendu sensible à la pitié les lions & les tigres. Tandis qu'elle renouvelle ses douleurs ou plutôt qu'elle les adoucit en les racontant, il entre dans la caverne vingt hommes armés, les uns d'épines, les autres de haches. Celui qui marchoit à leur tête portoit la plus effroyable figure. Il n'avoit qu'un œil dont il lançoit des regards farouches. Il avoit perdu l'autre par un coup qui lui avoit emporté en même temps le nez & une partie de la mâchoire. Lorsqu'il aperçut le chevalier assis auprès d'Isabelle, il se retourna vers ses compagnons & leur dit : Voici une nouvelle proie qui est venue donner dans nos filets sans que nous ayons pris la





peine de les tendre. Il s'adressa ensuite au comte & lui dit : Jamais personne ne fut plus gracieux que toi, & ne fut mieux prendre son temps ; as-tu deviné, ou t'a-t-on appris que j'avois le plus grand besoin d'une aussi belle armure & de ce joli vêtement brun. En vérité tu ne pouvois arriver plus à propos pour suppléer à ce qui me manque.

Roland, qui s'étoit déjà levé, répondit au brigand avec un souris amer : Je te les vendrai ces armes, mais à un prix qu'aucun marchand ne voudroit en donner. En même temps il faisoit dans le foyer dont il étoit prêt, un gros tison enflammé, & il en atteint le scélérat à l'endroit où les fourcils se joignent au nez. Le coup porta sur ses deux paupières, & non content de le priver de l'œil unique qui lui restoit, l'envoya grossir le nombre de ces esprits impurs, que Satan aidé de ses ministres plonge dans des étangs de feu. Au milieu de la caverné étoit une table fort épaisse & très-longue qui, posée sur un ais grossièrement taillé, suffisoit par son ample contour au brigand & à toute la bande. L'Espagnol le plus leste ne lance pas la canne avec plus d'agilité que Roland ne jetta cette lourde masse à l'endroit où la troupe infâme s'étoit

rassemblée. La plupart en ont la tête ou le ventre écrasés, les bras ou les jambes brisés; les uns meurent, les autres restent étendus sur la terre avec leurs membres fracassés, les moins blessés tentent de fuir. Une grosse pierre lancée sur un tas de serpens, qui après l'hiver prennent leurs ébas aux premiers rayons du soleil, rompt la tête des uns, brise les flancs & l'échine des autres; son choc imprévu produit cent accidens divers, la plupart des reptiles sont tués, une partie reste sans queue, quelques-uns s'agitent en cent replis sans pouvoir avancer, d'autres plus heureux s'échappent en sifflant, & rampent à travers les herbes. Tel fut l'horrible coup qui partit de la main de Roland.

Ceux que la table épargna ou n'offensa que légèrement, & Turpin n'en compte que sept, cherchèrent leur salut dans une prompte fuite; mais le comte déjà placé à l'entrée de la caverne, les prévient & les prend sans résistance. En même temps il les lie avec une corde, qu'il trouve fort à propos sous sa main, & il les traîne hors de la caverne, jusqu'à un endroit couvert de l'ombre d'un cormier. Roland en taille quelques rameaux avec le tranchant de son épée, & y attache ces misé-

rables pour servir de pâture aux vautours. Il n'a pas besoin de chaînes armées de longs crochets, pour purger le monde de ces coquins, l'arbre suffit à tout, & il les suspend par le menton à ses branches aiguës en pointe.

Lorsque la vieille qui étoit amie & complice des voleurs, les vit tous exterminés, elle s'enfuit à travers les forêts en pleurant & en s'arrachant les cheveux. Elle marcha long temps d'un pas lent & agité par la crainte, dans des sentiers rudes & difficiles. Enfin elle rencontra un guerrier sur les bords d'un fleuve. Vous apprendrez un autre fois qui il étoit. Retournons maintenant à la tendre Isabelle qui se recommande aux soins du comte; le conjure de ne pas l'abandonner dans cette solitude, & lui promet de le suivre par-tout. Roland la console du ton le plus affectueux, & dès que la blanche Aurore parée de roses & vêtue de sa robe de pourpre reprit sa route ordinaire, il sortit de la caverne avec Isabelle. Ils marchèrent ensemble plusieurs jours sans qu'il leur arrivât rien de remarquable, enfin ils rencontrèrent sur leur route un chevalier que l'on emmenoit prisonnier. Si je ne vous entretiens pas à présent de cette aventure,

c'est pour vous ramener à une personne dont vous entendrez parler avec un égal plaisir, à la fille d'Amon que j'ai laissée en proie aux langueurs d'un amoureux martyr.

Bradamante soupirant en vain après le retour de son cher Roger, s'étoit retirée dans son gouvernement de Marseille, où elle livroit de fréquens combats aux troupes des Sarrafins, qui se répandoient pour piller dans les plaines & dans les montagnes de la Provence & du Languedoc. Dans toutes ces occasions, elle s'acquitta dignement des fonctions d'un chef prudent, & d'un brave soldat. Lorsque le terme prescrit pour le retour de Roger fut passé de beaucoup, la belle qui craignoit tout pour l'objet de son amour, étoit en proie aux plus vives allarmes. Un jour que retirée à l'écart elle s'abandonnoit à sa douleur, la fée bienfaisante dont l'anneau merveilleux avoit guéri le cœur blessé par Alcine, paroît tout-à-coup à ses yeux. Bradamante qui la voit revenir sans son amant, après un si long temps, pâlit, tremble; est prête à succomber. Mais aussitôt l'aimable fée court à elle d'un air riant & l'aborde avec la gaiété d'une personne qui a d'heureuses nouvelles

à annoncer. Ne craignez rien , lui dit-elle , pour votre amant , il vit , & vous adore comme il a toujours fait ; mais il est privé de sa liberté. Votre ennemi a encore trouvé le moyen de la lui ravir. Si vous voulez revoir cet objet chéri , partons ensemble , je vous apprendrai ce qu'il faut faire pour le délivrer. Elle lui raconta ensuite le piège dont cet enchanteur s'étoit servi pour attirer Roger dans son palais magique. Le fourbe avoit pris les traits de Bradamante , qui sembloit enlevée par un géant , & avoit disparu aux yeux de Roger dès que celui-ci eut passé le seuil fatal. Plusieurs autres dames & chevaliers étoient retenus dans son palais par le même artifice. Tous , en voyant l'enchanteur , croient voir l'objet de leurs desirs. Maîtresse , écuyer , compagnon , ami , chacun retrouve en lui ce qu'il chérit le plus. C'est ce qui leur fait faire dans cette bizarre demeure , des courses si fatigantes & si inutiles. Mais ils espèrent avec tant de vivacité , qu'ils ne sauroient se déterminer à en sortir. Dès que vous paroîtrez , ajouta la fée , dans les environs de cette perfide demeure , l'enchanteur se présentera à vous sous la forme de Roger prêt à succomber sous les coups

d'un redoutable adverfaire. Il implorera votre secours pour vous faire donner dans le piège , où il vous retiendra ensuite avec tant d'autres. Si vous voulez éviter les embuches , persuadez-vous bien que l'objet qui se présentera à vos yeux sous les traits de Roger , & qui vous appellera à son secours, n'est pas celui que vous aimez ; au lieu de secourir cet amant imaginaire , ne balancez pas à lui ôter la vie , bien assurée que vous n'en privez pas Roger , mais le fourbe qui vous cause tant de traverses. Il vous paroîtra cruel , je le fais , de porter le coup mortel au perfide qui aura pris les traits de Roger , mais n'en croyez pas vos yeux trompés par les prestiges de l'impositeur. Armez-vous de courage avant d'entrer dans la forêt , & gardez-vous bien de changer de résolution ; car si vous laissez la vie au magicien par foiblesse , vous serez privée pour toujours de votre cher Roger.

La courageuse Bradamante bien déterminée à ne pas épargner Atlant , prend ses armes & part avec Mélisse en qui elle a la plus grande confiance. Celle-ci la conduit à grandes journées à travers des plaines & des forêts , cherchant à charmer par des entretiens agréables les ennuis d'une route

longue & difficile. Elle lui répétoit sur-tout, que son alliance avec Roger devoit produire une foule de grands princes & d'illustres héros, elle prédisoit tout ce qui devoit arriver dans les siècles futurs, comme si le livre des destins eût été ouvert à ses yeux. O ma sage conductrice, lui dit alors la fille d'Amon, vous m'avez déjà parlé des héros qui doivent sortir de ma race, ne pourrois-je aussi savoir si parmi mes descendans, il se trouvera des femmes célèbres par leur beauté, leurs talens, leurs vertus. Je vois, lui répondit l'honnête fée, dans votre illustre postérité, une foule de femmes aussi pudiques que belles, filles & mères d'empereurs & de rois puissans, devenir l'appui & le soutien des plus illustres maisons & des royaumes les plus florissans. Leur piété, leur prudence, leur grandeur d'ame, leur incomparable chasteté égale leur gloire à celle des plus fameux guerriers. Il seroit trop long de vous entretenir de toutes celles dont les vertus méritent des louanges. Je ne pourrois en passer une seule sous le silence, ainsi je me contenterai de choisir dans un si grand nombre quelques-unes de celles dont le mérite sera plus éclatant. Que ne

m'avez-vous témoigné ce desir dans la grotte , j'eusse en même temps fait passer sous vos yeux leur fidelle image.

Du milieu de vos brillans rejettons , je vois s'élever une femme aussi sage que belle , amie des arts & des lettres , la généreuse & magnanime Isabelle. Elle fera le bonheur & la gloire des contrées qu'arrose le Mincio , & qui porte le nom de la mer d'Ocnus. Son auguste époux aussi empressé qu'elle à chérir , à honorer la vertu , aussi disposé à accueillir favorablement le mérite , semblera la défier dans la carrière de l'honneur & de la gloire. Si l'un raconte ce qu'il fit sur les rives du Far & dans le royaume de Naples , pour délivrer l'Italie d'un joug étranger : l'autre dira que Pénélope par sa seule chasteté n'acquies pas moins de gloire qu'Ulisse. Je rassemble en peu de mots les éminentes qualités de cette princesse , & j'en passe sous silence beaucoup d'autres que Merlin me fit remarquer dans sa grotte loin du profane vulgaire. Si je voulois voguer sur cette mer immense , ma course seroit aussi longue que celle de Tiphys. Tout ce que je puis vous dire , c'est que la vertu & le ciel la combleront de leurs dons les

plus précieux. Elle aura pour sœur Béatrix, qui confirmera l'heureux augure de son nom par le rare bonheur dont elle jouira. Tant qu'elle vivra sa félicité se répandra sur le prince son époux, qui s'élèvera au-dessus de toutes les autres puissances, pour devenir le plus infortuné des hommes lorsque la femme aura quitté ce séjour terrestre. Pendant la vie de cette princesse, la gloire de Louis le More de Sforce & du Milanois s'étendra depuis les climats glacés de l'Ourse jusqu'au brûlant Tropicque. Hélas ! à peine leur sera-t-elle ravie, que pour le malheur de l'Italie ces princes & leur puissant royaume seront réduits en servitude: Sans elle toute leur prudence ne pourra rien contre les coups du sort. Long temps avant ces temps, plusieurs autres auront déjà porté ce beau nom. L'une d'elles verra son front sacré orné du riche diadème de la Pannonie. Une autre après avoir quitté sa dépouille mortelle, ira prendre place parmi les bienheureux, & recevoir l'encens & les vœux des peuples de l'Aufonie.

Les bornes que je me suis prescrites, m'empêchent de vous parler des autres; quoique chacune en particulier mérite qu'on embouche la trom-

pette héroïque. Je ne dirai rien des Blanches, des Lucrèces, des Constances, & de tant d'autres dont le destin sera de soutenir & de perpétuer les puissantes maisons qui commandent à l'Italie. Votre famille plus heureuse que toutes autres en femmes, verra briller dans les illustres épouses qui y entreront, des vertus égales à celles des jeunes beautés élevées dans son sein. Je brûle de vous faire connoître ces héroïnes, dont sans doute Merlin ne m'a tant parlé que pour me disposer à vous en entretenir. Je commencerai par Richilde, digne exemple de courage & de sagesse. Veuve au printemps de son âge, elle restera en butte aux traits les plus cruels de la fortune. Elle verra ses fils, chassés du royaume de leurs pères, errer dans des contrées étrangères & tomber dès leur plus tendre enfance entre les mains de leurs ennemis. Cependant elle finira par voir sa vertu dignement récompensée. Je ne passerai pas sous silence l'illustre princesse issue de l'ancienne maison d'Arragon, la belle Eléonore, qui viendra s'enter sur les rameaux d'un si bel arbre. Athènes & Rome n'ont rien à vanter de si sage & de si pudique. Elle sera la plus fortunée des mères, puisque le ciel la choi-

fera pour donner le jour à Alphonse, à Hypolite & à Isabelle.

Que n'aurois-je pas à dire de celle qui lui succédera sur le trône de Ferrare? ce sera Lucrece Borgia, dont la beauté, la vertu, la réputation, & le bonheur croissent de jour en jour comme une jeune plante dans un terrain fertile. Ce que l'or pur est au vil plomb, la rose au pavot champêtre, le laurier toujours verd au pâle saule, la pierre précieuse à un crystal coloré, Lucrece, qui mérite qu'on l'honore avant sa naissance, le fera pour toutes femmes qui jusqu'à elles auront brillé par la plus rare beauté & par la plus grande prudence; mais le comble de sa gloire sera d'avoir su former à des mœurs vraiment royales Hercule & ses autres fils, & d'avoir jetté dans leur ame les semences des vertus qui les distingueront sous la toge & aux champs de Mars. Un vase nouvellement façonné ne perd jamais l'odeur du premier parfum qu'il a reçu.

Je ne vous oublierai pas non plus aimable Renée de France, auguste fille de Louis XII, & de l'héritière de la Bretagne. Votre belle ame s'embellira de toutes les vertus qui se sont jamais réunies dans

une femme depuis que le soleil échauffe par ses feux, que la mer baigne ses rivages, & que le monde tourne sur son axe. Je ne m'étendrai pas sur les rares qualités d'Alde de Saxe, de la Comtesse de Célano, de Marie Blanche de Catalogne, de la fille du roi de Sicile, de la belle Lippa de Bologne & de tant d'autres; vouloir conter les louanges que méritent leurs vertus, ce seroit entrer dans une mer sans rivages.

Mélisse, après avoir charmé Bradamante par le récit des vertus qui devoient illustrer sa nombreuse postérité, lui répète encore par quel artifice le magicien avoit attiré Roger dans son palais. Elle s'arrêta à une certaine distance de ce lieu, dans la crainte d'être vue par le vieillard malfaisant. Avant de se séparer de la fille d'Amon, elle lui rappella les conseils qu'elle lui avoit déjà donnés mille & mille fois; enfin elle la quitta. Bradamante n'eut pas fait deux mille pas dans un sentier fort étroit, qu'elle crut voir son cher Roger aux prises avec deux géans d'un aspect féroce, & prêt à succomber sous leurs efforts réunis. Dès qu'elle voit le danger de cet être qui ressemble si parfaitement à Roger, tout-à-coup sa confiance se

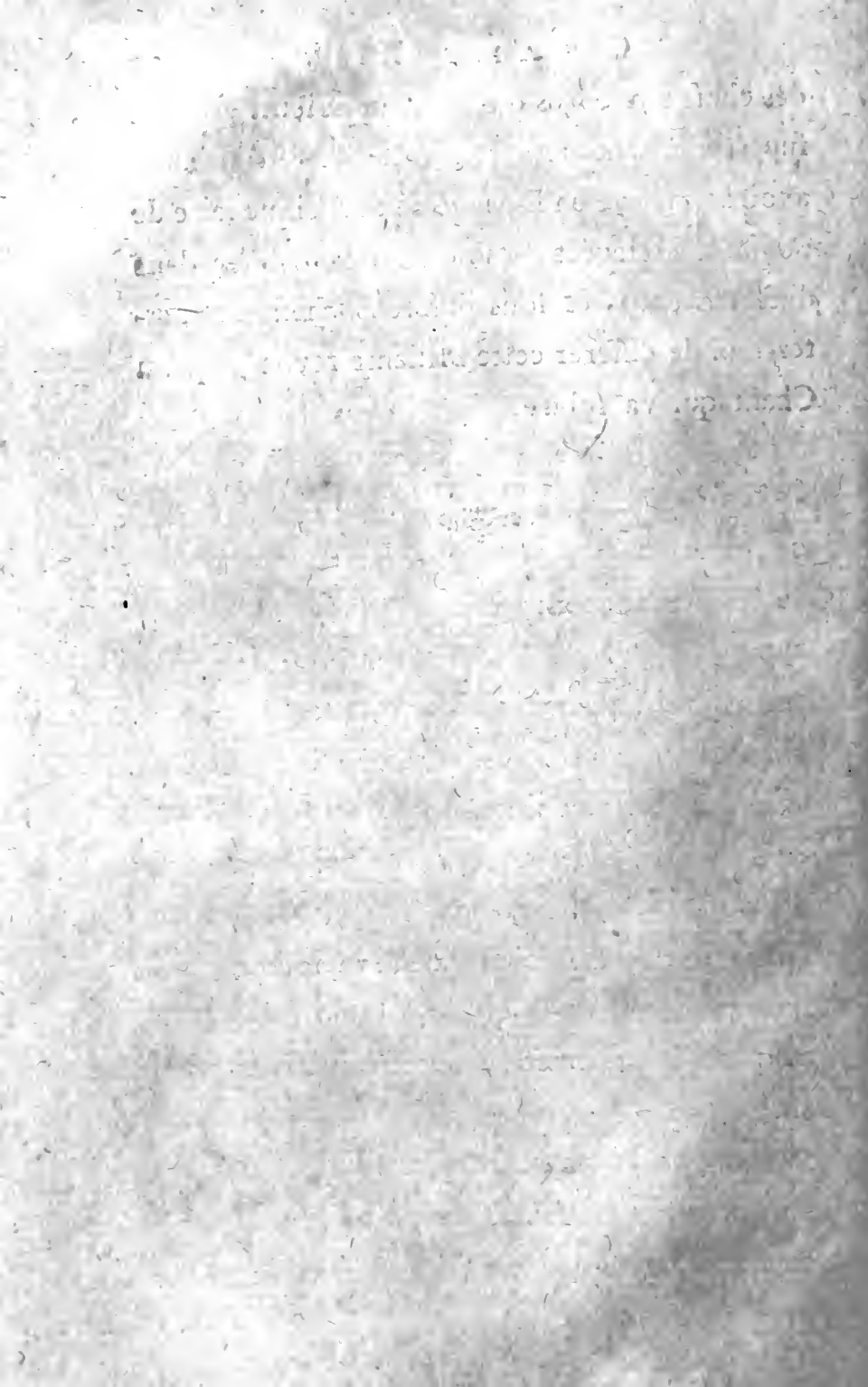
change en soupçons ; promesses & résolutions, elle oublie tout. Elle s'imagine que Mélisse a quelque raison inconnue de haïr Roger , & qu'atroce dans sa vengeance , elle veut lui faire porter le coup de la mort par celle qu'il aime si tendrement. Elle se disoit à elle-même , n'est-ce pas là ce cher Roger toujours présent à mon cœur , & maintenant sous mes yeux. Si je ne le vois pas , si je ne le reconnois pas , pourrai-je jamais me flatter de voir ou de reconnoître personne ? Pourquoi m'en rapporterai-je à un autre qu'à mes propres yeux , & quand ils pourroient me tromper, mon cœur ne m'avertit-il pas assez de l'absence , ou de la présence de cet objet chéri ? Ces réflexions sont interrompues par une voix qui lui semble celle de Roger & qui implore son secours. En même temps elle le voit presser les flancs de son cheval & lui lâcher la bride pour tâcher d'échapper à ses féroces ennemis , qui faisoient tous leurs efforts pour l'atteindre. La belle se met à leur poursuite , & arrive sur leurs traces au palais enchanté. A peine en a-t-elle touché le seuil , qu'elle est subjuguée par l'erreur commune. Elle cherche Roger dans les détours de ce labyrinthe , elle le parcourt en

tout sens, elle en examine l'intérieur & les environs, elle n'interrompt ses recherches, ni le jour, ni la nuit, tant l'enchantement étoit puissant. Par un autre prodige de l'Art d'Atlant, les deux amans pouvoient se voir & se parler continuellement sans jamais se reconnoître.

Mais laissons Bradamante sans trop nous affliger de son sort. Je saurai la tirer d'embarras, elle & son amant, lorsqu'il en fera temps. Le goût, dit-on, se ranime par de nouveaux mêts, il en est de même de mes accens, plus j'y mettrai de variété, moins ils seront importuns à ceux qui daigneront y prêter l'oreille. Il me faut bien des fils différens pour ourdir une aussi longue trame. Ainsi veuillez bien porter votre attention sur le roi Agramant qui rappelle ses troupes de leurs quartiers d'hiver, & leur ordonne de s'assembler pour en faire un dénombrement exact; car outre les simples soldats dont il étoit péri un grand nombre, l'Espagne & l'Afrique avoient perdu la plus grande partie de leurs meilleurs officiers, & la plupart de leurs bataillons erroient sans guide & sans chef. Agramant faisoit donc la revue de son armée, pour remettre l'ordre par-tout, & donner

des chefs aux corps qui en manquoient. Afin de suppléer à tant de pertes, Marfile & Agramant avoient envoyé en Espagne & en Afrique faire de nombreuses levées, qu'il falloit distribuer dans différens corps & sous différens chefs. Permettez-moi de différer cette brillante revue jusqu'au Chant qui va suivre.









 C H A N T X I V .

DANS les assauts multipliés & les combats sanglans que la France avoit soutenus contre l'Afrique , une foule de généreux guerriers abandonnés sur le champ de bataille étoient devenus la proie des avides vautours. Les François battus pendant toute la campagne avoient fait des pertes considérables ; mais les Sarafins regrettoient encore plus une multitude de chevaliers & de princes moissonnés dans les champs de l'honneur ; & des victoires achetées par tant de sang ne leur laissoient pas une joie bien pure.

Invincible Alphonse , si l'on peut comparer les événemens anciens à ce qui s'est passé de nos jours ; rien de plus semblable aux triomphes des Sarrasins , que cette grande victoire due à votre courage , dont le souvenir coutera toujours des larmes à Ravenne. Déjà les François découragés commençoient à ployer , lorsqu'à la tête de cette brave jeunesse , qui par de si vaillans exploits mérita de recevoir de vos mains les éperons dorés ,

vous attaquâtes dans ses rangs les plus ferrés l'Espagnol presque vainqueur. Aidé de ces généreux guerriers qui vous suivirent de si près dans les dangers, vous fûtes arracher des mains de vos ennemis la palme du triomphe, & le lis dut à vos lauriers l'honneur d'être conservé dans tout son éclat. Mais vous méritâtes encore de nouvelles couronnes, en conservant à Rome la magnanime colonne. Cet illustre soutien du nom romain que vous prîtes les armes à la main, & que votre clémence sauva, vous fait plus d'honneur, que si tous les braves guerriers qui engraisèrent de leur sang les champs de Ravenne fussent tombés sous vos coups, ainsi que les Arragonnois & les Castillans, qui voyant leurs chars fracassés & leurs piques brisées abandonnèrent leurs étendars.

Cette victoire fut plutôt un sujet de consolation que d'allégresse. Notre joie étoit trop cruellement troublée par la perte de l'illustre chef des François & par l'orage qui fondit à la fois sur tant de braves guerriers qui avoient passé les alpes glacées pour la défense de leurs Provinces & de leurs alliés. Nous lui devons, il est vrai, la vie & l'honneur. Elle détourna les foudres du ciel irrité sur

pendus sur nos têtes ; mais les plaintes & les gémissemens dont tant de veuves en longs habits de deuil , & les joues baignées de larmes font retentir la France nous empêchent de nous livrer à toute notre satisfaction. Il faut que Louis fournisse ses troupes de nouveaux chefs, qui , pour l'honneur des fleurs de lys, châtient les mains ravissantes & sacrilèges, qui ont pillé nos saints monastères, violé les vierges consacrées au Seigneurs, outragé, deshonoré nos femmes & nos filles, dépouillé les autels & profané nos plus augustes mystères. Infortunée Ravenne, que n'ouvrais-tu sur le champ tes portes au vainqueur, détournée d'une vaine résistance par l'exemple de Bresse, peut-être eusse-tu servi à Faenza & à Rimini. Puisse du moins Louis nous envoyer le bon Trivulce, ce vieillard blanchi sous les armes saura réprimer la licence d'un soldat effréné, & lui apprendre combien de semblables excès devinrent funestes à ceux qui le précédèrent dans ces contrées.

Ainsi que Louis, Marfile & Agramant avoient besoin de remettre un nouvel ordre dans leur armée. Ils rappellent donc les soldats des lieux où ils ont passé l'hiver, & veulent voir leurs batail-

lons déployés dans une vaste plaine , afin de pourvoir à leurs besoins divers , & de donner de nouveaux chefs à ceux qui en manquent.

Les sujets de Marfile paroissent les premiers escadron par escadron. Les Catalans marchent à la tête de tous sous les enseignes de Dori-phebe. Les Navarrois suivent sous leur roi Folviran , tué par Renaud. Marfile leur a donné pour chef le brave Ifolier. Balugand régit le peuple de Léon , Grandonius celui des Algarbes. Falsiron a sous ses ordres la petite Castille. Madaras réunit sous son étendard les habitans de Malaga , de Séville , & ceux qui depuis Cades jusqu'à Cordoue cultivant les fertiles champs qu'arrose le Betis. Les escadrons de Stordilan , de Tésire , de Bariconde , se succèdent. La Grenade obéit au premier , Lisbonne au second , Majorque au troisième. Tésire venoit de remplacer sur le trône de Lisbonne Lorbin son parent. Les citoyens de la Galice se présentent ensuite. Au lieu de Maricolde ils ont Serpentin pour guide.

Les peuples de Tolède & de Calatrava , ainsi que tous ceux qui boivent les eaux de la Guadiane autrefois sous les ordres de Sinagon étoient

conduits par l'audacieux Mataliste. Bianzardin réunit sous un seul drapeau ceux d'Astorga, de Salamanque, de Plaifance, d'Avila, de Zamore & de Palinze. Ferragus commande aux guerriers de Saragoffe, & à ceux de la cour de Marfile. Tous sont braves & bien armés. Dans ce nombre l'on voit Malgarin, Balinverra, Malzarize & Morgane, qu'un même fort a réduit à vivre loin de leur patrie; Marfile avoit donné un azile dans sa cour à ces princes privés de leurs états. On comptoit aussi, dans cette troupe, Follicon d'Almerie, fils de Marfile & d'une maîtresse chérie, Doricon, Bavarte, l'Algaliffe, Analard, Archidant, comte de Sagonte, l'Amiran, le brave Languiran, Malagur dont l'esprit étoit si fertile en ressources, & tant d'autres dont j'aurai dans la suite occasion de célébrer les exploits.

Lorsque l'armée d'Espagne eut déployé ses forces devant le roi Agramant, on vit s'étendre dans la plaine les bataillons d'Oran, prince d'une taille gigantesque; ceux qui suivent déplorent la perte de Marrasin, dont le fer de Bradamante les priva. Ils sont indignes qu'une femme ait porté le coup mortel au roi des Garamantes. Le troisieme

corps est de Marmonde, Il a perdu dans les plaines de la Gascogne , Argoste son conducteur : il faut un chef à cette troupe , ainsi qu'à la seconde , & à la quatrième. Agramant nomme Baralde , Armide , Argonius pour suppléer à tant de pertes , & met Argonius à la tête des Libicanes. Brunel l'air triste & les yeux baissés conduisoit ses sujets de Tingitane. Depuis que Bradamante lui avoit enlevé son anneau dans la forêt voisine du château d'Atlant , il étoit tombé dans la disgrâce d'Aaramant , & si le frère de Ferragus , Isolier , qui l'avoit trouvé lié à un arbre , ne l'eut attesté au roi , l'infortuné eut déjà subi une mort infâme. Agramant voulut bien alors se rendre aux instances de plusieurs princes , & lui fit ôter le fatal lacet ; mais en jurant qu'il le lui réservoit pour sa première faute. Ainsi la tristesse & l'abattement de ce misérable n'étoient que trop fondés.

Farulant paroissoit ensuite à la tête de l'infanterie & de la cavalerie maure. Libonius le suivoit avec ses nouveaux sujets de Constantine , car Agramant avoit remis entre ses mains le sceptre de Pinadore. Après cela venoient Soridan & Dorilon , l'un avec les peuples d'Hesperie , l'autre avec ceux de Sette , puis Pulian avec les Nasamones. Agri-

calto & Malabufferze se hâtent de les remplacer, l'un avec les peuples d'Ammon dont il est souverain, l'autre avec ceux de Fez. La troupe suivante qui arrive de Maroc & des Canaries, est sous les ordres de Finadure. Balastre commande aux anciens sujets du roi Tardoc. On voit ensuite passer les peuples de Malga & ceux d'Arfille divisés en deux escadrons. Les uns conservent leur chef, les autres en son privé. Agramant confie le soin de ces derniers à Corinée son fidèle ami. Dans le même moment Caïcus reçoit le commandement de la nation d'Almanzille à la place de Tonfirion, & Rimedon est mis à la tête des Getules.

Balinfront paroît ensuite avec les Peuples de Cosca. Ceux de Bolga maintenant sous Clarinde, autrefois sous Mirabalde, forment l'escadron suivant. Baliarre, le plus méchant des Souverains leur succède. La troupe qui le suit immédiatement est la mieux disciplinée de toute l'armée, & son chef Sobin est le plus sage de tous les capitaines. Ceux de Belle marine, autrefois sous les ordres de Guateior, marchent alors sous ceux de Rodomont, roi d'Alger & de Jarfe. L'armée venoit d'être augmentée par ses soins d'un grand nombre

d'hommes & de chevaux. Agramant l'avoit fait passer en Afrique, tandis que le soleil parcouroit les signes nébuleux du sagittaire, & il en étoit arrivé depuis trois jours. L'armée d'Afrique n'avoit pas de soldat plus redoutable par sa force & par son audace. Les murs de Paris le craignoient plus que Marsile, Agramant & tous les autres princes qui les avoient accompagnés dans leur entreprise. Jamais le nom chrétien n'eut d'ennemi plus implacable. Il étoit suivi par Punion roi des Alvaraches, & par Claridon prince de Zimare. Je ne fais si la triste chouette, la sinistre corneille, ou quelque'autre oiseau de mauvais augure, a prédit leur mauvais sort par ses croassemens funèbres; mais le ciel a déjà fixé l'heure à laquelle l'un & l'autre doivent périr dans le combat, le jour suivant.

Il ne manquoit plus dans le camp que les troupes des rois de Trémizène & de Noritie. On ne voit point flotter leurs étendards, & personne n'apporte de leurs nouvelles. Agramant ne favoit que penser de ce retard; lorsqu'un des écuyers du roi de Trémizène se présenta, & lui apprit tout ce qui s'étoit passé. Il lui annonça qu'Alzir, Mani-

lard , & un grand nombre des leurs étoient restés sur le champ de bataille. Seigneur , ajouta-t-il , le terrible guerrier qui seul a fait ce carnage , eut traité de même toute votre armée , si elle eut été moins prompte que moi à se soustraire à ses coups. Les bataillons entiers disparoissent devant lui comme des chèvres timides & de foibles agneaux devant un loup ravissant.

Il étoit arrivé depuis quelques jours au camp des Maures un jeune seigneur , qu'aucun guerrier de l'Europe & de l'Afrique ne surpasse en force & en valeur. Agramant lui prodiguoit tous les honneurs qu'il méritoit par son grand courage , & par sa haute naissance. Il étoit fils & successeur d'Agrican , roi de Tartarie. On le nommoit Mandricard. Il s'étoit déjà rendu fameux par cent exploits éclatans , & le monde entier étoit rempli de son nom. Mais ce qui avoit mis le comble à sa gloire , étoit de s'être rendu maître dans le château de la fée de Syrie , du casque étincelant que portoit mille ans auparavant le Troien Hector. L'aventure est si étrange & si terrible , que le récit seul en fait frémir d'horreur.

Ce héros qui se trouva présent au récit de l'é-

cuyer, résolut sur le champ de joindre le guerrier & de le combattre. Soit dédain, soit crainte d'être prévenu dans l'entreprise, il ne confia son dessein à personne. Il fit seulement demander à l'écuyer du roi de Trémizène qu'elles étoient les couleurs de la cotte d'armes de leur ennemi. On lui répondit qu'elle étoit absolument noire, ainsi que son bouclier, & que son casque n'étoit distingué par aucun ornement. Cette réponse étoit conforme à la vérité. Roland avoit quitté les marques éclatantes qui brilloient sur ses armes, & vouloit que la couleur de ses vêtemens répondit à la douleur dont son ame étoit pénétrée.

Marfile avoit fait présent à Mandricard d'un cheval bai, dont les crins & les pieds étoient noirs. Il étoit né du mélange d'une cavale de Frise & d'un courfier espagnol. Le Tartare s'y élance tout armé & s'éloigne du camp au grand galop, se promettant bien de n'y pas reparoître qu'il n'ait trouvé le chevalier aux armes noires. Il rencontra bientôt plusieurs de ces timides soldats, qui avoient échappé au fer de Roland. L'un pleure un fils, l'autre regrette un frère tué sous ses yeux. Leur lâche épouvante étoit empreinte sur leur front dé-

figuré, & leur trouble les suivoit encore dans les champs où ils erroient sans proférer un seul mot, & comme des gens hors d'eux-mêmes.

Bientôt il arrive au lieu qui présente le spectacle plein d'horreur, & le témoignage éclatant des exploits qu'il avoit entendu raconter. Il considère le nombre des morts, mesure de sa main leurs larges plaies, & cet effroyable aspect l'anime d'une bizarre jalousie contre l'auteur de tant de meurtres.

Comme un loup vorace, ou un dogue affamé qui arrive le dernier auprès du corps d'un bœuf abandonné par les villageois & dont les chairs ont déjà servi de pâture aux oiseaux & aux chiens dévorants, regarde tristement ces restes desséchés; ainsi le cruel Tartare se désespère au milieu de ces cadavres. Sa rage s'exhale en blasphêmes, & il témoigne le plus grand dépit d'avoir manqué une si belle occasion. Pendant toute cette journée & une partie de la suivante, il poursuivit toujours le chevalier aux armes noires, sans savoir où le trouver & en demandant toujours de ses nouvelles. Enfin il se trouva près d'une petite prairie couverte d'une ombre épaisse. Un fleuve profond l'eut

environné , si l'onde n'eut semblé se détourner pour y laisser un passage étroit. Le Tibre offre un site semblable au-dessous d'Otricoli.

Plusieurs chevaliers armés gardoient l'entrée de cette prairie. Mandricard leur demanda aux ordres de qui ils étoient , & quelle raison les rassembloit dans ce lieu en si grand nombre. Leur chef jugeant à l'air distingué du fils d'Agrican , & à la magnificence de ses armes tout éclatantes d'or & de pierreries , que ce devoit être un chevalier du plus haut rang , lui répondit : Seigneur , nous accompagnons par ordre du roi de Grenade , notre maître , la princesse sa fille promise pour épouse au roi d'Alger , quoique la nouvelle de ce mariage ne soit pas encore publique. Dès que le soir aura apaisé la chaleur du jour , & fait taire la bruyante cigale , nous partirons pour la remettre entre les mains du roi son père au camp des Maures. Maintenant elle repose. Le Tartare qui ne respecte personne , veut savoir , si ceux à qui on a confié la garde de la princesse sauront la défendre. On l'a dit fort belle , ajouta-t-il , & je desirerois m'en assurer par moi-même. Conduis-moi sur le champ vers elle , ou fais-là venir ici ; je n'aime pas attendre.

Voilà certes le plus infigne fol , répondit l'habitant de Grenade , & il ne put en dire davantage ; car sur le champ le fils d'Agrican lui porta un coup de lance. La cuirasse oppose une vaine résistance , & il tombe par terre le cœur percé. Mandricard retire sa lance , parce qu'il n'a pas d'autre arme offensive. Il ne se servoit ni d'épée , ni de masse d'armes , depuis le jour qu'il s'étoit emparé des armes d'Hector. Il fit alors le serment & ce ne fut pas en vain , de ne porter aucune épée qu'il ne se fut rendu maître de celle de Roland. C'étoit Durandal , dont Almont faisoit un si grand cas , qui appartenoit alors à Roland , & qui dans des tems plus reculés avoit appartenu au fils de Priam. Malgré ce désavantage , l'audacieux Tartare n'hésite pas à s'avancer contre eux , en s'écriant : Qu'il se présente celui qui veut me défendre ce passage , & il court sur eux la lance à la main. Aussitôt on l'attaque à coups d'épée & de lance , on l'entoure , on le presse de toutes parts. Sa lance en renverse un grand nombre avant de se rompre , & quand elle fut rompue , il en prit l'énorme tronçon à deux mains , & il en porta de si terribles coups , qu'on ne vit jamais un combat plus meur-

trier. Il brisoit à la fois bouclier, casque, cuirasse, & souvent le même coup abattoit le cheval à côté du cavalier ; tel le chef des Hébreux, Samson, terrassoit les Philistins avec une mâchoire d'âne.

Ces malheureux se précipitent à l'envi au-devant de la mort. La chute de l'un n'empêche pas l'autre de courir pour le venger. Ce genre de mort leur paroît plus cruel que la mort elle-même. Ils s'indignent de se voir privés de la vie par un tronçon de lance, & écrasés sous le bouton comme de vils reptiles. Mais bientôt ils apprennent à leurs dépens que la mort n'en est pas moins affreuse, quelque raison qu'on ait de s'y exposer, & lorsque les deux tiers ont péri dans ce bizarre combat, le reste prend la fuite. Le barbare en est irrité, il ne fauroit souffrir qu'aucun de ces misérables échappent à ses coups. On diroit qu'ils le privent de ses droits les plus chers. Le roseau bruyant d'un marais desséché, le chaume aride d'une vaste plaine, n'offre pas plus de résistance à ce feu, lorsque la flamme aidée par le sage laboureur du souffle impétueux de Borée, s'étend dans les sillons, & les parcourt en pétillant, que ces malheureux ne tiennent contre la fureur de Mandricard.

Lorsqu'il ne resta plus de gardes à cette entrée, si mal défendue, le fils d'Agrican voulut voir si la beauté de la princesse étoit égale à ce que la renommée en publioit. Il passa donc dans la prairie à travers les morts, par la porte que fermoit le fleuve en serpentant, & conduit par les traces nouvellement frayées, & par le bruit des gémissemens qui frappent son oreille, il apperçoit bientôt au milieu du pré Doralice. C'est ainsi que se nommoit la princesse. Cette jeune beauté assise au pied d'un frêne antique, déplorait son sort. Ses pleurs qui se succédoient comme les ondes d'un clair ruisseau, tomboient sur son beau sein; le sentiment du malheur des siens & de ses propres maux se lisoit à la fois dans ses regards attristés. Sa frayeur redoubla quand elle vit s'avancer vers elle avec l'air le plus farouche, Mandricard tout souillé de sang. Ses cris perçans fendent les airs & expriment ses craintes pour elle-même, & pour les personnes de sa suite; car outre les chevaliers qui l'escortoient, elle étoit encore accompagnée de dames & de jeunes demoiselles, choisies pour la servir, parmi ce qu'il y avoit de plus illustre dans Grenade par la naissance & la beauté.

Dès que le Tartare apperçoit cette beauté, que rien n'égale dans l'Espagne, il ne fait s'il vit sur la terre ou s'il est transporté dans les cieus, & tout victorieux qu'il est, il devient l'esclave de sa prisonnière. Si ces yeux en pleurs, dit-il en lui-même, font naître tant d'amour, que fera-ce lorsque les ris & les jeux les animeront ? Cependant il ne lui sacrifie pas les fruits de son triomphe. Envain, elle témoigne par ses larmes & par ses cris la plus vive douleur, il se promet de changer tant de tristesse en une douce joie, & résolu de ne plus se séparer d'elle, il la fait monter sur un palefroi blanc, & continue sa route. Il congédie honnêtement les vieillards, les femmes & autres personnes de sa suite. Ma compagnie, dit-il, lui suffit ; seul aussi bien que vous tous je saurai la défendre & la servir. Partez. Les infortunés hors d'état de résister à cet ordre, pleurent, gémissent & se retirent. Quelle sera, se disent-ils entre eux, l'affliction de son père, lorsqu'il apprendra cette fatale nouvelle ? De quelle douleur, de quelle rage son époux ne sera-t-il pas transporté ? Ah ! comme il en tirera une horrible vengeance. Que n'est-il ici dans cet affreux moment,

pour

pour arracher sur le champ à cet indigne ravisseur
l'illustre fille du roi Stordilan !

Satisfait de la conquête qu'il doit à sa bonne fortune & à sa valeur , le Tartare n'est plus si empressé de joindre le chevalier aux armes noires. Auparavant il courut au grand galop , maintenant il marche d'un pas lent & tranquille , déjà même il songe à s'arrêter , & il voudroit trouver un endroit où il put exhâler à son aise le feu qui le consume. Cependant il n'oublie rien pour sécher les pleurs qui baignent les yeux & le sein de Doralice , il emploie pour la fléchir d'ingénieux mensonges. Il lui jure que depuis longtems il l'adore sur la réputation de sa beauté ; que s'il avoit quitté ses vastes états , ce n'étoit pas pour voir l'Espagne ou la France , mais pour contempler ses charmes. Si l'amour , ajoute-t-il , doit être le prix de l'amour , qui mérite mieux le vôtre que moi , qui vous ai tant aimé ? Si vous considérez la naissance , en est-il de plus illustre que la mienne ? Le puissant Agrican fut mon père. Exigez-vous des richesses ? roi des plus vastes contrées qu'éclaire le soleil , ma puissance ne le cède qu'à Dieu seul. La valeur a-t-elle des droits sur votre cœur ? Je

crois vous avoir prouvé dans ce jour que je puis aussi plaire à ce titre.

Ces propos & mille autres que l'amour dicte à Mandricard s'infinuent dans le cœur de la princesse effrayée, y porte une douce consolation, en bannissent la crainte, & calment peu à peu la douleur qui lui navroit l'ame. Déjà elle entend sans colère le doux langage de son nouvel amant. Bientôt moins sévère dans ses réponses, elle se montre plus affable. Elle ne refuse pas de tourner sur lui des regards déjà touchés de pitié, & peut-être émus de tendresse. Mandricard qui avoit de l'expérience en amour commença par espérer, & bientôt se crut sûr que la princesse ne seroit pas toujours contraire à ses desirs.

Enchanté de son bonheur, il marchoit auprès de sa nouvelle maîtresse, la joie dans le cœur & le ris sur les lèvres. Mais déjà l'on approchoit de l'instant où la froide nuit invite tous les animaux à goûter les douceurs du repos, & le soleil sur son déclin, cacheoit la moitié de son disque. Il hâte le pas du cheval, & bientôt il entend le son des instrumens champêtres, & voit la fumée se lever au-dessus de quelques toits rustiques. C'étoient des ca-

banes de bergers, demeure plus commode que magnifique. L'accueil & les soins de l'honnête conducteur de troupeaux plurent à la dame & au chevalier. La sincère politesse ne se trouve pas seulement dans les villes & dans les cours, souvent aussi elle habite d'humbles chaumières.

Je ne faurois trop vous dire ce qui se passa pendant la nuit entre Doralice & le fils d'Agrican, chacun en jugera comme il lui plaira. L'on peut cependant croire qu'ils ne l'employèrent pas à se quereller ; car le lendemain une douce joie étoit dans leurs yeux satisfaits, & Doralice témoigna au berger sa reconnoissance du généreux hospice qu'il leur avoit accordé. Ils errèrent ensuite dans divers endroits, & se trouvèrent enfin sur les bords d'un grand fleuve, qui portoit lentement à la mer le tribut de ses eaux. On ne fait si son onde coule ou reste enchaînée dans sa course. Elle est si claire & si limpide, que l'œil pénètre sans obstacle jusqu'au fond. Près de ses rives enchantées, ils rencontrèrent deux chevaliers & une dame assis à l'ombre ; mais le vaste projet qui ne me permet pas de suivre longtems la même route me ramène auprès de Louis. Déjà j'entens les cris

& le tumulte de l'armée rassemblée autour des pavillons où le fils de Trojan menace le saint Empire d'une chute prochaine, & où Rodomont se vante de brûler Paris, & de détruire Rome.

Agramant venoit d'apprendre que les Anglois avoient passé la mer. Aussitôt il appelle à son conseil Marfile le vieux roi de Garbe, & les autres capitaines. Tous conviennent qu'il faut faire un dernier effort pour s'emparer de Paris, bien sûrs que s'ils ne réussissent pas dans ce moment, la chose deviendra impossible après l'arrivée du secours. Déjà ils avoient rassemblée des environs un grand nombre d'échelles, des ais, des poutres, des claies qui pouvoient servir à divers usages, & former sur le champ des radeaux & des ponts. Agramant donne toute son attention à disposer les diverses attaques. Lui-même il veut commander ceux qui doivent escalader les premiers les remparts.

Le jour qui précéda la bataille, l'empereur fit célébrer dans tout Paris les mystères divins, par les prêtres & les saints religieux de tous les ordres. Ses soldats déjà purifiés par une salutaire pénitence, & arrachés à l'avare Siix, participèrent

tous aux mystères sacrés, comme si le jour suivant devoit être le dernier de leur vie. Charles lui-même accompagné de ses barons, de ses paladins, & des ambassadeurs des princes étrangers, assista aux rites divins dans le temple le plus révééré, & donna à ses sujets l'exemple de la plus fervente piété. Grand Dieu, disoit-il, les mains jointes & les yeux élevés vers le ciel, daigne ta bonté divine ne pas faire porter la peine de mes crimes à ton peuple fidèle. Si notre perte est arrêtée dans tes éternels décrets, & que notre iniquité mérite de tels supplices, suspens au moins le châtement, & ne permets pas qu'il nous soit infligé par la main de tes ennemis. Si ton peuple chéri tombe sous leurs coups, ces infidèles diront que ta vaine puissance n'a pas pu sauver tes adorateurs; le monde entier deviendra rebelle à ton culte, & partout la fausse loi de Babel, prévaudra sur tes autels sacrés. Protége ces peuples. Ce sont eux qui ont arraché ton divin sépulcre aux impies qui le profanoient, ce sont eux qui souvent ont défendu ta sainte église, & son digne chef. Je fais combien peu nos œuvres sont proportionnées à nos devoirs, & que les désordres de notre vie

nous rendent indignes de ton pardon ; mais ta grace victorieuse peut l'emporter sur nos erreurs , & le souvenir de ta divine clémence nous laisse quelque espoir dans ton secours.

Ainsi s'exprimoit le pieux empereur , l'esprit humble & le cœur contrit. Il ajoute encore d'autres supplications , & des vœux proportionnés à sa magnificence & aux besoins de ses peuples. D'aussi ferventes prières ne furent point vaines. Son ange tutélaire les reçoit , & déployant ses aîles vers le ciel , les dépose aux pieds du trône de l'Eternel. Dans le même moment une foule d'autres messagers célestes portent à l'Etre suprême les vœux de tous les fidèles. Alors les âmes des bienheureux émues d'une tendre compassion tournèrent leurs regards supplians vers l'éternel objet de leur amour , & le conjurèrent d'une voix unanime de se rendre aux justes instances du peuple chrétien qui imploroit son secours.

L'inépuisable bonté à qui jamais un cœur fidèle ne s'adressa en vain , leva ses yeux attendris , & fit signe à l'Archange Michel de s'approcher. Va , lui dit-il , à l'armée chrétienne , qui vient d'aborder en Picardie , & conduis-la sous les murs de

Paris , sans que l'ennemi puisse s'en appercevoir. Mais auparavant , tu iras trouver le Silence , & tu lui commanderas de ma part de t'accompagner. Il saura conduire heureusement cette entreprise. Après cela , tu passeras dans les lieux où la Discorde tient son empire , & tu lui diras que la torche à la main elle porte tous ses feux dans le camp des Maures , qu'elle seme tant de sujets de querelle & de division parmi les plus braves , qu'ils tournent contre eux-mêmes leurs mains victorieuses , qu'il en périsse un grand nombre dans ces combats , que les autres soient ou pris ou blessés ou éloignés du camp par leur mécontentement , de manière qu'ils deviennent inutile à leur roi. L'ange , sans repliquer à ces ordres , a déjà pris son vol.

Par-tout où il le dirige , les nuages se dissipent & le ciel redevient clair & serein. Un cercle d'or l'environne de ses rayons lumineux. Tel paroît l'éclair au milieu d'une sombre nuit. Sur son chemin le céleste courier pense où il doit s'arrêter pour trouver plus promptement cet ennemi des paroles à qui il a d'abord à faire. Il parcourt dans son imagination les lieux qu'il doit hanter le plus fré-

quemment , enfin il pense qu'il se fera retiré dans l'ombre sainte des monastères parmi leurs paisibles habitans. Les vains discours sont tellement bannis de ces lieux , que le mot silence est inscrit partout , au chœur , au dortoir , au réfectoire , enfin dans toutes les cellules. Bien sûr de l'y trouver , il hâte le mouvement de ses aîles , il compte aussi y rencontrer la Paix , le doux Repos , & l'active Bienveillance ; mais à peine eut-il mis le pied dans le cloître , qu'il fut forcé de revenir de sa bonne opinion. Le Silence en étoit bien éloigné , & on lui dit qu'on ne l'y connoissoit plus que de nom. Il n'y trouva non plus ni la Piété , ni la Tranquillité , ni l'Humilité , ni la Charité , ni la Paix. Elles habnèrent , il est vrai , ces lieux dans les siècles reculés , mais depuis longtems elles en avoient été chassées par la Gourmandise , la Colère , l'Avarice , l'Orgueil , la Jalousie & la Cruauté.

L'Ange étonné d'une si étrange nouveauté , jette les yeux sur cette troupe infâme , & il y apperçoit encore la Discorde à qui il devoit s'adresser après avoir parlé au Silence. Il s'étoit déjà déterminé à prendre la route de l'Averne & à la chercher parmi les habitans du Tartare. Qui le croi-

roit, il la trouva dans ce nouvel enfer mêlée aux saints exercices de la religion. L'archange qui comptoit avoir tant de chemin à faire pour la joindre, ne sauroit revenir de sa surprise. Il la reconnoit à sa robe de cent couleurs diverses & composée d'une multitude de bandes inégales, qui tantôt couvrent son corps hideux, tantôt le laissent à nud selon qu'elles sont agitées par sa démarche ou par les vents. Ses cheveux toujours prêts à se mêler étoient dorés, argentés, noirs, châtains, les uns étoient renoués en tresse, des rubans retenoient les autres, la plus grande partie flot-
toit au hasard sur ses épaules, le reste tomboit sans ordre sur son sein. Elle portoit dans ses mains & dans les pans de sa vaste robe, cent sacs remplis d'exploits, d'informations, d'enquêtes, de procédures de toute espèce, & d'une multitude de ces titres douteux qui rendent toujours incertaines les possessions du pauvre.

L'Archange l'appelle & lui commande de se mêler parmi les plus braves Sarafins & de les exciter les uns contre les autres, de manière à produire d'horribles combats. Il lui demande ensuite des nouvelles du Silence; elle peut l'avoir ren-

contré dans les diverses contrées qu'elle parcourt pour les enflammer de ses feux. Je ne me rappelle pas, lui répondit la Discorde, l'avoir jamais vu; mais j'en ai souvent entendu parler. On le vante beaucoup pour sa finesse. La Fraude, une de nos compagnes, a marché souvent avec lui. Elle pourra, je pense, t'en apprendre quelque chose. La voici: & en même-tems elle la lui désigna de la main.

Celle-ci avoit une physionomie agréable, des habits décents, un regard modeste & une démarche grave. Le son de sa voix étoit doux & affectueux, comme celui de l'Ange Gabriel lorsqu'il salua Marie. Le reste de son corps étoit d'une horrible laideur; mais elle cachoit cette difformité sous une longue & ample robe, qui receloit aussi un poignard empoisonné. L'ange lui demanda où il pourroit trouver le Silence. Autrefois, lui répondit le monstre, il habitoit seulement parmi les vertus, on le voyoit dans les demeures encore récentes des disciples de Benoît & d'Elie. Du tems des Pithagores & des Architas, il passoit la plus grande partie de son tems dans les écoles de philosophie; mais lorsque ces sages & ces saints qui

le continrent toujours dans les bonnes voies vinrent à lui manquer, ses mœurs honnêtes cédèrent bientôt à l'impulsion du vice & du crime. D'abord il a marché de nuit avec les amans, puis avec des brigands qui l'ont rendu complice de leurs forfaits. On le voit fréquemment avec la perfidie & même quelquefois avec le Meurtre. Souvent aussi il se retire dans d'obscures cavernes avec ceux qui altèrent les monnoies; enfin il change si souvent de compagnie & d'habitation, que le rencontrer seroit le pur effet du hasard; cependant si vous voulez vous transporter au milieu de la nuit à la demeure du Sommeil, vous y trouverez sûrement endormi celui que vous cherchez. On est naturellement en garde contre la fraude; cependant sa réponse parut si vraisemblable à l'ange qu'il n'hésita pas à la croire. Il sort presque aussitôt du monastère & modère son vol de manière à arriver à la demeure du Sommeil qu'il connoissoit parfaitement, à tems d'y surprendre le Silence.

Au fond de l'Arabie est un petit vallon délicieux, loin du tumulte des villes & du bruit des campagnes. Il est défendu contre le vent par deux montagnes, d'antiques sapins & des hêtres robustes

le couvrent d'une ombre épaisse. Envain le soleil voudroit y porter la clarté du jour, d'épais rameaux rendent ce séjour inaccessible à ses rayons. Sous cette sombre forêt une spacieuse grotte s'élargit dans les flancs d'un vaste rocher. Le lierre flexible environne son entrée de ses replis tortueux. C'est dans cette paisible retraite qu'est étendu sur un lit de pavots le pesant génie du Sommeil. Auprès de lui repose l'Oisiveté au corps replié & puissant, & la paresse toujours assise, car elle ne sauroit ni marcher ni même se soutenir sur ses pieds. L'Oubli se tient sur le seuil de la porte, & ne laisse entrer ni ne reconnoît personne. Il n'écoute ni ne rend aucun message, & éloigne également tous ceux qui se présentent. Le Silence, en manteau brun, rode aux environs sur la pointe du pied, & du plus loin qu'il apperçoit quelqu'un, lui fait signe de ne pas avancer.

Cependant l'ange s'en approche, & lui dit tout bas : Dieu te commande de conduire sous les murs de Paris, Renaud & l'armée qu'il amène au secours de son souverain. Il veut que cette marche soit si secrète, que les Sarasins n'en conçoivent pas la moindre allarme, & que plus prompte que l'avidité

Renommée, ces troupes les attaquent à l'imprévu. Le Silence ne répondit que par un signe de tête fomis, & sur le champ il part à la fuite de l'Archange. Ils ne s'arrêtèrent qu'en Picardie. Michel répandit parmi les escadrons belliqueux une nouvelle ardeur, qui fit disparaître à leurs yeux la longueur de la route, de sorte qu'en un jour ils se trouvèrent près de Paris sans soupçonner de prodige. Le Silence parcouroit rapidement les rangs, répandoit autour des bataillons un nuage épais qui, sans obscurcir l'air, les déroboit à tous les yeux & retenoit dans ses cavités le bruit des instrumens de guerre. Il passa ensuite dans le camp des infidèles & y répandit une espèce d'engourdissement qui affoiblissoit leurs yeux & leurs oreilles.

Pendant que Renaud conduit par l'ange se hâtoit vers Paris dans un si profond silence, que les Sarafins ne se doutèrent pas de sa marche, Agramant déterminé à faire un dernier effort, dispofoit son armée dans les fauxbourgs de Paris, & sous les murs qu'il menaçoit d'escalader. Les arbres qui couvrent le sommet de l'Apennin chargé de forêts, les flots qui pendant un violent orage bat-

tent le pied du mont Atlas, les étoiles, muets témoins des courses furtives des amans, se compteroient plus facilement que le nombre des guerriers qu'Agramant arme en ce jour contre Charlemagne. L'airain des temples frappé à coups précipités rend des sons effrayans. Dans tous les lieux consacrés au Seigneur, on voit des bras tendus vers le ciel, on entend le murmure des voix qui implorent la clémence divine. Si les richesses avoient pour la divinité le même éclat que pour nos foibles yeux, il n'est pas de faint dans le céleste parvis, qui dans ce moment ne put obtenir une statue d'or. Les vieillards gémissent de se voir réservés à de telles allarmes, & envient le sort de ceux que la nuit du tombeau couvre depuis longtems. Mais la fougueuse jeunesse sans penser au danger présent, méprise la sagesse de cet âge mûri par la réflexion, & court sur les remparts. Là se rendent en foule les barons, les paladins, les chevaliers, les ducs, les comtes, les soldats, soit françois soit étrangers, tous sont déterminés à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour leurs autels. Ils conjurent l'empereur de faire abaisser les ponts, & de leur permettre d'aller à

la rencontre des Sarasins. Ce prince est ravi de leur ardeur belliqueuse , mais il ne croit pas devoir y céder. Il les place dans les lieux où ils sont nécessaires pour repousser les barbares. Ici un petit nombre suffit , plus loin il faut des bataillons entiers. Il charge les uns de diriger les feux , il confie à d'autres le soin des machines. Son activité redouble , on le voit à la fois à tous les postes , & partout sa présence secourable sert de plus ferme rempart.

Paris est situé dans une vaste plaine au centre de la France. La rivière qui la traverse forme avant d'en sortir une isle , & en fortifie ainsi la portion la plus considérable. Les deux autres , car cette ville immense est divisée en trois parties , sont défendues soit par des fossés profonds , soit par les eaux du fleuve. La ville dont l'enceinte forme un circuit de plusieurs mille , pouvoit s'attaquer à la fois par bien des endroits ; mais Agramant qui ne veut pas diviser ses forces , les porte toutes d'un seul côté , c'est celui du couchant qu'il a choisi pour ce redoutable assaut. Dans cette partie , il est le maître de la campagne depuis les portes de Paris jusqu'à l'Espagne. Charles avoit fait

de grands préparatifs dans toute l'étendue des murailles. Par tout les bords du fleuve étoient hériffés de retranchemens formidables, de grosses chaînes fortement tendues, fermoient tous les passages que ses eaux pouvoient offrir. Mais il avoit muni avec un soin particulier les portes pour lesquelles il avoit le plus à craindre. Son œil pénétrant avoit prévu tout ce qui devoit se passer dans cette journée, & le Sarasin ne forma aucun dessein auquel l'empereur n'eut paré d'avance. Ferragus, Isolier, Serpentin, Grandonius, Faluron, Balugant, & toutes les troupes qui avoient suivi le roi Marfile, se rangèrent en bataille dans la plaine. Sobin étoit à leur gauche sur les rives de la Seine avec Palian, Dardinel, & le roi d'Ocan, prince dont la taille gigantesque passoit six coudées. Mais pourquoi ma plume est-elle plus lente dans mes mains que les armes dans celles des Sarasins ? Déjà le fier roi de Sarze plein de colère & de mépris pour ses ennemis, pousse des cris mêlés de blasphêmes & ne peut plus se contenir. Comme on voit dans un beau jour d'été des effaims de mouches fondre en bourdonnant sur un vase de lait, ou bien une troupe d'étourneaux se précipiter sur les pampres rougissans





d'une treille chargée de raisins déjà murs, ainsi les nombreuses cohortes des Maures s'avancent à grand bruit vers Paris.

Les chrétiens armés de lances, d'épées, de pierres, & de faux, défendent leurs murs sans être effrayés, & se rient des vaines menaces des barbares. Envain la mort moissonne les plus braves, ils sont sur le champ remplacés par d'autres aussi ardents à combattre. Les Sarasins percés de coups, couverts de blessures, sont repouffés dans le fossé. Le fer n'est pas la seule arme des assiégés : ils lancent d'énormes rochers, de larges creneaux, des débris de murailles, ils versent de l'eau bouillante sur leurs ennemis. Les infortunés ne savent qu'opposer à cette pluie dévorante, qui pénètre à travers la visière de leur casque & les prive pour jamais de la lumière du soleil. Le fer lui-même n'est pas plus cruel. La chaux brûlante, les torrents enflammés de soufre & de bitume, vont encore produire de plus affreux ravages. On n'a pas non plus oublié ces cerceaux de fer rouge armés de pointes déchirantes ; on les lance sur les bataillons les plus épais, & plusieurs se sentent entourés de ces horribles guirlandes.

Cependant le roi de Sarze paroïtsoit déjà sous les murs avec une autre troupe de Sarasins. Il étoit accompagné de Buralde & d'Ormide, chef des Garamantes & des peuples de Marmonde, Clarinde & Soridant étoient à ses côtés : le roi de Sette ne témoignoit pas moins d'ardeur ; enfin il étoit suivi par les rois de Maroc & de Cosca, tous desiroient de signaler leur valeur sous cet illustre chef. Rodomont porte sur ses enseignes couleur de feu, un lion farouche qui se laisse enchaîner par les foibles mains d'une jeune beauté. Dans cet emblême il se comparoit lui-même au lion, & la belle qui le chargeoit de chaînes étoit la charmante Doralice, fille du roi Stordillan. C'étoit comme je vous l'ai déjà raconté celle qu'avoit enlevé Mandricard. Rodomont l'aimoit plus que son royaume, plus que lui-même. Elle étoit l'objet de sa galanterie, & l'ame de sa valeur ; il ne savoit pas encore qu'elle lui eut été ravie. S'il l'eut su, il auroit fait sur le champ ce qu'il fit le jour suivant.

En un instant mille échelles sont dressées contre les murs. Deux hommes pouvoient monter de front sur chacune. Le second rang forçoit le pre-

mier d'avancer, & étoit lui-même pouffé par un troisiéme. Le courage anime les uns, la crainte fait agir les autres, tous sont également contraints de s'exposer. Le cruel Rodomont étoit prêt à porter le coup de la mort à celui qui paroîtroit hésiter. Tous s'efforcent donc de s'élancer sur les murs, à travers les feux & les ruines dont on les accable. Chacun examine si quelque poste négligé, lui présente un accès plus facile; le seul Rodomont choisit pour lui-même l'endroit le plus douloureux. Dans ce péril extrême, chacun invoque le ciel, lui seul l'outrage par des blasphêmes. Il étoit couvert d'une cuirasse impénétrable à tous les traits. C'étoit la précieuse dépouille d'un dragon couvert d'écaille. Nemrod, dont il descendoit s'en étoit armé, lorsqu'il construisit la tour de Babel. L'insensé se croyoit assez puissant pour précipiter le roi du ciel de son trône éternel, & lui ravir l'empire des astres. Dans ses vues sacrilèges, il avoit fait fabriquer un casque, un bouclier, & une épée de la meilleure trempe. Aussi rempli d'orgueil, d'audace, & de fureur que son ayeul Nemrod, Rodomont eut escaladé le ciel s'il eut pu s'y frayer une route.

Il n'examine pas si le mur est entier ou rompu par quelque brèche, il ne sonde pas la profondeur du fossé, il le traverse, ou plutôt il vole en un instant de l'autre côté, quoiqu'on lui voie à peine la tête hors de l'eau. Couvert d'une eau limoneuse il s'avance à travers les feux, les dards & les traits lancés par les machines. Tel dans nos marais marche un fanglier à travers les joncs & les roseaux, où il se fait un large passage avec sa poitrine, ses défenses & ses ongles. L'intrépide Sarasin couvert de son bouclier, brave les ennemis; il braverait le ciel lui-même. Au sortir de l'eau il se trouva sur un ouvrage avancé qui servoit de pont aux troupes françaises pour passer d'un mur à l'autre. Il renverse tout ce qu'il rencontre, on voit voler de tous côtés têtes & bras, un fleuve de sang coule des murs dans les fossés. Bientôt il quitte son bouclier, prend à deux mains sa terrible épée, & en atteint le duc Arnolphe, qui étoit venu des lieux où le Rhin verse ses ondes dans la mer. L'infortuné ne résiste pas plus au glaive de Rodomont, que le soufre au feu le plus violent, & il tombe la tête fendue jusqu'à la poitrine. D'un seul revers l'infidèle tue Anselme, Oldrade, Spinelogue, &

Prandon. Les bornes étroites du lieu où ils combattoient, fort ferrés les uns contre les autres, produisirent ce terrible effet. Un autre coup fendit en deux Orget de Mayence depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture. Il précipite des créneaux dans le fossé, Andropone & Morchin. Le premier étoit prêtre, le second ne connoissoit d'autre dieu que le jus de la treille, & souvent il en ydoit d'un seul trait de larges flacons. Il détestoit l'eau plus que tous les poisons, plus que le noir venin de la vipère, maintenant il y meurt, & ce qui l'afflige le plus est de se voir contraint d'expirer dans cette liqueur abhorrée. Rodomont pourfend Louis de Provence, perce le cœur d'Arnault de Toulouse. Aubert, Claude Ygon & Denis de Tours rendent leur ame avec leur sang bouillonnant. Auprès d'eux il étend quatre Parisiens, Gaultier, Satallon, Odon, Ambalde, & tant d'autres dont je ne saurois rapporter ni le nom ni la patrie. Les soldats qui suivent Rodomont posent leurs échelles & montent en foule sur le mur.

Les Parisiens, dont ce premier rempart servoit mal la bravoure, l'abandonnent. Leurs ennemis ne

doivent pas s'applaudir longtemps de leur retraite, il leur reste de bien plus cruels dangers à effuyer. Le second retranchement est défendu par un fossé large & profond. Aidés de la supériorité du lieu, & des nouvelles troupes qui se succédoient, continuellement les assiégés se défendent avec le courage le plus opiniâtre. Leurs nombreux ennemis sont accablés d'une grêle de pierres & de traits, & déjà ils eussent pris la fuite, s'ils n'eussent eu pour chef le fils d'Ulien. Ce redoutable guerrier encourageoit les uns, menaçoit les autres, ou les forçoit de s'exposer, en les faisant marcher devant lui. L'infortuné qui se retournoit pour fuir périffoit sur le champ de sa main. Pour les hâter il les faifissoit par les cheveux : enfin il en remplit ce fossé d'un si grand nombre, qu'il étoit trop étroit pour les contenir.

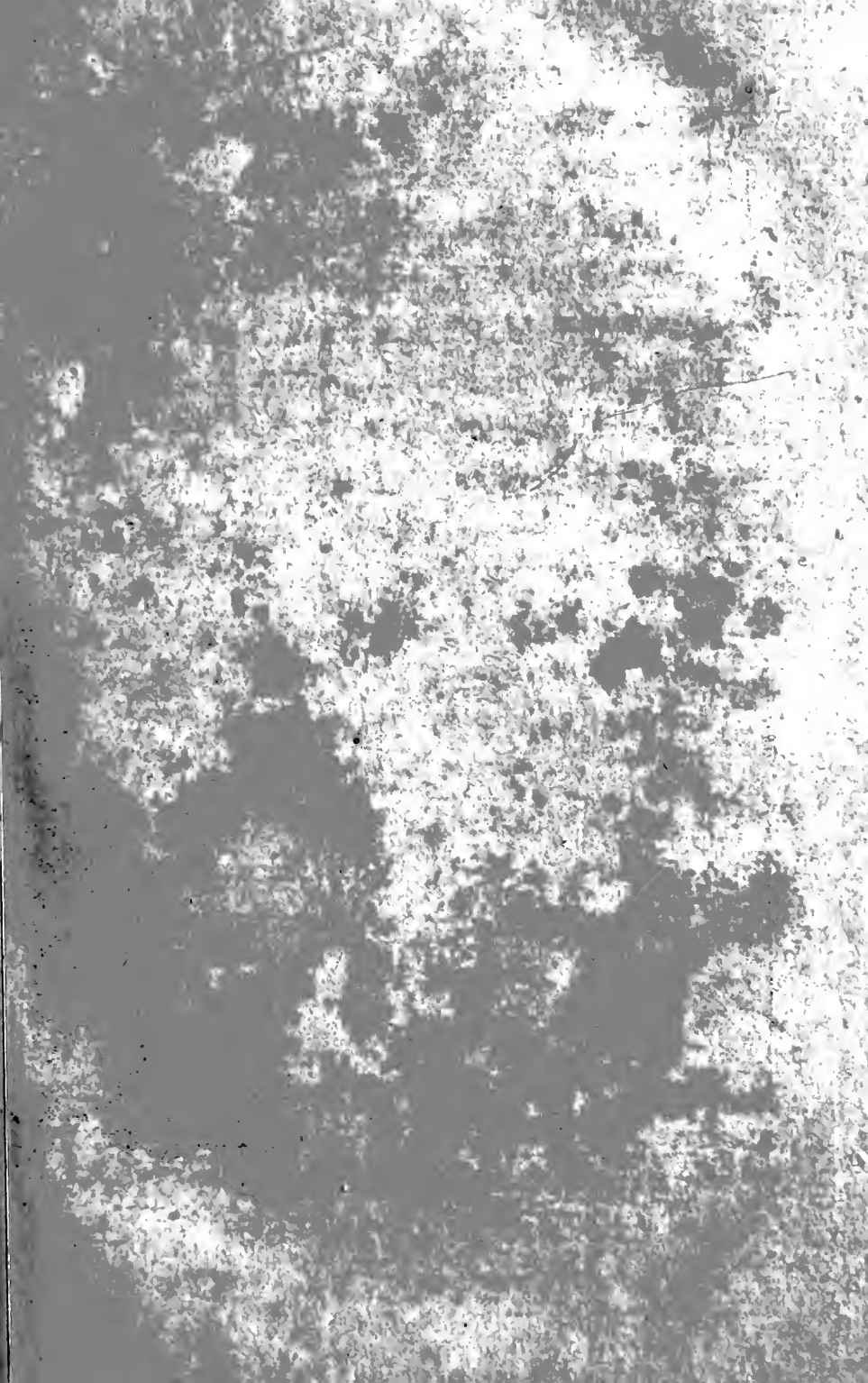
Pendant que les cohortes barbares descendent, ou plutôt se précipitent dans ce goufre fatal, & font de vains efforts pour escalader le second rempart, Rodomont s'élance comme s'il eut eu des ailes, & malgré le poids de ses armes & de son robuste corps, franchit d'un saut le fossé qui avoit plus de trente pieds de large, & retombe de l'au-

tre côté avec auffi peu de bruit que s'il eut marché fur la pointe du pied ; en même tems il porte de fi rudes coups , que les armes de ceux qu'il frappe ne semblent pas de fer , mais d'une tendre écorce. Telle est la trempe de son épée & la force de son bras.

Les chrétiens avoient tendu un piège aux infidèles dans ce vaste fossé. Il étoit rempli de fascines & d'autres matières combustibles , enduites de poix & de bitume. Rien ne manifestoit le piège , quoique les deux côtés , depuis le bord jusqu'au fond , fussent garnis de bois secs , & d'une prodigieuse quantité de vases pleins d'huile , de soufre & de tout ce qui pouvoit exciter l'embrâsement. Dans ce moment on donne le signal , & il s'allume des feux qui vont faire repentir de leur folle audace les Sarasins , qui étoient dans le fossé , & qui se croyoient déjà sur le dernier rempart. Les flammes d'abord éparfes se réunirent bientôt , & remplirent toute l'étendue du fossé : leurs tourbillons élancés dans les airs s'élèvent jusqu'aux régions humides de la lune , un nuage sombre voile les rayons du soleil , & dérobe la clarté du jour. On entend une explosion continuelle , semblable

aux éclats d'un tonnerre qui gronderoit sans cesse. Les cris de rage, les hurlemens de ces malheureux qui périssent par la faute de leur chef, mêlés avec le bruit des flammes, forment un effroyable concert. Mais, seigneur, finissons ce Chant, ma voix qui s'affoiblit m'avertit de goûter les douceurs du repos.







C H A N T X V.

LA victoire mérita toujours des louanges, soit qu'on la dût à la fortune, ou bien aux talens. Il est vrai qu'un triomphe acheté par trop de sang, flétrit souvent les lauriers du vainqueur, mais on obtient une gloire immortelle, & on parvient presque aux honneurs divins, lorsqu'on fait à la fois conserver les siens & défaire ses ennemis. Tel est, seigneur, l'éloge que vous méritâtes, en réprimant l'orgueil de ce lion si fier sur la mer, qui infestoit les rives du Pô depuis sa source jusqu'à son embouchure, & qu'à présent nous pouvons entendre rugir sans frayeur. Vous prouvâtes alors que le grand art de vaincre est de perdre son ennemi, & de sauver son peuple.

C'est ce que le téméraire Sarasin ne fut pas faire, lorsqu'il engagea ses soldats dans ce fossé où l'impitoyable flamme n'en épargna pas un seul. Tout vaste qu'il étoit, ce gouffre n'auroit pas pu contenir tant de cadavres, mais la flamme en les réduisant en poudre les proportionna à l'espace qui

devoit leur servir de tombeau. Il périt dans cet abîme de feu , onze mille vingt-huit hommes , qui y étoient descendus malgré eux ; mais leur téméraire chef l'avoit ainsi voulu. Ces infortunés en proie à la fureur des flammes , perdirent la vie au milieu des feux les plus dévorans , & celui qui a causé leurs malheurs échappe seul à ces horribles tourmens. D'un saut léger il s'étoit , comme vous le savez , élançé sur l'autre bord au milieu des ennemis. S'il fut descendu avec ses soldats dans le fossé , jamais il n'eut livré d'autre affaut. Frappé par les cris & les hurlemens des siens , il se retourne pour porter les yeux sur cette gorge infernale ; & à la vue des tourbillons de flammes qui s'élèvent dans les airs , il vomit contre le ciel d'horribles blasphêmes.

Cependant Agramant livroit un terrible affaut à une porte qu'apparemment il avoit cru prendre au dépourvu , pendant que cet affreux combat attiroit toute l'attention des ennemis. Il avoit avec lui Bampirague roi d'Arzille , Baliarre souillé de toute espèce de vice , Corinée de Mulga , le riche Prusion , roi des isles Fortunées ; Malabuzerre qui commande à Fizan , où règne un été perpétuel ,

une foule de braves chevaliers, & un grand nombre de foldats d'un courage éprouvé & bien armés. Il y en avoit auffi beaucoup fans armes comme fans bravoure, & dont le vil cœur ne fe fut pas cru affez défendu par mille boucliers. Le roi des Sarafins qui comptoit trouver peu de réfiftance dans cette partie, fut bien trompé. L'empereur y étoit en perfonne avec le roi Salomon, le Danois Ogier, les deux Guides, les deux Angelins, le duc de Bavière, Ganelon, Beranger, Avoles, Avin, Othon, & un grand nombre de foldats François, Allemands, Lombards, tous empreflés de fe signaler fous les yeux de leurs chefs.

Dans un autre moment je vous rendrai compte de leurs exploits ; maintenant je fuis contraint de les quitter pour un duc qui m'appelle par fes cris & par fes fignes, & qui me conjure de ne pas l'oublier dans mon récit. C'eft le fameux Aftolphe d'Angleterre qui, fatigué d'un long exil brûle de retourner dans fa patrie, ainfi que le lui avoit promis la fée victorieufe d'Alcine. Pour l'y renvoyer par la voie la plus prompte & la plus sûre, elle fait équiper celui de fes vaiffeaux qui fillonne le plus légèrement les flots, & dans la crainte

qu'Alcine ne trouble le voyage du paladin, elle lui donne une flotte nombreuse commandée par Andronique & Sofrosine, pour l'escorter jusqu'à ce qu'il soit arrivé dans la mer d'Arabie, ou dans le golphe Perfique. Elle veut qu'il rase les côtes de la Scithie, de l'Inde, & du royaume des Nabatéens, pour gagner par cette longue route dans la mer de Perse, plutôt que de se risquer sur la mer glaciale, continuellement agitée par des vents impétueux, & dans certaines saisons privée de la lumière du soleil pendant des mois entiers.

Lorsque tout fut préparé pour le départ d'Astolphe, la fée lui permit de s'embarquer; mais auparavant elle lui donna sur bien des objets beaucoup d'excellens avis qu'il feroit trop long de rapporter ici. Elle veut aussi qu'à l'avenir l'art de la magie n'ait plus de pouvoir sur lui, & pour l'en préserver, elle lui remet un livre merveilleux qu'elle le prie de porter toujours sur lui comme une marque de son attachement. Ce petit livre, digne présent de Logifille, indique les moyens de parer à tous les enchantemens. Une table placée au commencement en contient la liste fidelle. A ce don la fée en joint encore un autre infiniment plus pré-

cieux, celui d'un cors dont l'effroyable son faisoit prendre la fuite à tous ceux qui l'entendoient. Le son de ce cors, je le répète, étoit si terrible, qu'il faisoit fuir tous ceux aux oreilles de qui il parvenoit. Dans le monde entier il n'est pas de cœur assez intrépide pour y résister. Le sifflement des vents déchaînés, le mugissement de la terre ébranlée, les éclats de la foudre n'ont rien de comparable à cet horrible bruit.

Astolphe pénétré des bontés de Logistille, prit congé de cette aimable fée, en lui témoignant toute sa reconnoissance, & partit. Il quitta le port par un vent favorable, & voguant près des côtes sur une mer tranquille, il vit dans le lointain les villes riches & peuplées de l'Inde, si féconde en parfums, & découvroit à sa droite & à sa gauche des milliers d'îles éparfes dans un archipel immense. Bientôt il parvint aux lieux célèbres par le séjour de S. Thomas. A cette hauteur le nocher tourne un peu au nord, & cette brillante flotte rase en fendant les flots les rivages de la Charfonnèse d'or. Sur les côtes de ces riches contrées, Astolphe voit le Gange précipiter dans la mer ses ondes blanchies d'écume, il voit aussi la Trabo-

pane , le cap Comnorin & l'Océan resserré dans d'étroits rivages. Après avoir fait beaucoup de chemin ils parvinrent à Cochin , & perdirent de vue les royaumes de l'Inde.

Pendant cette longue navigation , Astolphe qui se repose entièrement sur ses guides , & sur son escorte ne pense qu'à s'instruire. Il s'adresse à Andronique , & lui demande si jamais vaisseau parti des rivages de l'Occident , a pénétré dans les mers Orientales , & si l'on peut passer par mer des Indes en Angleterre , ou en France. Vous devez favoir , lui répondit Andronique , que l'Océan embrasse la terre dans son vaste contour , & que les mers brûlantes du Tropique communiquent avec les flots glacés du Sud ; mais comme l'Ethiopie s'étend beaucoup vers le midi , on a cru qu'elle bornoit la course de Neptune , & qu'elle se joignoit aux terres australes. Ce préjugé retient nos plus hardis navigateurs , & les empêche de tenter une route pour passer des Indes en Europe , ou de l'Europe aux Indes. Mais dans la suite des siècles , je vois de nouveaux Argonautes , d'autres Tiphis partir des extrémités de l'Occident , & s'ouvrir des routes inconnues jusqu'à eux. Les uns tourneront

autour de l'Afrique , & cotoyeront les rivages de la Nigritie , jusqu'à ce qu'ils aient passé le signe qui nous ramène le Soleil lorsqu'il a quitté le capricorne. Alors parvenus aux extrémités de l'Afrique , ils verront disparaître ces terres , qui leur avoient fait imaginer deux mers différentes. Ils parcourront toutes ces côtes , & les isles voisines des Indes , de l'Arabie & de la Perse. D'autres partis des colonnes d'Hercule suivront le Soleil dans son cours , & découvriront de nouvelles terres & un monde nouveau. Je vois le signe révééré de notre religion & les drapeaux de l'empire arborés sur ces rives étrangères. Une partie de ces hardis navigateurs reste à la garde de leurs vaisseaux ; les autres marchent à la conquête de ces riches contrées bientôt soumises à l'Arragon par un petit nombre de ces braves guerriers ; car dix d'entre eux suffiront pour mettre en fuite des milliers d'Indiens. Par tout où paroîtront les généraux de Charles Quint , la Victoire s'empressera de les y suivre.

Dans ses justes décrets , le Souverain des empires a déterminé que cette route ignorée des âges passés , resteroit encore inconnue pendant plusieurs

siècles. Il ne veut la manifester que lorsque le sceptre de l'empire sera remis entre les mains du prince le plus sage & le plus juste, auquel l'univers ait été soumis depuis Auguste. Je vois le sang d'Autriche & celui d'Arragon produire sur les rives du Rhin un prince à qui on ne pourra rien comparer pour la valeur. Par ses soins, il replacera Astrée sur son trône, ou plutôt il lui rendra la vie. A la suite de cette déesse, reparoîtront toutes les vertus bannies depuis longtems par un monde corrompu. Pour récompenser tant de mérite, la suprême Bonté lui destine non-seulement le sceptre des Augustes, des Trajan, des Marc-Aurèle, elle veut encore que tous les pays où le soleil parvient après avoir quitté notre hémisphère lui soient soumis, & que de son tems il n'y ait qu'un peuple & qu'un roi. Afin que ses éternels décrets s'exécutent plus facilement, le ciel entoure ce prince de capitaines invincibles sur terre & sur mer. Je vois un Fernand Cortez ranger sous ses loix de nouveaux peuples, & lui soumettre des états si reculés dans le Levant qu'ils ne sont pas connus dans l'Inde. D'un autre côté, je vois Prosper Colonne, le Marquis de Pescaire & après eux le jeune du Guast, arroser

l'Italie du sang des Français. Ce dernier s'éleva par ces triomphes au-dessus des deux autres. C'est ainsi qu'un généreux athlète, parti le dernier du but, atteint rapidement, & devance bientôt ceux qui le précédoient. Ce guerrier montrera tant de courage & de fidélité, qu'à vingt six ans l'empereur lui confiera le commandement d'une armée qui, sauvée par ce jeune héros, fera conserver les pays déjà soumis, & pourroit conquérir le reste de l'univers.

Si par le secours de ces habiles généraux Charles recule sur terre les bornes de son empire, il ne fera pas moins heureux sur les mers de l'Europe & de l'Afrique, lorsque Doria combattra pour lui, Doria qui est destinée à purger les mers des pirates qui les infestent. Cet exploit l'élèvera au-dessus de Pompée. Les corsaires que ce Romain vainquit & anéantit, ne pouvoient résister aux forces de l'empire le plus puissant qui ait jamais existé; mais Doria secondé par son seul génie & réduit à ses propres forces, dominera sur les mers, & depuis Colpé jusqu'au Nil, tout navigateur tremblera au seul bruit de son nom. Je vois ce vaillant Génois conduire en Italie Charles,

qui s'est remis entre ses mains , & lui frayer la route de la couronne impériale. Je le vois encore plus généreux citoyen qu'illustre guerrier , dédaigner pour lui-même la récompense d'un si important service , & l'obtenir pour sa patrie. Il employe pour assurer la liberté de son pays , le crédit dont tout autre eut peut-être abusé pour l'affervir. Cet amour pour sa patrie lui fait plus d'honneur , que n'en firent à César toutes les victoires remportées dans les Gaules , dans l'Espagne , dans la Theffalie & dans l'Afrique ; l'heureux Octave & son rival Antoine n'acquirent jamais tant de gloire par leurs exploits. L'oppression de leur patrie flétrit tous leurs lauriers. Qu'ils rougissent à jamais , & que tous ceux qui formeront le lâche dessein d'affervir leur patrie , soient couverts de confusion au seul nom de Doria. L'empereur touché d'un dévouement si généreux ajoute à cette récompense , dont il ne doit jouir qu'avec sa patrie , les riches terres qui servirent de premier fondement à la grandeur des Normands dans la Pouille.

La libéralité de ce prince généreux , ne se bornera pas à ce seul guerrier. Il versera ses bienfaits sur tous ceux qui auront répandu leur sang dans ses

brillantes entreprises. Il aura plus de plaisir à donner des villes & des pays entiers à ceux qui le serviront fidèlement , qu'à conquérir de nouvelles provinces & de vastes empires.

C'est ainsi qu'Andronique racontoit à Astolphe les victoires que les généraux de Charles devoient lui faire remporter bien des siècles après. Pendant ce tems sa sage compagne modérait les vents impétueux de ces contrées ; elle enchaînoit les uns & permettoit aux autres de souffler en dirigeant à son gré leur haleine. Déjà ils voyent la mer de Perse étendre ses eaux dans un vaste bassin , & peu de jours après ils se trouvent dans le golphe qui doit son nom aux anciens Mages. Ce fut là le terme de la course des vaisseaux qui laissèrent Astolphe sur ces rivages. Alors le paladin à l'abri des entreprises & du ressentiment d'Alcine , continua sa route par terre. Il traversa plus d'une plaine & plus d'une forêt , plus d'un vallon & plus d'une montagne. Souvent il fut attaqué soit pendant le jour , soit pendant la nuit par des brigands. Il vit venir à sa rencontre , des lions , des dragons remplis d'un noir venin , & d'autres animaux féroces ; mais à peine avoit-il embouché

son cor qu'ils prenoient tous la fuite. Il continua sa route par l'Arabie Heureuse, où croissent la mirrhe & l'encens odorant & que le Phoenix, unique dans son espèce, a choisi pour son séjour. Bientôt il se trouva sur les bords de cette mer dont les flots vengeurs d'Israël engloutirent par l'ordre du Tout-Puissant Pharaon & toute son armée. De-là il parvint à la terre des géants.

Longtems il suivit les bords du fleuve Trajan monté sur un cheval qui, dans le monde entier, n'avoit pas son pareil. Le sable le plus fin ne conserve pas les traces de sa course légère, l'herbe & la neige ne sont pas foulées sous ses pieds, dans son vol il surpasse les vents, la foudre & la flèche rapide; il avoit appartenu à Argail. Engendré par le vent & par la flamme, ce cheval dédaignoit les gras paturages, & ne se nourrissoit que de l'air le plus pur. On le nommoit Rabican. En poursuivant sa route Astolphe arrive bientôt à l'endroit où le Trajan se jette dans le Nil. Il n'étoit pas encore à cette embouchure, lorsqu'il vit une nacelle fendre rapidement les flots & venir droit à lui. Sur sa poupe étoit un vénérable hermite, dont la barbe longue & blanche descendoit jusqu'à la moitié de

la poitrine. Cet homme pieux invite Astolphe à passer dans sa barque. Mon fils ! lui crie-t-il du plus loin qu'il l'aperçoit, mon cher fils ! si le dégoût de la vie ne te fait pas chercher une mort prompte, si tu ne veux pas périr dans le moment, entre dans ma nacelle & passe sur l'autre rivage. Le chemin que tu fais te conduit au trépas. Quelques pas de plus vont te précipiter dans la demeure ensanglantée d'un géant, qui surpasse de huit pieds la taille des autres hommes. Aucun chevalier, aucun vainqueur ne peut se flatter de lui échapper. Le barbare assomme les uns, dépouille les autres de leur peau, ou les coupe en morceaux. Il en dévore même quelques-uns tout vivans. Pour seconder sa cruauté, il se sert d'un filet artistement travaillé, qu'il tend près de son affreux repaire. Le tissu en est si délié & il en dérobe si adroitement la vue sur la poussière, qu'il est impossible de l'apercevoir sans être prévenu. Dès qu'il voit paroître quelqu'un, il l'épouvante par ses cris, & le fait tomber dans le piège. A peine le rets l'a-t-il enveloppé, qu'il l'entraîne dans son antre, avec un rire moqueur. Rien ne le touche, ni la valeur dans les hommes, ni la beauté dans

les femmes. Il dévore les chairs de l'infortunée victime, en suce le sang, jette au loin ses ossemens & tapisse de sa peau son barbare palais. Prends cet autre chemin, mon fils ! prends-le, il te conduira sûrement à la mer.

Mon père, répondit l'intrépide Astolphe à l'hermite, je vous rends graces de vos conseils ; mais mon honneur qui m'est beaucoup plus cher que la vie, m'élève au dessus de ces craintes. Vous tentez en vain de me détourner de la caverne de ce monstre, je vais y marcher sur le champ. Je ne puis l'éviter sans trouver la honte bien plus redoutable pour moi que la perte de la vie. Ce qui peut m'arriver de plus fâcheux, est d'y périr comme tant d'autres ; mais si le dieu des combats seconde mon bras, si je suis assez heureux pour conserver ma vie & priver le monstre de la sienne, j'ouvre une route sûre à des milliers de personnes : ainsi l'avantage l'emporte infiniment sur le danger. Je n'expose que la vie d'un seul homme pour le salut d'un peuple entier. Mon fils, allez en paix, lui répondit le bon hermite, puisse le Seigneur envoyer son ange foudroyant à votre secours, & il le bénit.

Astolphe continua sa route le long du Nil , comptant beaucoup plus sur son cor que sur son épée. Un étroit sentier tracé sur le sable entre le fleuve & un marais conduisoit à la demeure du géant , affreux séjour des forfaits. Sur les murs de cet horrible palais , on voyoit les crânes & les membres desséchés des infortunés que leur malheur y avoit conduit. Il n'y avoit pas de fenêtres ni de creneaux auxquels il n'eût suspendu quelques-uns de ces tristes restes. Dans les montagnes des Alpes le chasseur attache aux portes de son château les griffes horribles , l'énorme tête & l'affreuse dépouille de l'ours qu'il a tué en courant de grands dangers. Le cruel géant faisoit le même honneur à ceux qui s'étoient défendus avec le plus de courage. Les ossemens des autres sont épars de tous côtés & la terre est abreuvée de sang humain.

A l'entrée de son infâme demeure , étoit Caligorant , c'est ainsi que se nommoit ce monstre sans pitié , qui décoroit son habitation avec les restes hideux des cadavres , comme les autres avec l'or & la pourpre. Dès qu'il voit venir à lui le duc , il ne sauroit contenir son affreuse joie. Depuis deux mois personne ne s'étoit engagé dans

cette route. Il court aussitôt se cacher dans les roseaux du marais. Il vouloit laisser passer le paladin, & l'attaquer ensuite par derrière, pour le faire tomber dans ses filets, ainsi que les autres voyageurs, à qui leur malheureux sort avoit fait prendre ce chemin. Mais à peine le duc l'a-t-il apperçu, qu'il arrête son cheval dans la crainte de donner dans les filets dont le vieillard l'avoit prévenu. En même-tems il a recours à son cor. L'instrument produit son effet ordinaire, & le géant saisi d'effroi, se retourne pour prendre la fuite. Astolphe toujours attentif à éviter le piège, redouble les sons redoutables. La frayeur du monstre augmente à proportion. Ses yeux se troublent ainsi que son cœur, il ne fait plus où il porte ses pas, il oublie le piège funeste & va s'y précipiter. Le filet se détend, l'enveloppe de ses mailles & le renverse. Alors Astolphe rassuré contre tout danger, descend de cheval, & court sur le géant l'épée à la main, pour venger d'un seul coup mille crimes. Il fait ensuite réflexion qu'il y auroit plus de lâcheté que de valeur, à tuer un misérable dont les bras, les pieds & le col sont si étroitement ferrés, qu'il ne peut se donner le moindre mouvement.

Ce filet avoit été fait longtems auparavant par Vulcain, de fils d'un acier extrêmement délié, mais en même-tems si solide, que la maille la plus foible résisteroit aux plus puissans efforts. Le Dieu jaloux de Lemnos, ne l'avoit imaginé que pour surprendre dans le même lit Mars & Vénus, & rendre publiques leurs amours adulteres. Dans la suite Mercure le lui déroba pour y prendre Cloris; la belle Cloris qui vole dans les airs à la suite de l'Amour & qui de son sein parfumé répand les lis, les roses & les violettes. Après avoir épié cette nymphe pendant longtems, il la faisit un jour dans ce filet, comme elle voloit au-dessus des embouchures du Nil. Après cette action il le déposa dans le temple d'Anubis, où il resta pendant plusieurs siècles; enfin mille ans après, le sacrilège Caligorant le prit dans ce lieu sacré & l'emporta après avoir pillé le temple & brûlé la ville. Il le cachoit, comme je l'ai déjà dit, sous le sable, de manière que tous ceux qu'il poursuivoit alloient s'y jeter, & y restoit enchaînés.

Astolphe en détache un chaînon avec lequel il lie le géant de façon qu'il ne sauroit lui échapper. Il le débarrasse ensuite de ses autres chaînes, & le

fait relever. Le Duc étoit bien aise d'emmener avec lui ce géant autrefois si terrible , mais à présent plus doux qu'un agneau , & de le donner en spectacle dans les bourgs , les villes & les châteaux. Il veut aussi conserver ce fameux filet , le plus parfait ouvrage qu'ayent jamais produit la lime & le marteau , & il en charge le géant qu'il mène comme en triomphe au bout de sa chaîne. Il lui fait aussi porter son casque & son bouclier comme à un vil esclave , & il poursuit ainsi sa route. Partout où il passe on se réjouit de la prise du géant , & on se félicite de voir les chemins délivrés du monstre qui les infestoit.

Bientôt Astolphe découvrit les pyramides de Memphis , célèbres par ses anciens sépulcres. A quelque distance il voit le Caire peuplé de nombreux habitans , on accouroit de toutes parts à sa rencontre pour contempler ce prodigieux géant. Comment est-il possible , se disoit-on l'un à l'autre , qu'un homme qui paroît si foible , soit parvenu à charger de chaînes ce colosse. Chacun l'admire & l'honore comme un chevalier de la plus haute valeur. A peine pouvoit-il faire un pas , tant il étoit pressé par la foule. Le Caire n'étoit cepen-

dant pas alors auffi peuplé qu'il l'est devenu depuis. Aujourd'hui, si nous en croyons la renommée, dix-huit mille rues très-vastes remplies de maisons élevées de plusieurs étages, peuvent à peine contenir ses habitans, dont plusieurs ne savent où se retirer pendant la nuit. Le Soudan habite un palais étonnant par son étendue, sa richesse & sa magnificence, & il loge dans la même enceinte, avec leurs chevaux, leurs femmes & leurs enfans, quinze mille soldats, qui lui sont particulièrement attachés & qui tous ont abjuré la religion chrétienne.

Astolphe voulut ensuite pénétrer jusqu'à Damiette, où le Nil se jette dans la mer par sept embouchures. Ce voyage passoit pour très-dangereux, & c'est ce qui engageoit le plus Astolphe à l'entreprendre. Tous ceux qui l'avoient risqué jusqu'alors y avoient perdu la vie ou la liberté. Un brigand, fléau des habitans de la campagne & des voyageurs, se retiroit dans une terre sur les rives du Nil, près de son embouchure, & de-là il dévastoit tous le pays jusqu'au Caire. Personne ne pouvoit lui résister. On croyoit même impossible de le priver de la vie. Il avoit déjà reçu des

milliers de blessures & aucune n'avoit été mortelle. Astolphe voulut essayer s'il pourroit trancher les jours de ce brigand , qui se nommoit Horrile , & partit pour le combattre. Bientôt il se trouve à Damiette , de-là il passe à l'endroit où le Nil se jette dans la mer , & il voit sur le rivage la terre où se retire le monstre enchanté , qui devoit le jour à un lutin & à une fée.

En arrivant il le trouva aux prises avec deux guerriers qui avoient bien de la peine à lui résister. L'un & l'autre étoient cependant fameux par leur valeur & par leurs exploits. C'étoit les deux fils d'Olivier, Griffon le Blanc & Aquilant le Noir. Il est vrai qu'Horrile , pour avoir plus d'avantage contre eux , s'étoit présenté sur le champ de bataille avec une bête féroce , connue seulement dans ces contrées. Ce monstre amphibie vivoit dans le fleuve ou sur le rivage , & se nourrissoit des cadavres des voyageurs imprudents , ou des matelots assez infortunés pour devenir sa proie. Il avoit déjà été vaincu par les deux Turcs , & son vaste corps étoit étendu sur le sable près du rivage : mais Horrile n'en étoit pas plus facile à vaincre. Ces deux frères l'ont déjà mis plusieurs

fois en pièces, fans parvenir à lui porter le coup fatal. Ce n'étoit pas par des blessures que l'on pouvoit terminer ses jours. A peine lui avoit-on abattu un bras ou une jambe, qu'il la ramassoit & la remplaçoit comme si tout son corps n'eût été qu'une cire molle. Griffon lui fendoit la tête jusqu'aux dents, Aquilant jusqu'à la poitrine ; il se rioit de leurs coups & la rage impuissante des deux guerriers s'épuisoit en vains efforts. Vous connoissez ce métal mobile qui porte le nom du messager des dieux. S'il tombe il se divise en cent parties, & dans l'instant vous voyez ces globules se réunir & ne former qu'une seule masse : il en étoit de même des membres d'Horrile. Lui coupe-t on la tête, il descend de son cheval, & cherche jusqu'à ce qu'il la trouve. Alors il la saisit tantôt par le nez, tantôt par les cheveux, la replace sur son col, & l'y fixe on ne fait comment. En vain Griffon plus prompt que lui, la ramasse & la jette dans le fleuve. Horrile plonge jusqu'au fond, & reparoît l'instant d'après avec sa tête sur ses épaules.

Deux belles femmes parées avec décence ; l'une de blanc, l'autre de noir, regardoient ce

combat, qu'elles les avoient engagés à entreprendre. C'étoit les deux fées bienfaisantes qui avoient élevé les deux fils d'Olivier, depuis le moment où elles les avoient tirés des ferres de deux monstres ailés qui, dès leur plus tendre enfance, les avoient enlevés du sein de Gismonde leur mère, & emportés loin de leur patrie. Mais il est inutile de m'étendre sur cette histoire, que tout le monde connoît. Cependant l'auteur qui la rapporte se trompe, je ne fais à quel propos, au sujet de leur père. Quoi qu'il en soit, les deux frères avoient entrepris ce combat à la sollicitation des fées. Déjà le soleil cessoit d'éclairer l'Egypte, pour luire sur d'autres contrées. Des ombres épaisses confondoient tous les objets, & l'astre des nuits ne donnoit qu'une lumière foible & incertaine. Alors les deux fées jugerent à propos d'interrompre le combat, jusqu'à ce que le soleil parut de nouveau sur l'horison, & Horrile reprit le chemin de sa tour. Astolphe qui avoit reconnu les deux guerriers à la couleur de leurs armes & encore plus aux terribles coups qu'ils portoient, vint aussitôt les saluer. Dès qu'ils reconnurent celui qui avoit enchaîné le géant, pour le chevalier

du Léopard , c'est ainsi que l'on nommoit Astolphe à la cour , ils l'accueillirent avec l'empressement le plus flatteur.

Les dames conduisirent ensuite les trois guerriers à leur château , qui n'étoit pas fort éloigné. De jeunes demoiselles & des écuyers vinrent au-devant d'eux avec des flambeaux , jusqu'à la moitié du chemin. Les uns prennent soin de leurs chevaux , les autres les débarrassent de leurs armes , & ils entrent dans un superbe jardin , où ils trouvent une table somptueusement servie sur les bords d'une claire fontaine. Ils attachent le géant au tronc d'un chêne affermi par les ans , & que les plus fortes secouffes n'ébranleroient pas. Outre cela , ils placent autour de lui dix hommes d'armes pour veiller sur tous ses mouvemens. Ils craignent qu'il ne rompe ses chaînes & qu'il ne vienne les attaquer tandis que plongés dans le sommeil , ils goûteront avec sécurité les douceurs du repos. Pendant ce somptueux festin , dont les mets délicieux sont encore le moindre plaisir , on parla beaucoup d'Horrile & du prodige étonnant , incroyable qui réunissoit ses membres à son tronc mutilé , & sembloit à chaque blessure le douer d'une nouvelle vigueur.

Astolphe avoit déjà consulté le livre de Logifille, & il y avoit vu que le sort d'Horrible dépendoit de l'un de ses cheveux, & que celui qui parviendroit à le lui arracher, ou à le couper, romproit les nœuds qui enchaînoient sa détestable ame à son corps. Mais à quel signe distinguer ce fatal cheveu parmi ceux dont sa tête est couverte ? Voilà ce que le livre n'indiquoit point. Astolphe se croit néanmoins aussi sûr de la victoire que s'il en eût déjà faisi la palme, & il compte priver en quelques instans le brigand de la vie & de son fatal cheveu. Il offre de se charger de l'entreprise & il se vante de faire mourir promptement Horrible, si les deux frères veulent lui permettre de le combattre. Ils y consentent volontiers, bien sûrs qu'il y consumera en vain son tems & ses peines.

Le lendemain dès que l'aurore paroît, Horrible descend dans la plaine, le duc se présente & le combat s'engage. Le premier est armé d'une massue, Astolphe l'attaque avec son épée. Sur mille coups qu'il lui porte, il espère qu'il s'en trouvera un mortel. Il lui abat le poignet, lui coupe successivement les deux bras, le perce de part en part.

Horrile retrouve toujours ses membres, & guérit sur le champ de ses blessures. Astolphe l'eut mis en cent pièces, que l'instant d'après il n'en auroit été ni moins entier, ni moins robuste. Enfin il l'atteint au défaut du casque & de la cuirasse, & fait voler au loin sa tête. Aussitôt il descend, la saisit par ses cheveux ensanglantés, remonte vite sur son cheval, & emporte cette précieuse dépouille en galoppant contre le courant du Nil. Le magicien qui n'avoit pas prévu l'action de son ennemi, cherchoit bonnement sa tête sur le sable; mais dès qu'il entendit le cheval d'Astolphe prendre le chemin de la forêt, il s'élança sur le sien, & poursuivit le duc de toute sa force. Il vouloit s'écrier, arrête; mais l'organe de sa voix n'étoit plus en son pouvoir. Toutefois il se console de ce malheur, qu'il espère bientôt réparer & il continue sa poursuite. Rabican qui vole plutôt qu'il ne court, laisse le brigand bien loin derrière lui. Astolphe profite de cette avance & il examine la tête d'Horrile depuis la nuque du col jusqu'aux sourcils, pour voir s'il ne pourra reconnoître le cheveu auquel son destin est attaché. Mais parmi tant de cheveux, il n'en voit pas

un feul qui diffère des autres. Comment diftinguer celui qu'il doit enlever pour donner la mort à l'infâme brigand ? Il fera bien plus fage , fe dit-il à lui-même , de les arracher , ou de les couper tous ; & comme il n'avoit ni rasoirs , ni cifeaux , il a recours à fon épée , qui coupe mieux que l'instrument le plus tranchant , prend la tête par le nez & la dépouille en un moment de tous fes cheveux. De cette manière il rencontra nécessairement le nœud fatal qui retenoit Horrile à la vie. Une pâleur mortelle fe répandit fur fon vifage , fes yeux fe renverferent , & la mort prochaine du brigand fe manifesta par tous fes fympômes. Son corps qui pourfuivoit Aftolphe tomba de cheval , & resta étendu fur la terre. Alors le duc retourna vers les fées , & les deux frères , avec la tête d'Horrile déjà couverte des ombres de la mort. En même-tems il leur fit voir fon cadavre giffant loin de là.

Je ne fais fi ce spectacle fit un grand plaisir aux deux frères. Quoiqu'il félicitaffent Aftolphe fur fa victoire , ils pouvoient bien avoir quelque regret de ne l'avoir pas remportée. La manière dont se termina ce combat , ne fut pas plus agréable aux

deux fées. Elles n'y avoient engagé les deux frères, que pour tâcher de prolonger leur destinées qui devoient être brillantes, mais courtes dans la France. Elles espéroient les retenir par ce bizarre combat jusqu'à ce que la funeste influence des astres fût absolument dissipée. Dès que le gouverneur de Damiette fut assuré de la mort d'Horrible, il laissa prendre son vol à une colombe chargée d'un billet attaché sous son aîle. L'oiseau de Vénus vola droit au Caire. De cette ville on dépêcha partout de semblables Messagers; selon l'usage du pays, de sorte qu'en quelques heures l'Egypte entière fut qu'Horrible n'étoit plus.

Après avoir si heureusement terminé cette entreprise, le duc engagea beaucoup les deux illustres guerriers à interrompre le cours de leurs exploits dans l'Orient, pour venir se couvrir de gloire dans leur patrie, en défendant la religion de leurs pères & le saint empire Romain. Comme ils y étoient déjà fort disposés, il n'eut pas beaucoup de peine à les persuader. Ainsi Griffon & Aquilant prirent congé de leurs dames, très-affligées de ce départ, auquel elles n'avoient plus de

résistance à opposer. Avant de retourner en France, les trois guerriers vouloient rendre leurs hommages aux lieux saints, honorés autrefois par la présence d'un homme dieu. Ils prirent leur route à droite, quoique la gauche leur en offrit une beaucoup plus agréable & plus facile sur les côtes de la mer; mais la première abrégéoit leur voyage de six journées, ce qui la leur fit préférer malgré tous ses inconvéniens. On y trouvoit en abondance de l'eau & du verd gazon, mais rien de plus. Aussi, avant de s'y engager pourvoyèrent-ils à leurs divers besoins. Le tout fut chargé sur les épaules du géant, qui auroit encore porté une citadelle. Enfin parvenus après plusieurs jours d'une marche pénible au sommet d'une haute montagne, ils apperçurent la cité sainte, où l'éternelle bonté voulut bien expier nos fautes par l'effusion de son propre sang.

A l'entrée de la ville, ils rencontrèrent un jeune chevalier de leur connoissance. C'étoit Sanfonnet de la Meque, guerrier sage & prudent, quoique dans l'âge fougueux des passions. Il étoit célèbre dans ces contrées par sa valeur & par sa courtoisie. Roland l'avoit converti à la foi chré-

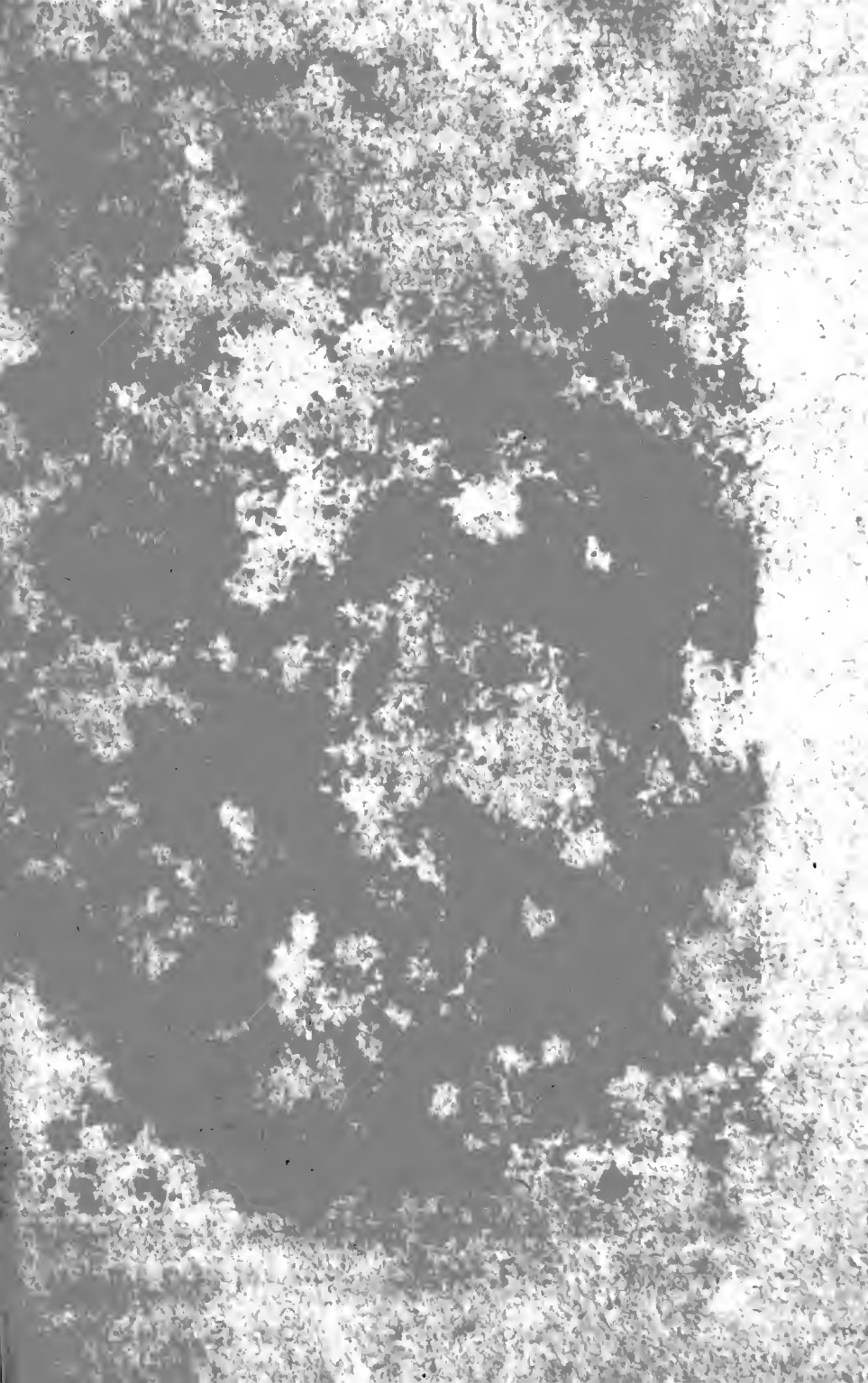
tienne , & baptisé de sa propre main. Il s'occupoit alors à construire une citadelle , pour s'opposer aux entreprises du calife d'Egypte. Il vouloit aussi faire entourer la montagne du Calvaire d'un mur dans un espace de plus de deux milles. Il reçut les trois guerriers avec toutes les démonstrations de la joie la plus sincère , rentra avec eux dans la ville , & les logea dans son palais. Charlemagne lui avoit confié le gouvernement de cette province , & il y jouissoit de tous les droits de souverain. Le duc lui donna ce prodigieux géant , qui pouvoit lui servir autant que dix bêtes de somme , pour porter des fardeaux , tant il étoit robuste. Il joignit à ce don celui du filet dans lequel il l'avoit pris. Sansonnet de son côté fit présent au duc d'un riche & superbe baudrier , & d'une paire d'éperons dont les boucles & les molettes étoient d'or. On croyoit qu'ils avoient appartenu au saint guerrier , qui délivra une jeune beauté de la fureur d'un dragon dans Jassa. Ils s'étoient trouvés , ainsi que bien d'autres effets précieux , dans Jassa , lorsque Sansonnet prit cette ville. Ces dignes chevaliers , après avoir demandé & reçu le pardon de leurs fautes dans un monastère , où de pieux cén-

bites donnoient l'exemple de toutes les vertus , adorèrent les divers mystères de notre culte dans des temples autrefois l'honneur , & maintenant l'éternel opprobre des chrétiens , qui les laissent profaner par le sacrilège Musulman. Cependant l'Europe est en armes & brûle de prodiguer son sang partout où il n'est pas nécessaire.

Tandis que les Chevaliers, occupés de ces rites sacrés, ne pensent qu'à leurs pieux exercices, un pèlerin Grec connu de Griffon, lui apporta de tristes & affligeantes nouvelles, bien opposées à ses premiers desseins & aux inutiles vœux qu'il formoit depuis longtems. Elles enflammerent son cœur de colère, & en bannirent tout sentiment de piété. Ce chevalier aimoit pour son malheur une femme nommée Origille, belle & bienfaite au-delà de tout ce que l'on pouvoit imaginer; mais en même-tems si perfide & d'un naturel si pervers, que l'on auroit en vain parcouru le monde entier pour trouver un caractère aussi atroce. Il l'avoit laissée à Constantinople, attaquée d'une fièvre violente, & maintenant qu'il espère la retrouver plus belle que jamais & se livrer avec elle à tout son amour, il apprend que lassée de vivre seule au printems de ses jours,

elle est partie pour Antioche avec un nouvel
amant. Depuis ce moment Griffon toujours triste,
passoit les jours & les nuits dans les larmes. Les
plaisirs les plus agréables pour les autres, l'importunent,
blesent son ame affligée. O vous sur qui
l'amour essaya ses cruels traits, vous savez tout
ce qu'il dut souffrir ! Ce qui redouble encore son
supplice est d'avoir à en rougir, & de ne pou-
voir épancher sa douleur dans le sein d'un ami.
Le sage Aquilant, son frère, lui avoit déjà fait les
plus vifs reproches sur cette passion, & avoit
tenté tous les moyens d'éteindre dans son cœur
les feux dont il brûloit pour un objet aussi mépri-
sable. Mais Griffon cherchoit toujours à excuser
auprès de son frère les perfidies de son indigne
maîtresse, & souvent son amour l'égaroit au point
de se les dissimuler à lui-même. Il prend donc le
parti de cacher à son frère ces fâcheuses nou-
velles, & de partir seul pour Antioche. Il veut en
arracher sa maîtresse, y trouver celui qui la lui
a ravie, & en tirer une vengeance à jamais mé-
morable. Vous saurez dans l'autre Chant ce qu'il
fit pour l'exécution de ces projets & ce qui en
arriva.







C H A N T X V I.

L'AMOUR a toujours causé bien des peines & des tourmens: moi-même j'en ai beaucoup éprouvé, & ce dieu semble les avoir accumulées sur moi pour me mettre en état d'en parler. Ainsi quand je dis dans mes discours, ou dans mes écrits, qu'en amour telle chose est un mal léger, & telle autre un cruel supplice, on peut en croire mon expérience. J'ai déjà dit ce que je vais encore répéter & je le soutiendrai toujours: un amant s'est-il donné des chaînes honorables, dût l'objet de son ardeur, toujours rebelle aux plus doux des sentimens, ne jamais consentir à ses desirs, dût l'amour irrité priver ses soins assidus de leur salaire, s'il a placé dignement son cœur, il peut soupirer & mourir, mais non pas se plaindre. Celui-la seul doit se plaindre, qui s'est rendu l'esclave de deux beaux yeux & d'une tresse blonde, appas trompeurs, qui recelent souvent un cœur perfide. L'infortuné voudroit fuir, mais ainsi qu'un cerf il emporte partout le trait qui l'a blessé. Il rougit.

de son amour & de lui-même, il n'ose l'avouer & fait d'inutiles efforts pour le vaincre.

Tel étoit l'état du jeune Griffon. Il sentoit tous ses torts & ne pouvoit s'en corriger. Il voyoit combien il se dégradoit par son attachement pour l'indigne Origille, mais sa raison étoit vaincue par son funeste penchant, & son jugement cédoit à l'empire de ses sens. Son ingrate maîtresse étoit coupable de la plus noire des perfidies, & cependant sa passion l'entraînoit impérieusement vers elle. Il sortit donc, comme je vous l'ai déjà dit, de la ville secrètement & sans rien communiquer à son frère. La route de Rome qui étoit sur la gauche, lui offroit un chemin facile & commode. Il le prit, & se rendit en six jours à Damas. Comme il sortoit de cette ville, pour aller à Antioche, il rencontra le chevalier à qui Origille avoit donné son cœur. La feuille qui environne le bouton d'une tendre fleur, ne lui est pas mieux assortie que ce couple pervers ne l'étoit par ses mauvaises qualités. L'un & l'autre avoient le cœur léger, faux, capable de toute espèce de trahison; &, pour le malheur des autres, ils savoient cacher leurs vices sous des dehors séduisans. Ce





chevalier pompeusement armé, monté sur un superbe courfier, & suivi de deux écuyers, dont l'un portoit son casque & l'autre son bouclier, marchoit à côté d'Origille qui étoit parée d'une étoffe bleue enrichie d'or. Ils se rendoient dans ce brillant appareil, à un tournoi qui devoit se faire à Damas. Le roi de cette ville avoit fait annoncer une fête pour les jours suivans, & chaque chevalier vouloit y paroître avec éclat.

Dès que la perfide maîtresse de Griffon l'aperçut, elle craignit son ressentiment & sa vengeance : elle savoit que son nouvel amant n'étoit pas assez brave pour la défendre. Que faire dans cette cruelle extrémité ? Elle est effrayée un moment, mais bientôt elle compte l'emporter par son impudence & par ses artifices. Elle prévient son complice, dissimule ses craintes, compose son visage, ainsi que le son de sa voix, court au-devant de Griffon, se jette dans ses bras avec les transports d'une joie feinte, & le serre pendant long-tems sur son sein. Aux caresses affectueuses elle joint des reproches encore plus tendres. Seigneur, lui dit-elle, en pleurant, est-ce donc ainsi que vous récompensez tant d'amour ? Une année entière

s'est déjà écoulée depuis que vous m'avez quittée, & l'autre recommence son cours sans vous trouver plus empessé. Si j'eusse attendu votre retour, je n'aurois, je crois, jamais joui de cet heureux moment. Lorsque je comptois vous voir arriver de la cour de Nicosie à Constantinople, où vous m'aviez laissée attaquée d'une fièvre dangereuse, qui pensa me conduire au tombeau, j'appris que vous étiez passé en Syrie. Que devins-je à cette affreuse nouvelle ! Il m'étoit impossible de vous y suivre, & cette main alloit terminer une vie qui m'étoit odieuse sans vous. Dans cet abandon la fortune, moins cruelle que vous, m'a doublement favorisée. D'abord elle m'a envoyé mon frère avec qui je suis venue ici sans courir le moindre risque pour mon honneur, & dans ce moment elle me comble du plus grand des biens, en vous rendant à mes vœux. Je lui ai de grandes obligations. Si elle eût tardé plus longtems, je périssois consumée de desirs & d'amour. L'artificieuse Origille poursuit avec succès le tissu de ses fourberies. Elle donne à ses plaintes un ton si naturel & si touchant, que Griffon se regarde déjà comme le seul coupable. Elle lui persuade aussi que celui

qui l'accompagne est son frère & a pour elle les entrailles d'un père. Ses mensonges sont si vraisemblables, que l'évangile lui-même ne paroîtroit pas plus sûr à Griffon. Il ne fait aucun reproche à sa maîtresse. Il ne se venge pas de l'infâme adultère qui la lui a ravie. Il se croit encore trop heureux, de ce qu'elle veut bien lui permettre de se justifier, & il traite le chevalier comme s'il étoit réellement le frère d'Origille. Ils reprirent ensemble la route de Damas. En chemin ils lui apprirent que le roi de Syrie devoit y tenir une cour brillante, & que tout chevalier, de quelque pays & de quelque religion qu'il fût, pouvoit se présenter dans Damas & y rester en sûreté pendant le tems de la fête.

Mais, pour vous raconter l'histoire d'une infidelle telle qu'Origille qui a trahi ses amans, non pas une fois, mais mille, il n'est pas raisonnable d'abandonner deux cens mille braves guerriers qui, le fer & la flamme à la main, font beaucoup de mal & causent encore plus d'allarmes dans Paris. Nous avons laissé Agramant à l'attaque d'une des portes de la ville, qu'il croyoit trouver sans défense; & c'étoit l'endroit de la place le mieux gardé, car

Charles y étoit en personne avec l'élite de ses guerriers : les deux Gui , les Angelins , Ange-lier , Avin , Avole , Othon & Berenger. Chaque foldat , animé par l'efpoir des louanges ou des récompenses , brûle de fe diftinguer fous les yeux de Charles & d'Agramant. La perte des Sarrafins fut beaucoup plus confidérable , & un grand nombre des leurs étendus fur la place firent repentir les autres de leur folle audace. Une grêle de flèches tombe du haut des murailles fur les affiégeois , & les cris des combattans s'élèvent jufqu'au ciel.

Mais Charles & Agramant voudront bien me permettre d'interrompre le récit de leurs exploits , pour nous occuper un peu de ceux du Mars de l'Afrique , du furieux Rodomont , qui répand la terreur au milieu de la ville. Je ne fais , Seigneur , fi vous vous refouvenez de ce fougueux Sarrasin , qui avoit engagé fi témérairement fes troupes entre les deux remparts , & qui les avoit vu dévorer par les flammes. Je vous ai dit que d'un faut léger il s'étoit élançé fur le dernier retranchement. Dès que le bruit de l'entrée de Rodomont , que l'on reconnut à fes armes & furtout à

sa cuirasse couverte d'écaillés, se fût répandu dans le lieu, où les vieillards & le peuple sans défense prêtoient l'oreille à toutes les nouvelles, on n'entendit de toutes parts que gémiffemens, que cris plaintifs. On fuit, on se hâte de se renfermer dans les églises, ou dans les maisons; mais le glaive du féroce Sarrafin ne laisse qu'à un petit nombre le tems d'échapper. Ici il abat une jambe, plus loin il fait voler une tête, il en coupe quelques-uns par le milieu du corps, d'autres sont pourfendus depuis le sommet de la tête jusqu'aux hanches. Dans le nombre de ceux qu'il massacre de toutes manières, aucun n'est blessé par devant. Ce que le tigre fait des foibles troupeaux dans les champs d'Hircanie, ou sur les bords du Gange; ce que le loup fait des chèvres ou des moutons, sur la montagne qui accable de son poids l'impie Tiphée, Rodomont le faisoit sur une vile populace indigne d'avoir jamais vu le jour. Aucunde ceux qu'il taille en pièces n'ose se retourner pour le regarder en face. Le cruel Sarrafin court comme un furieux dans cette rue si peuplée qui conduit au pont S. Michel, & massacre à droite & à gauche tout ce qui se rencontre sur son passage. Il frappe indis-

tinctement le maître & l'esclave , le juste & le coupable. La religion ne défend pas le prêtre de ses coups, l'enfant au berceau n'en est pas à l'abri par son innocence , la beauté en pleurs ne trouve pas grace devant ses yeux , la foiblesse du vieillard ne lui inspire pas plus de pitié ; le barbare ne distingue ni âge , ni rang , ni sexe , & donne encore plus de preuves de cruauté que d'une véritable bravoure. Tant de sang humain versé n'apaise pas la fureur de ce monstre le plus impie de tous les hommes. Sa rage se porte sur les plus beaux édifices qu'il veut réduire en cendres , & sur les temples déjà fouillés par sa présence. Alors presque toutes les maisons étoient de bois dans Paris, ce qui est facile à croire , puisqu'aujourd'hui la plus grande partie n'est pas bâtie autrement. Le feu qui se communique en un instant de toutes parts , ne suffit pas pour assouvir sa rage implacable. Dès maisons entières s'écroulent ébranlées par sa terrible main. Les plus gros canons feroient un effet moins terrible que les secouffes de ce furieux.

Si l'attaque d'Agrament eut été poussée avec plus de vigueur , pendant que le roi d'Alger por-

toit la désolation dans l'intérieur de la ville, tout étoit perdu. Mais au même instant que Rodomont entré dans Paris y mettoit tout à feu & à sang, le ciel voulut que Renaud, l'honneur de la maison de Clermont, conduit par le Silence & par un ange tutélaire, arrivât avec l'armée Angloise sous les murs assiégés. Il avoit jetté un pont sur la Seine trois lieues au-dessus de la ville, & pris des routes détournées pour que la rivière ne l'empêchât pas de prendre les ennemis par derrière. Six mille archers commandés par Edouard, & deux mille chevaux armés à la légère sous les ordres du brave Arimant avoient suivi la route de Picardie, pour entrer par la porte de S. Denis ou par celle de S. Martin. Ils avoient avec eux les chariots & tous les autres bagages. Pour lui, il avoit pris avec le reste de l'armée un plus long détour. Il étoit muni de tout ce qu'il falloit pour jeter un pont sur la Seine qui n'est pas guéable ; il passe donc cette rivière, rompt les ponts, & range en bataille les troupes d'Albion & de l'Ecosse.

Mais auparavant il rassemble autour de lui les chefs de ces cohortes, &, placé sur une éminence d'où l'on pouvoit facilement le voir & l'entendre,

il leur parla en ces termes : Braves guerriers, rendez grace au ciel de vous avoir conduits ici, pour y élever, sans beaucoup de peine, votre gloire au-dessus de toutes les nations. En faisant lever ce siège, vous sauvez deux princes; votre roi dont vous devez défendre l'honneur & la vie jusqu'à votre dernier soupir, & un des plus dignes empereurs qui aient jamais occupé le trône. Par la même action vous arrachez à l'opprobre & à la mort une foule de rois, de ducs, de marquis, de princes & de chevaliers de tous les pays. Si vous conservez cette ville dont les habitans consternés tremblent moins pour eux-mêmes que pour leurs femmes, leurs enfans, & les vierges consacrées à Dieu, qui courent aujourd'hui le danger d'avoir fait d'inutiles vœux : ce ne sera pas les seuls Parisiens que vous obligerez, vous serez également utiles à tous les pays qui les environnent; car il n'est pas de nation chrétienne qui n'ait quelque citoyen renfermé dans ces murs. Ainsi l'univers entier partagera avec la France la reconnoissance que vous allez mériter par votre victoire. Si les anciens honoroient d'une couronne celui qui avoit conservé les jours d'un citoyen, quelle récom-

penſe ne vous décèrnera-t-on pas pour avoir conſervé tant de héros ! Qu'une baſſe jalouſie ou un défaut de courage ne s'oppoſe pas à l'exécution d'une œuvre auſſi ſacrée. Ces murs renverſés ; ni l'Italie , ni l'Allemagne ne ſont à l'abri de leurs entrepriſes , non plus qu'aucun des pays ſoumis aux princes chrétiens. Ne penſez pas que la mer qui entoure votre royaume puiſſe vous ſouſtraire à leurs armes victorieuſes. Autrefois , vous le ſavez , ils partirent de Gibraltar & des colonnes d'Hercule pour porter le ravage & la déſolation dans vos iſles ; que ne feront-ils pas lorsqu'ils feront les maîtres de la France ? Mais quand votre honneur , quand votre avantage ne vous exciteroient pas à ces glorieux combats , ne marchons-nous pas tous ſous les étendards du même Dieu , & notre devoir réciproque n'eſt-il pas de nous ſecourir comme des frères ? Ne craignez pas une vigoureuſe réſiſtance de la part de ces lâches ennemis , ſans diſcipline & ſans armes , ils céderont à vos premiers efforts.

C'étoit par de pareils diſcours & par d'autres peut-être encore plus éloquents , prononcés d'une voix ferme & majeuſteuſe , que Renaud encoura-

geoit les magnanimes barons de l'Angleterre & leurs braves foldats. Ces motifs ajoutent encore à leur ardeur, & les enflamment d'un nouveau zèle. Lorsqu'il eut cessé de parler, chaque bataillon retourna en silence sous ses étendards. Il partage son armée en trois corps, & la fait avancer sans bruit. Zerbin côtoie les bords du fleuve. L'honneur d'attaquer le premier les barbares lui est destiné. Les Irlandois s'étendent davantage dans la plaine, & les troupes commandées par le duc de Lancastre, forment le centre. Après avoir ainsi rangé son armée en bataille, Renaud pousse son cheval le long du fleuve, & passe devant Zerbin & les Ecofois. Bientôt il apperçoit les détachemens du prince d'Oran & du roi Sobrin, qui gardoient la campagne environ à un demi-mille de distance des troupes Espagnoles.

L'armée chrétienne qui, guidée par le silence & par l'ange tutélaire, avoit fait une marche si prompte & si sûre, ne peut plus se contenir à la vue des ennemis. Leurs voix, jusqu'alors captives, s'échappent en mille cris qui, mêlés avec le son aigu des trompettes & des autres instrumens de guerre, percent jusqu'au ciel & glacent

d'effroi les Sarrafins. Impatient de signaler son courage, Renaud pique son courfier & devance les Ecoffois de la portée d'un arc. Il s'élançe de leurs nombreux bataillons, comme un tourbillon de vent fort d'un nuage qui porte dans ses flancs d'horribles tempêtes. A la vue de ce brave Paladin, les Maures effrayés semblèrent prévoir leur défaite. Leurs armes tremblèrent dans leurs mains, & leurs corps chancelèrent sur leurs chevaux. Le seul Pulian, qui ne connoissoit point Renaud, ne change point de contenance & fort des rangs pour combattre ce guerrier, sans prévoir le choc terrible qu'il va recevoir. Il met sa lance en arrêt, se roidit sur ses arçons, presse les flancs de son courfier, & lui lâche les rênes. Le fils d'Aimon, ou plutôt celui de Mars, ne dément pas sa valeur, & prouve, par sa grace & par son adresse, qu'il mérite à juste titre la réputation d'exceller dans les combats. Leurs coups partis dans le même moment, les atteignirent tous deux à la tête; mais comme ils n'étoient pas dirigés par des bras également vigoureux, l'un passe outre & l'autre reste étendu sur la place. Il ne suffit pas pour remporter la victoire dans les champs de Mars, d'entrer en

lice avec grace. Le courage même ne réussit presque jamais s'il n'est secondé par la fortune.

Le Paladin retire sa lance & pique vers le roi d'Oran, dont le foible cœur répondoit bien peu à sa taille gigantesque. Le coup dont ce géant fut percé ne porta qu'au bas de son bouclier, & cependant il n'en fit pas moins d'honneur à Renaud, qu'on ne doit pas blâmer, puisqu'il ne pouvoit pas l'atteindre plus haut. Le bouclier qui étoit de bois de palmier couvert d'acier, n'empêcha pas la lance du chevalier de pénétrer & d'ouvrir à travers ses flancs, un passage à son ame si peu proportionnée à son corps. Le cheval du géant qui s'attendoit à porter toute la journée une si lourde masse, ne put que savoir bon gré à Renaud de l'avoir débarrassé de cet énorme fardeau. Après avoir rompu sa lance, le Paladin attaque les ennemis l'épée à la main. Son cheval qui semble avoir des ailes, le porte au milieu des bataillons les plus épais. Sous son glaive ensanglanté leurs armes ne sont qu'un verre fragile, l'acier le mieux trempé ne résiste pas à son tranchant, & laisse à nu les membres qu'il couvre. Leurs boucliers revêtus de cuir, leurs casques piqués, les toiles qui for-

ment cent replis autour de leur tête, les défendent encore moins. Par tout où Renaud paroît, les ennemis font renversés; percés de coups, taillés en pièces, ils ne tiennent pas plus contre la redoutable épée que l'herbe contre la faux, ou le bled contre un violent orage.

Les premières lignes étoient déjà en désordre lorsque Zerbin arriva avec l'avant-garde. Ce brave chevalier accouroit au grand galop, la lance en arrêt. Les généreux guerriers qu'il commandoit ne s'avançoient pas avec une contenance moins fière. On les auroit pris pour autant de loups ou de lions, prêts à se jeter sur des chèvres timides, ou sur de foibles agneaux. Lorsqu'ils furent plus près des ennemis, ils piquèrent tous en même-tems leurs chevaux, & franchissant le léger intervalle qui les séparoit, ils portèrent les plus terribles coups aux Sarafins consternés, qui ne sembloient s'être présentés sur le champ de bataille que pour y mourir. Les Chrétiens étoient tout feu; les Sarafins au contraire glacés d'effroi, croyoient retrouver dans tous leurs ennemis le bras de Renaud.

Alors Sobrin, sans en attendre l'ordre, fit avan-

cer ses troupes. Elles étoient plus braves , mieux armées & commandées par de meilleurs capitaines que les premières. C'étoit les moins mauvais soldats de toute l'Afrique. Dardinel le suivit avec ses cohortes mal armées & encore plus mal disciplinées. Isolier paroissoit à la tête du quatrième escadron fort supérieur aux trois autres. Thrason duc de Marr , transporté de joie d'avoir trouvé une occasion de signaler son courage , ne voit pas plutôt arriver sur le champ de bataille Isolier & les Navarrois , qu'il donne le signal à ses soldats & les exhorte à se couvrir de gloire. Le son des trompettes , des tambours , des instrumens des barbares , réuni au sifflement continuel des arcs , des frondes , & au mouvement des roues & des autres machines de guerre ; les cris des combattans , les plaintes & les gémissemens des mourans ; forment un bruit effroyable , semblable à celui que produit le Nil en tombant de ses cataractes avec un fracas qui rend sourds les habitans de ses rives. Les flèches lancées des deux camps obscurcissent le jour ; l'haleine des chevaux , la vapeur qui s'exhale de leurs corps couvert de sueur , la poussière qu'ils excitent forment de noirs tourbillons

billons dans les airs. Les évolutions les plus rapides se succèdent dans les deux camps. L'un fuit, l'autre poursuit, celui-ci tombe sur la place où il vient de renverser son ennemi. Les troupes fatiguées sont remplacées par de nouveaux bataillons, les combattans semblent se multiplier, le sang coule à grands flots sur le champ de bataille. L'herbe ensanglantée prend la couleur de la pourpre, & la terre au lieu de fleurs, ne présente plus que l'horrible spectacle des cadavres des hommes & des chevaux.

Zerbin fait paroître une valeur au-dessus de son âge. Il taille en pièces les bataillons Sarafins qui se rassemblent autour de lui. Ariodant donne à ses nouveaux sujets l'exemple du plus grand courage, & fait trembler les Navarrois & les Castillans étonnés de sa bravoure. Mosque & Chelinde, tous deux fils naturels de Calabrun dernier roi d'Aragon, & Calamidor de Barcelone, guerrier célèbre par sa bravoure, s'écartèrent alors de leurs étendards. Ils prétendoient à l'honneur de tuer Zerbin, & aux illustres récompenses qui devoient suivre ce grand service. Dans ce dessein ils fondent sur lui par derrière, & percent les flancs de

son cheval. L'animal blessé de trois coups de lance, tombe & meurt; mais aussitôt Zerbin se relève & court venger son courfier. L'imprudent Mosque s'avançoit déjà pour saisir le fils du roi d'Ecosse; mais Zerbin lui perce le flanc avec son épée, & l'étend à ses pieds, pâle & glacé par le froid de la mort. Chelinde furieux de la mort de son frère, court sur Zerbin & pense le renverser par son choc; mais ce brave chevalier saisit les rênes de son cheval, & d'un seul coup l'étend sur la terre d'où il ne se releva jamais. Le même coup renverse auprès de lui son maître & lui fait rendre le dernier soupir. A la vue de cet effroyable coup, Calamidor détourne son cheval & ne pense plus qu'à fuir. Attens, traître, lui crie Zerbin, attens; & en même-tems il lui porta un coup qui atteignit son cheval à la croupe, & le fit tomber mort sur la place. Calamidor se relevoit avec peine & alloit échapper; mais dans ce moment son mauvais destin amena le duc Thrason, qui le renversa une seconde fois, & l'écrasa sous les pieds de son cheval. Ariodant & Lurcain, suivis de plusieurs autres comtes & chevaliers, pénètrent à l'endroit où Zerbin se défendoit à pied contre une foule

d'ennemis , & font tous leurs efforts pour le dégager & le faire remonter sur un autre cheval. Ariodant frappoit à droite & à gauche ; Artalique & Morgant , mais sur-tout Etearque & Casimir éprouvent la vigueur de son bras. Les deux premiers se retirent blessés , les deux autres tombent morts à ses pieds. Lurcain montre un courage égal , il frappe , heurte , renverse , taille en pièces tout ce qui s'oppose à lui.

On ne combattoit pas dans la plaine avec moins d'acharnement que sur les bords du fleuve. Le corps commandé par le brave duc de Lancastré , attaque les Espagnols , & le combat fut fort vif entre des troupes & des chefs également exercés. Edouard & Fieramont , l'un duc de Glocestré , l'autre d'Evreux ; Richard , Comte de Warwick , & l'audacieux Henri , duc de Clarence , paroissent aux premiers rangs. Ils rencontrent Martaliste , Follicon & Bariconde , suivis des troupes d'Almerie , de Grenade & de Majorque. Ce terrible combat parut pendant quelque tems se soutenir avec un égal avantage de part & d'autre. Tantôt les uns avançoient , tantôt ils étoient repoussés. C'est ainsi que les épis sont agités en divers sens par les

vents incertains du mois de mai , & que les flots mobiles s'écartent ou se rapprochent du rivage. La fortune après s'être amusée pendant quelques instans de ces cruels jeux , finit par se déclarer contre les Maures. Au même moment le duc de Glocestre renverse Martaliste ; Follicon blessé à l'épaule , tombe sous les coups de Fieramont , & tous deux sont faits prisonniers par les Anglois ; en même-tems Bariconde expire percé par le duc de Clarence. Les infidèles sont saisis d'épouvante , l'ardeur des Chrétiens redouble. Les premiers rompent leurs rangs & fuient en désordre ; les autres s'avancent fièrement & gagnent du terrain.

Tout étoit perdu pour les Sarrasins , s'il ne leur fût venu promptement du secours. Jusqu'à ce moment Ferragus , simple spectateur du combat , n'avoit pas quitté le Roi Marsile. Mais quand il vit la déroute de ces troupes , & la plus grande partie de l'armée sur le point d'être détruite , il piqua son cheval & le poussa dans les rangs où le combat étoit le plus acharné. Il arriva assez-tôt pour être témoin de la mort d'Olimpe de la Serre , qui tomba de son cheval la tête fendue. C'étoit un jeune homme dont les doux accents joints aux

tendres fons de sa lyre, eussent attendri les cœurs les plus féroces. Heureux si content de ces talens agréables, il n'eut pas ambitionné d'autre gloire, & si dédaignant l'arc, le carquois, la lance & l'épée, il eût su fuir des combats qui le firent périr à la fleur de son âge, sous les murs de Paris! Ferragus, qui l'aimoit & l'estimoit beaucoup, fut plus sensible au sort de ce chantre aimable, qu'à la perte de tant de soldats. Dans sa colère il décharge sur celui qui l'a tué, un coup qui le pourfend depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture. Il ne s'en tient pas à cette vengeance. Son glaive terrible frappe de tous côtés, rompt les casques, brise les cuirasses, fait voler les têtes & les bras, & répand des flots de sang; enfin il rétablit à force de valeur le combat dans cet endroit où les troupes déjà rompues, ne pensoient plus qu'à fuir.

Dans ce moment le roi Agramant qui brûloit de verser le sang des ennemis & de donner des preuves de son courage, se mêle à la bataille. Il étoit accompagné de Balivers, de Farurant, de Prusion, de Soridant & de Bambirague. Les troupes qui marchent à leur suite & dont le sang va

être répandu à si grands flots, font en si grand nombre, qu'on compteroit plus facilement les feuilles qui tombent des arbres aux premiers froids de l'automne. Agramant avoit détaché un corps considérable de cavalerie & d'infanterie, commandé par le roi de Fez, avec ordre de gagner son camp par les derrières, & de s'opposer aux Irlandois qui, après diverses révolutions & de longs détours dans la plaine, marchoient pour s'en emparer. Pendant que le roi de Fez se hâte d'exécuter des ordres que le moindre retard eut pu rendre inutiles, Agramant rassemble ses soldats & les envoie au combat. Lui-même il s'avance vers le fleuve; c'est l'endroit où il juge sa présence le plus nécessaire: car Sobrin lui avoit déjà fait demander plusieurs fois du secours. Le seul bruit de sa marche fait trembler les Ecoffois: dans leur frayeur ils oublient leur honneur & abandonnent leurs rangs. Zerbin, Ariodant & Lurcain soutiennent seuls ce choc redoutable. Zerbin qui étoit à pied, alloit périr, si Renaud ne fût arrivé pour le secourir.

Ce vaillant paladin qui combattoit plus loin, voyoit alors des escadrons entiers se dissiper de-

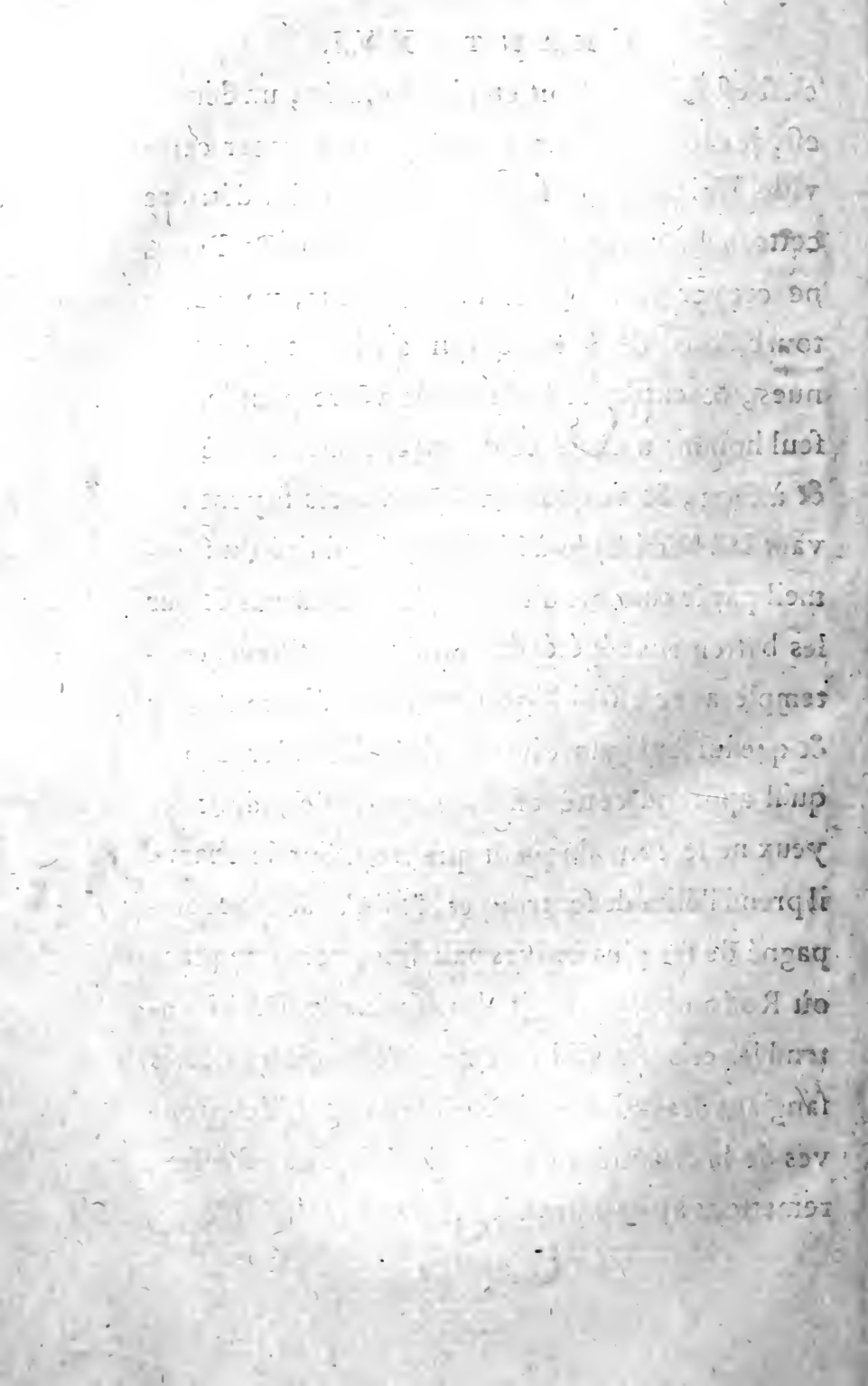
vant lui. Il n'eut pas plutôt appris le danger de Zerbin abandonné par les siens au milieu des ennemis, qu'il cessa de poursuivre les Sarasins, & vola vers l'endroit où les Ecoffois prenoient la fuite. Où allez-vous, leur dit-il ? Est-il bien possible que vous cédiez la victoire à de si vils ennemis ? Voilà donc les dépouilles dont vous prétendiez orner vos temples ? Ne rougissez-vous pas d'abandonner le fils de votre roi seul & à pied au milieu de ses ennemis ? Il dit, & en même-tems il faisit entre les mains de l'un de ses écuyers une forte lance. Prusion, roi d'Alfarache, n'étoit pas fort éloigné. Il l'apperçoit, fond sur lui, lui perce le cœur & l'étend à ses pieds. Agricalte & Bambirague meurent presque au même instant de sa main. Il porte un coup terrible à Soridan, qu'il auroit tué comme les autres, si sa lance ne se fût rompue. Aussitôt il tire son épée & en atteint Serpentin de l'Etoile. Celui-ci avoit des armes enchantées. Malgré cela Renaud le renverse par terre, évanoui ; par ces grands coups il se fait un large chemin jusqu'au prince d'Ecosse, écarte au loin les ennemis qui l'environnoient & lui donne le tems de monter sur un cheval qui se trouve sans maître. Peut-être

Zerbin n'avoit-il que cet instant à saisir ; car à peine fut-il remonté, qu'Agramant, Dardinel, Sobrin & le roi Balastre survinrent. Mais Zerbin qui étoit alors en sûreté, fit des prodiges de valeur, & envoya un grand nombre de Sarasins porter aux enfers la nouvelle de leur défaite. Le vaillant fils d'Aimon toujours attentif à combattre les ennemis les plus redoutables, marche vers Agramant, dont la valeur étoit plus funeste à ses troupes que des bataillons entiers. Il pousse contre lui Bayard, le frappe & le heurte à la fois ; de manière qu'il le renverse de son cheval.

Pendant que la haine, la colère & la rage déployent toutes leurs fureurs sur le champ de bataille, Rodomont fait un horrible carnage dans Paris. Il embrase les plus beaux édifices & les temples sacrés. Charles qui étoit occupé dans un autre quartier, ne pouvoit savoir ce qui se passoit loin de lui. Il venoit de recevoir dans la ville les Anglois commandés par Edouard & Arimant, lorsqu'il voit venir à lui un écuyer pâle & défiguré, qui pouvoit à peine respirer. Hélas ! seigneur, hélas ! répéta-t-il plusieurs fois avant de pouvoir prononcer un autre mot, tout est perdu ;

c'est est fait , du saint empire Romain , un démon est, je crois, sorti des enfers pour saccager cette ville. Nul autre que satan ne pourroit ainsi détruire cette malheureuse cité. Retournez-vous & si vous ne croyez votre plus fidel serviteur, voyez les tourbillons de flamme qui s'élèvent jusqu'aux nues, & entendez les cris de votre peuple. Un seul homme a causé ce désastre. Il met tout à feu & à sang, & vos soldats épouvantés fuyent devant lui. Semblable à l'infortuné qui tiré du sommeil par le tumulte d'un peuple en allarmes & par les battemens répétés de l'airain retentissant, contemple avec effroi l'incendie qui va le consumer & que lui seul ignoroit, Charles est consterné lorsqu'il apprend cette affreuse nouvelle, dont ses yeux ne le conyainquent que trop. Sur le champ il prend l'élite de ses troupes, & il s'avance accompagné de ses plus braves paladins, vers une place où Rodomont exerçoit alors sa fureur. Déjà il entend les cris plus distinctement & il voit les débris sanglans des cadavres de ses sujets, horribles preuves de la cruauté du Sarasin ! Mais c'en est assez, remettons à une autrefois la suite de cette histoire.









C H A N T X V I I .

LORSQUE portées à leur comble, nos iniquités ne méritent plus de pardon, le ciel compatissant, mais toujours équitable, fait éclater sa justice, comme il a laissé agir sa miséricorde, & souvent alors il nous abandonne à des tyrans féroces, à des monstres de cruauté, qu'il doue du pouvoir de faire le mal, & du génie de nuire. Tels furent dans Rome Marius & Silla, les deux Nérons, le furieux Caligula, Domitien & le dernier des Antonins. Tel fut encore Maximin qui fut tiré des derniers rangs du peuple pour être élevé à l'empire. Voilà pourquoi longtems auparavant Créon naquit dans Thèbes; Mézence dans l'Errurie: voilà pourquoi l'Italie si souvent engraisée du sang de ses peuples, fut livrée dans des tems moins reculés aux Huns, aux Goths & aux Lombards. Parlerai-je d'Attila, de l'exécrable Ezelin suscités par le ciel pour châtier une longue suite de crimes? Mais qu'est-il besoin de chercher dans l'antiquité de si funestes exemples! De nos jours n'avons-

nous pas éprouvé de semblables malheurs ? Ne nous sommes-nous pas vu livrés comme des troupeaux inutiles & infectés de la contagion , à des loups ravissans , qui après s'être répus de notre chair & de notre sang , ont appelé d'au-delà des Alpes , d'autres loups encore plus voraces , pour engloutir nos tristes restes. Le sang versé sur les bords de Trafimène , de la Trébie , & dans les plaines de Cannes , n'est rien en comparaison de celui dont l'Adda , la Mella , le Ronco , & le Tar ont vu grossir leurs flots. Dieu veut sans doute que nous soyons punis de l'excès de nos vices par des peuples peut-être encore plus coupables que nous. Si ces terribles leçons nous ramènent à nos devoirs , un temps viendra où la justice divine , fatiguée de leurs crimes , nous choisira pour porter le ravage sur leurs rives désolées.

Le Ciel devoit être alors bien irrité contre leurs désordres , puisqu'il les livra au brigandage des Turcs & des Maures qui remplirent leurs contrées de meurtres , de violences , & d'abominations de toute espèce ; mais Rodomont , lui seul leur causa plus de maux que tout le reste de l'armée. Charles , comme je l'ai déjà dit , marchoit

à sa rencontre. Il vit sur sa route les membres épars & sanglans de ses sujets. Les ruines des palais & des temples consumés par le feu, & l'épouvante de ses soldats consternés. Où fuyez-vous, lâches, s'écrie-t-il ; aucun de vous ne sent donc les maux qui vont l'accabler ? Que deviendrez-vous ? Quel azile vous restera , si vous vous laissez chasser si honteusement de votre patrie. Ainsi donc un homme seul , prisonnier dans votre ville , entouré de murailles dont il ne sauroit s'échapper , en sortira après vous avoir exterminés , sans que personne ait osé lui résister. Ainsi parloit Charles enflammé de colère & d'indignation à la vue d'un si cruel affront. Bientôt il arrive sur la place de son palais , où il voit l'infidèle faire un horrible carnage de ses sujets. Une grande partie du peuple s'étoit retirée dans l'enceinte du palais , comme dans un lieu sûr , parce qu'il étoit entouré de fortes murailles , & muni de tout ce qu'il falloit pour une longue défense. Rodomont ivre d'orgueil & de fureur , veut prendre à lui seul cette forteresse. D'une main il se sert de son épée , de l'autre il lance des feux. Il frappe à coups redoublés , & fait retentir au loin les portes de cette

demeure magnifique des rois. Le peuple assemblé sur les murs l'accable des débris des créneaux, & des toits qu'il ne craint point de détruire. Ils se servent indifféremment des bois, des pierres, des pilastres, des colonnes, & des poutres dorées, qui avoient fait l'admiration de leurs ayeux. Le roi d'Alger étincelant de l'acier qui le couvre de la tête aux pieds, reste inébranlable sur la porte. Tel un serpent sorti du repaire ténébreux où il a laissé son ancienne dépouille, & fier de sa nouvelle vigueur, darde à la fois ses trois langues, lance des feux de ses yeux embrâlés, & fait fuir tous les animaux qui se rencontrent sur son passage. Les pierres, les créneaux, les poutres, les traits lancés par les machines, rien ne peut arrêter sa main sanguinaire. Il ébranle les portes, les fend, les brise, & y fait une ouverture assez large pour voir les personnes qui remplissent la première cour. La mort avoit déjà déployé toutes ses horreurs sur leur figure. Les longues voûtes de ces vastes palais retentissent de cris plaintifs & de lamentations. Les femmes éplorées, pâles, expirantes, errent en se frappant la poitrine dans les divers appartemens. Elles embrassent leurs

foyers, & les lits de leurs époux, qui vont devenir la proie des barbares.

Tel étoit le danger, lorsque l'empereur arriva suivi de ses braves paladins. Il se retourne vers ses mains généreuses qu'il avoit toujours vu prêtes à le servir dans les occasions les plus périlleuses. N'êtes-vous pas, leur dit-il, les mêmes qui combattirent avec moi contre Agolant, dans les champs d'Apremont. Il tomba sous vos coups, ainsi que Trojan, Almont, & cent mille autres braves guerriers. Vos forces seroient-elles donc épuisées à présent au point de craindre un seul homme sorti de cette race impure ? Non, je vais retrouver en vous ce courage que j'y admirois alors. Déployez le tout entier contre cette bête féroce, contre ce monstre altéré de sang. Un cœur magnanime ne redoute jamais une mort honorable. Mais puis-je hésiter un moment, quand je vous vois à mes côtés ? N'est-ce pas vous qui m'avez toujours fait vaincre ? Il dit, & court la lance en arrêt contre le Sarasin. Aussitôt le Paladin Ogier, Naines, Olivier, Aviné, Avole, Othon & Bérenger, qu'on ne vit jamais l'un sans l'autre, frappant à la fois Rodomont, lui por-

tent des coups à la tête, à la poitrine, & dans les flancs.

Mais de grace cessons pour cet instant de parler de combats & de carnage. Nous nous sommes assez occupés de ce Sarasin aussi cruel que vaillant. Il est tems de revenir à Griffon, que j'ai laissé aux portes de Damas, avec la perfide Origile, & le traître qui est l'amant de cette femme, & non pas son frère. Damas est une des villes les plus riches, les plus peuplées & les mieux bâties de l'Orient. Elle est située à six journées de Jérusalem, dans une plaine fertile & abondante, où règnent les douceurs d'un éternel printemps. Au Levant une colline la défend des premiers rayons du Soleil. Deux fleuves limpides la traversent, & se partageant en plusieurs canaux, arrosent un grand nombre de jardins toujours couverts de fleurs & de verdure : les rues sont embaumées par l'odeur des parfums qui s'exhalent des maisons. La principale rue étoit garantie des ardeurs du Soleil par des toiles peintes des couleurs les plus riantes. La terre étoit jonchée d'herbes & de feuilles odorantes ; les portes & les fenêtres ornées de superbes étoffes & de riches tapis, présen-

toient le spectacle encore plus enchanteur de mille femmes de la plus rare beauté, tout éclatantes de pierreries, & magnifiquement vêtues. Le peuple formoit des danfes animées par la joie & le plaisir. Les gens plus distingués montoient des chevaux richement harnachés. Rien n'étoit plus éclatant que la cour du roi. Les princes, les barons & les vassaux, avoient je crois réuni tout ce que l'Inde & la mer rouge produisent d'or de perles & de pierres précieuses.

Griffon & sa compagnie marchaient à pas lents pour jouir à leur aise de ce spectacle voluptueux, lorsqu'un chevalier vint au-devant d'eux, & les invita d'entrer dans son palais, où selon les usages du pays qui sembloient faits pour sa courtoisie, il pourvut à tous leurs besoins. Ils passèrent d'abord au bain, & ensuite il leur fit, de la manière la plus obligeante, les honneurs d'un festin somptueux. Pendant le repas, il leur dit que Norandin avoit fait inviter tous les chevaliers Siriens ou étrangers à un tournois qui devoit se donner le lendemain, il ajouta que si leur courage répondoit à leur extérieur, ils pourroient en donner des preuves sans chercher des occasions plus éloi-

gnées. Griffon, qui faisoit toujours les occasions de signaler sa valeur, accepta l'offre, quoique ce ne fût pas ce qui l'avoit amené à Damas. Il s'informa ensuite à son hôte du motif de cette fête, & lui demanda si elle étoit d'usage tous les ans, ou si le roi l'avoit établie nouvellement, pour éprouver la valeur de ses sujets. Cette brillante fête, lui répondit son hôte, se célèbre aujourd'hui pour la première fois & doit à l'avenir se répéter trois fois l'an. Le roi l'a instituée pour éterniser la mémoire d'un grand danger, dont il se sauva fort heureusement à pareil jour, après avoir passé quatre mois entiers dans la tristesse & dans les pleurs, toujours la mort devant les yeux. Je vais, si bon vous semble, vous raconter cette aventure.

Norandin, notre roi, qui brûloit depuis quelques années pour la fille du roi de Chipre, princesse dont la beauté n'eut jamais d'égale, l'avoit enfin obtenue pour épouse, & reprenoit avec les dames de sa suite, & une partie de ses courtisans, le chemin de ses états. Mais lorsque le vent qui donnoit à plein dans nos voiles, nous eut éloignés du port, & poussés sur la mer orageuse de Carpa-

thie , nous fûmes assaillis d'une si terrible tempête , que notre vieux pilote lui-même en fut étonné. Pendant trois jours & trois nuits, nous errâmes au gré des vents & des flots irrités, sans savoir ce que nous devenions. Enfin épuisés de fatigue, nous abordâmes sur un rivage entrecoupé de collines couvertes d'arbres, & arrosé de clairs ruisseaux. Ravi d'avoir échappé à un si grand danger, nous faisons tendre nos tentes & nos pavillons. D'un autre côté, on dresse des tables, on allume des feux, & on prépare tout ce qui est nécessaire pour un repas. Pendant que nous nous occupons de ces apprêts, le roi nous quitte quelques instans, & s'enfonce dans l'intérieur de la forêt pour y prendre le plaisir de la chasse. Il étoit suivi de deux esclaves, qui portoient son arc & ses flèches.

Affis sur l'herbe, & fort satisfaits, nous attendions tranquillement le retour de notre prince, lorsque nous vîmes sur le bord de la mer un ogre qui accouroit droit à nous, c'étoit un effroyable monstre. Le Ciel vous préserve à jamais de le rencontrer. Il vaut bien mieux en entendre parler que de le voir de près. L'énorme grosseur de son

corps est si disproportionnée qu'on ne fauroit déterminer sa taille. En place d'yeux, il a sous le front deux petits os ronds couleur de cendre. Il venoit, comme je vous l'ai dit, vers nous, & nous croyions voir une petite montagne se mouvoir. Il avoit des défenses comme un sanglier, & son nez allongé, flairoit la terre en courant, ainsi que le braque ardent lorsqu'il a senti la trace du gibier. A cet horrible aspect, la pâleur sur le visage & la mort dans le cœur, nous fuyons tous dans les lieux où la crainte porte nos pas incertains. Quoique le monstre n'y vit pas, nous n'étions pas plus en sûreté. Il tiroit plus de parti du seul odorat, que les autres hommes des deux sens réunis. Il nous eût fallu des aîles pour nous soustraire à sa poursuite. Nous fuyons de tous côtés, mais plus léger que le vent, l'ogre nous atteint presque tous dans le moment. De quarante que nous étions, à peine dix peuvent-ils se sauver à la nage dans le vaisseau. Il en rassemble plusieurs sous son bras, il en met dans les pans de sa robe, dans son sein, & il en remplit encore une ample sac, qu'il portoit à ses côtés comme les bergers. Ce monstre sans yeux nous transporta de cette

manière à sa caverne creusée sur le rivage de la mer dans les flancs d'un vaste rocher. Le marbre en étoit aussi blanc que du papier sur lequel on n'auroit jamais tracé de caractère. Une femme qui paroissoit accablée de douleur , vivoit avec lui dans cette triste demeure. Elle avoit pour compagne plusieurs autres femmes ou filles de tout âge & de toute condition , les unes belles , les autres sans attraits. Près de l'ancre qu'il habitoit , il y en avoit dans la partie la plus élevée du rocher , un autre également spacieux , où il renfermoit d'innombrables troupeaux. En tout tems il les conduisoit lui-même dans les gras pâturages. C'étoit un soin qu'il prenoit plutôt par goût que par nécessité. De tous les mets la chair humaine étoit celui qu'il préféroit , comme il ne nous le prouva que trop proptement , car avant d'arriver à sa carrière , il mangea , ou plutôt il avala tout vivans trois des jeunes d'entre nous. Arrivé à la porte de l'ancre , il en souleva un énorme rocher , & nous y renferma après en avoir fait sortir son troupeau , qu'il conduisit dans des bois , où il s'amusoit en digérant à tirer d'horribles sons d'un flageolet , qui pendoit à son col.

Cependant notre prince à son retour pressent son malheur par le funeste silence qui règne sur le côteau. Il s'avance, & il voit les rivages abandonnés, les tentes & les pavillons renversés: il ne fait d'où peut venir tout ce désordre, & pour s'en éclaircir, il descend en tremblant sur le rivage. Ses matelots levoient déjà les ancres, & alloient mettre à la voile. Aussitôt qu'ils l'apperçurent, ils envoyèrent la chaloupe pour le prendre. Mais Norandin n'eût pas plutôta appris ce qui venoit de se passer, qu'il se détermina à poursuivre l'ogre par tout où il pourroit le trouver. Il est si désespéré de la perte de sa chère Lucine, qu'il veut la retrouver, ou cesser de vivre. Il suit les traces récemment imprimées sur le sable avec tout l'empressement que lui inspire son amour. Elles le conduisent à l'ancre dont je vous ai parlé, où nous attendions avec la plus grande frayeur le retour du monstre. Au moindre mouvement nous croyions le voir paroître prêt à nous dévorer.

Heureusement pour le roi, il arriva dans le moment où la femme de l'ogre étoit seule dans sa caverne. Dès qu'elle l'apperçut. Fuyez, lui cria-t-elle, infortuné, fuyez; malheur à vous, si l'ogre

vous trouve ici. Qu'il m'y trouve, ou ne m'y trouve pas, répondit Norandin; qu'il m'ôte ou me laisse la vie, que m'importe? Je suis le plus malheureux des hommes. Ce n'est point le hazard qui m'amène ici, mais le desir d'y mourir auprès d'une épouse chérie. Il lui demande ensuite des nouvelles de ceux que l'ogre avoit pris sur le rivage. Avant tout il s'informe s'il a déjà tué la belle Lucine, ou s'il la retient captive. Elle lui répondit avec bonté, & lui affura que Lucine vivoit. Ne craignez même rien, ajouta-t-elle, pour ses jours. L'ogre ne dévore point de femmes, j'en suis la preuve ainsi que toutes celles que vous voyez ici. Jamais il ne nous fait le moindre mal, pourvu toutefois que nous ne tentions pas de nous échapper. Il est impitoyable pour celles qui s'évadent, & il en tire la vengeance la plus atroce; il les enterre toutes vivantes, ou les expose sur le sable aux rayons les plus ardens du soleil. Aujourd'hui, lorsqu'il est revenu avec ceux qu'il avoit pris, il n'a pas séparé les hommes d'avec les femmes, mais son odorat les lui fera distinguer, & alors ne craignez rien pour elles. Quant aux hommes ils seront certainement dévorés, & ordinairement

rement il en mange cinq ou six par jour. Il n'est pas de moyen sûr de tirer d'ici celle pour qui vous vous intéressez. Sa vie est en sûreté, & bon ou mauvais elle y partagera notre sort. Mais retirez-vous, je vous en conjure au nom du Ciel, retirez-vous, l'ogre va revenir & vous dévorer. Dès qu'il rentre ici, il porte son nez de tous côtés : il y découvreroit une fouris. Le prince répondit qu'il ne quitteroit pas ces lieux sans avoir vu Lucine, & qu'il aimoit mieux mourir sous ses yeux que de vivre éloigné d'elle. Lorsque la femme de l'ogre le vit inébranlable dans sa résolution, elle employa toute son adresse & tout son esprit à imaginer un moyen qui pût le tirer d'affaire. L'ogre avoit toujours dans sa caverne des chèvres & des boucs nouvellement tués, qu'il destinoit pour sa nourriture & pour celle de ses femmes. Leurs peaux étoient suspendues à la voûte. La femme de l'ogre conseilla au roi de prendre de la graisse des intestins d'un bouc, & de s'en frotter tout le corps, jusqu'à ce que cette odeur étrangère eût entièrement masqué celle qui lui étoit naturelle.

Lorsque Norandin lui parut avoir l'odeur fétide

qu'exale à tout instant cette animal infect , elle prit la peau d'un des plus grands boucs , & l'en couvrit tout entier. Caché sous cet étrange déguisement , elle le mène en rampant à l'endroit où une pierre énorme lui déroboit les appas d'une épouse adorée. Norandin se foumet à tout , & se place à l'entrée de la caverne , où plein de desir & d'impatience , il attend que l'ogre ramène son troupeau. Le soir il entend le son de ses flûtes qui invitent les troupeaux à quitter l'herbe déjà humide ; & bientôt il les voit marcher devant leur effroyable berger. De quels mouvemens son cœur ne dut-il pas être agité à l'aspect de l'abominable figure de ce monstre. Mais sa tendresse l'emporte sur ses craintes. Jugez d'après cela si son amour étoit feint ou véritable. L'ogre s'avance , soulève la pierre & l'antre s'ouvre ; Norandin passe avec les chèvres & les moutons. L'ogre ferma la porte lorsque son troupeau fut entré , puis il vint à nous , nous flaira tous les uns après les autres , & finit par se jeter sur deux de nos compagnons qu'il destinoit à son souper. Je frissonne encore au souvenir de ces affreux repas , & tous mes membres se couvrent d'une sueur froide.

Dès que l'ogre se fut retiré avec sa proie, le roi quitta sa peau de bouc, & courut se jeter dans les bras de son épouse. Au lieu de la consoler & de la satisfaire, la présence de Norandin redouble sa douleur & ses allarmes. Hélas! Seigneur, dit-elle à cet époux si tendre, pourquoi vous exposer à une mort certaine, sans aucune espérance de m'y soustraire? Dans l'excès de mes maux je jouissois au moins du plaisir de penser que vous ne les partagiez pas, & quelque triste qu'il fût pour moi de perdre la vie, du moins je n'avois à pleurer que sur mon malheureux sort. Mais à présent soit que vous périßiez le premier, soit que vous soyiez destiné à me survivre, je tremblerai plus pour vos jours que pour les miens. Elle continua ses plaintes en témoignant beaucoup plus de crainte pour son mari que pour elle-même. Cessez de vous livrer à votre douleur, lui répondit le roi; c'est l'espoir de vous sauver qui m'a conduit ici. Si je ne puis y réussir, il m'est beaucoup plus doux d'y mourir, que de vivre sans vous. Je puis en sortir comme j'y suis entré, & rien ne vous empêchera de me suivre tous, si vous voulez, ainsi que moi, vous déterminer à

prendre

prendre l'odeur & la peau de cet animal infect. Il nous instruisit ensuite du moyen que la femme de l'ogre lui avoit enseigné pour tromper l'odorat & le tact de son mari. Il ne lui fallut pas longtemps pour nous persuader. Aussitôt nous choisîmes les boucs les plus vieux & ceux qui avoient la plus mauvaise odeur. Nous en égorgéons un nombre égal au nôtre, nous nous frottons de la graisse de leurs intestins, & nous revêtons leurs peaux hideuses.

Cependant le soleil sortoit de ses palais dorés. Dès qu'il lança ses premiers rayons, l'ogre revint à la caverne, & déjà le son de ses pipeaux rustiques rappelle son troupeau aux gras paturages. Il avoit posé l'une de ses mains sur l'embouchure de la caverne, pour nous empêcher de sortir avec les moutons. Il nous touchoit tous au passage, & lorsqu'il sentoit du poil ou de la laine, il nous laissoit aller. Nous sortîmes tous de cette étrange manière, à la faveur des peaux dont nous étions couverts, & l'ogre n'arrêta aucun de nous jusqu'à Lucine, qui nous suivoit en tremblant. Soit que cette princesse eût eu de la répugnance à se frotter autant que nous, soit que sa démarche fût trop

lente pour imiter celle de l'animal qu'elle contrefaisoit, soit qu'elle eût jeté un cri lorsqu'elle sentit sur son dos la lourde main de l'ogre, ou que ses beaux cheveux se fussent échappés, le monstre la reconnut, sans que nous pussions en deviner la cause. Chacun de nous étoit si occupé de lui-même qu'il ne voyoit pas ce qui se passoit derrière lui. Cependant au cri que Lucine poussa, je vis l'ogre la dépouiller de sa peau & la repousser dans la caverne. Pour nous, toujours couverts de nos peaux, nous nous laissâmes conduire par le monstre au long nez, dans une riante prairie environnée de collines. Nous y attendîmes qu'il s'endormît à l'ombre d'un bois touffu, & alors nous nous sauvâmes tous, les uns sur les montagnes, les autres du côté de la mer. Le seul Norandin ne suivit pas notre exemple, l'amour le retint parmi ces animaux, & il voulut rentrer avec eux dans la caverne, y périr ou en tirer son épouse. Le matin lorsqu'il avoit vu le monstre y repousser l'objet de son amour, égaré par la douleur, il avoit été sur le point de se jeter volontairement dans la gueule de l'ogre. Déjà même il étoit presque sous ses dents voraces; mais il fut retenu par

l'espoir de réussir une autrefois plus heureusement.

Le soir , lorsque l'ogre de retour à sa caverne avec ses troupeaux , s'aperçut que notre évafion le privoit du festin sur lequel il comptoit , il entra dans une colère terrible , & condamna Lucine , à qui il s'en prenoit de ce malheur , à rester éternellement enchaînée sur la cime du rocher ; le roi qui voit tout ce qu'elle souffre pour lui , se consume de douleur , & invoque en vain la mort qui le fuit. Soir & matin , ce prince infortuné voit son affliction & ses larmes , en sortant ou en rentrant avec le reste du troupeau. Dans sa tristesse , elle le conjure par les signes les plus expreffifs de ne pas rester plus long temps dans un endroit où il court les plus grands risques sans pouvoir lui être d'aucune utilité. Aux pleurs de son épouse , la femme de l'ogre joint ses instances , mais en vain. Il refuse de partir sans Lucine , & chaque jour l'affermir davantage dans sa résolution.

Il resta dans ce cruel esclavage , où il étoit retenu par l'amour & la tendresse jusqu'à l'arrivée de Mandricard & de Gradasse , qui plus témé-

raires que sages , descendirent sur ce rivage , brisèrent les chaînes de la princesse , & l'emportèrent en courant jusqu'au bord de la mer où ils la remirent à son père , qui l'attendoit dans un vaisseau. Le hazard plutôt que leur prudence les fit réussir dans cette entreprise , qu'ils exécutèrent au milieu de la nuit , dans le tems que Norandin étoit renfermé dans la grotte avec le reste du troupeau. Dès que le jour eût commencé sa carrière , le roi qui ne vit plus Lucine sur le rocher , apprit par la femme de l'ogre de quelle manière elle en avoit été enlevée. Aussi il rendit grace au ciel , & le conjura , puisqu'il avoit bien voulu arracher son épouse à ces dangers , de la remettre entre des mains , dont ses prières , ses trésors , ou ses armes pussent la retirer. Transporté de joie , il suivit ensuite le reste du troupeau dans les gras pâturages , & dès que le monstre fût endormi , il prit la fuite & marcha le reste de la journée , & une partie de la nuit. Enfin sûr que l'ogre ne pouvoit plus le joindre , il se rendit à Satalie , où il s'embarqua ; & depuis trois mois il est de retour dans ses états. Pendant tout ce tems il a fait chercher la belle Lucine dans l'isle de Rhodes , dans

celle de Chipre , & dans les différentes villes & châteaux de l'Afrique , de l'Egypte & de la Tartarie. Ce n'est cependant que depuis deux jours , qu'il en a reçu des nouvelles. Son beau père lui a fait savoir qu'ils étoient arrivés heureusement à Nicosie , après avoir été battus pendant plusieurs jours d'une cruelle tempête. Dans les transports de sa joie , le roi donne cette brillante fête , & dès que la lune aura renouvelé quatre fois sa course , il veut qu'elle se répète en mémoire de l'heureux jour , où il vit le terme de ses maux , après avoir passé quatre mois parmi les troupeaux de l'ogre. Moi-même j'ai été témoin d'une partie de ce que je vous raconte , & je tiens le reste du roi , qui ne s'est pas absenté un moment , jusqu'à l'instant qui a couronné ses vœux. Ainsi vous pouvez être sûr de toutes les circonstances de cette évènement. C'est ainsi que l'illustre Sirien fit à Griffon le récit de l'aventure qui avoir donné lieu à la fête.

Les chevaliers s'entretinrent , la plus grande partie de la nuit sur ce sujet , & tous convinrent que le roi avoit donné à Lucine les plus fortes preuves d'amour & de tendresse. Au sortir de table , on les fit passer dans des appartemens ma-

gnifiques, où ils goûtèrent les douceurs du repos. Le lendemain dès le matin, ils se réveillèrent au son des instrumens de musique, & au bruit des tambours & des trompettes qui invitoient le peuple à se rendre sur la place publique. Bientôt ils entendirent dans les rues, le bruit des chars, des chevaux, & les cris de joie du peuple. Aussitôt Griffon revêta ses armes étincelantes. Il eut été difficile d'en trouver de meilleures. C'étoit la fée Blanche qui en avoit trempé l'acier de sa main, & ses enchantemens les avoient rendues impénétrables. L'amant d'Origille s'arma aussi, & partit avec Griffon. Leur hôte attentif à tout, leur fit présenter de fortes lances, & les accompagna. Il avoit aussi eu soin de les faire suivre par des écuyers à cheval, & par des gens de pied destinés à les servir. Ils arrivèrent sur la place publique, & peu empressés de se faire voir, ils se tinrent à l'écart, afin d'observer plus à leur aise les braves fils de Mars, qui entroient dans la lice, seul à seul ou plusieurs ensemble. Les uns par des couleurs mélangées avec art, annonçoient à leurs maîtresses, leur joie ou leur douleur. On connoissoit au cimier & à la peinture du bouclier des autres,

s'ils avoient à se louer des faveurs de l'amour , ou à se plaindre de ses cruautés.

Les Siriens avoient pris ces usages des Français , qui étoient alors les maîtres des lieux , que le Tout-Puissant , revêtu d'un corps semblable au nôtre , daigna sanctifier par sa présence , & que maintenant les chrétiens superbes & vils tout à la fois , ont la bassesse de laisser profaner par des impies. Leurs armes qu'ils ne devoient employer que pour l'accroissement de notre sainte religion , ils les tournent contre les vrais croyans. Français , Espagnols , Helvétiens , Allemands , songez à de plus honorables conquêtes , & n'oubliez pas que nous adorons le même Dieu que vous. Rois très-chrétien & catholique , si vous voulez mériter ces titres augustes que la religion vous donne , pourquoi massacrez-vous ses plus chers enfans ? Pourquoi les dépouillez-vous de leurs biens ? Pourquoi ne reprenez-vous pas la cité sainte , que vous vous étiez laissé enlever par de vils apostats ? Pourquoi le Turc possède-t-il Constantinople & la plus grande partie de l'Europe & de l'Asie ? Braves Espagnols , n'êtes-vous pas voisins de ces Afri-

quains , qui vous ont si cruellement outragés ? Cependant vous abandonnez une aussi juste vengeance pour désoler nos provinces ! Et toi , malheureuse Italie , impur réceptacle de tous les vices , jusqu'à quand resteras-tu dans ton assoupissement , ne rougiras-tu jamais de subir le joug des nations , qui furent autrefois tes esclaves ? Barbares Helvétiens , dont la guerre est l'unique métier , si la famine au teint pâle vous arrache de vos montagnes , & vous fait descendre dans les plaines fertiles de la Lombardie pour y vivre dans les délices , ou y trouver la fin de vos maux dans un glorieux trépas , les riches états du Turc sont à vos portes , chassez-le de l'Euroge , ou du moins de la Grèce. Voilà le digne moyen de vous tirer pour jamais de votre misère , ou de périr honorablement. Le même butin s'offre aux Allemands vos voisins. Là sont les richesses que Constantin enleva de Rome , là coulent le Pactole & l'Hermes , dont les ondes charient l'or le plus pur. La Migdonie , la Lydie , & tant d'autres pays si fameux chez les anciens touchent presque à vos sauvages climats. Et toi , magnanime Léon , qui portes le fardeau des célestes clefs , ne laisse pas

l'Italie dont tu tiens les rênes, s'abandonner à un funeste sommeil ! Tu est son pasteur, & le ciel a remis entre tes mains le bâton pastoral pour que tu éloignes les loups ravissans de ce troupeau confié à tes soins.

Mais comme je m'écarte de ma route en passant ainsi d'un sujet à un autre ! je n'en suis cependant pas encore assez loin, pour ne pas la retrouver promptement. Je vous disois que les Siriens s'armoient à la manière des Français, & qu'une foule de guerriers revêtus de casques & de cuirasses formoient un brillant spectacle dans la place de Damas. Les dames placées sur des échafauds jetoient des fleurs de toute espèce sur les chevaliers. Chacun d'eux, curieux de se faire remarquer, couroit dans la lice, ou livroit des assauts. Mais tous n'avoient pas une égale hardiesse ; on applaudissoit à l'adresse des uns, & la mauvaise grace des autres excitoit des risées. La récompense du vainqueur devoit être une armure donnée depuis quelques jours au roi par un marchand qui l'avoit trouvé sur la route de l'Arménie. Norandin y avoit joint une cotte d'armes magnifique, enrichie d'or & de pierreries. Si le roi eût connu

la valeur de ces armes, il en eut fait plus de cas que de tous ses trésors, & quelque généreux qu'il fût, il ne les eut pas destinées pour le prix du tournoi. Il seroit trop long de vous faire connoître à présent la personne qui les avoit dédaignées au point de les abandonner sur un grand chemin à la merci des passans. Je vous en instruirai une autre fois, maintenant il s'agit de Griffon.

A son arrivée sur la place, ce brave chevalier trouva plus d'une lance rompue. Déjà même on avoit tiré plusieurs épées. Huit jeunes guerriers vaillans & exercés dans l'art des combats, s'étoient réunis pour remporter l'honneur de cette journée, tous étoient princes, ou issus des familles les plus illustres, & particulièrement attachés à Norandin, qui les chérissoit comme ses plus fidèles amis. Ils devoient tenir la lice pendant la journée entière contre tous ceux qui se présente-roient, & les combattre, d'abord avec la lance, & ensuite avec l'épée, tant que le roi le trouveroit bon. Souvent dans ces divertissemens, les casques étoient brisés & les cuirasses rompues, enfin ils ressembloient en tout à de cruels combats, si ce n'est que le roi pouvoit les faire cesser quand il le jugeoit à propos.

Cependant Martan , c'est ainsi que se nommoit l'amant d'Origille , aussi dépourvu de sens que de courage , se présente dans la lice avec audace , comme si la compagnie de Griffon lui en eût donné la force & la valeur. Il se tenoit à l'écart , en attendant la fin d'un combat commencé entre deux autres chevaliers. Dans ce moment le prince de Séleucie , l'un des huit qui s'étoient engagés à tenir contre tout venant , porta un si terrible coup de lance dans la visière d'Ombrun qu'il l'étendit mort sur la place. On le plaignt universellement , car c'étoit un brave guerrier , & nul autre chevalier ne le surpassoit en courtoisie. Alors Martan redoutant pour lui-même un sort pareil , revient à sa lâcheté ordinaire , se trouble , & ne pense plus qu'à se retirer. Griffon qui s'intéressoit à lui ; n'oublia rien pour le rassurer , & fit tant par ses discours & par ses instances , qu'il l'engagea à se présenter contre un chevalier qui s'avançoit dans la lice. C'est ainsi qu'un berger excite un chien timide contre un loup. L'animal épouvanté le suit mais de loin , & tremble à la vue des dents menaçantes de son ennemi & des feux qui étincellent dans ses terribles yeux. L'infâme Martan , sans

être retenu par la présence de tant de princes & de braves chevaliers, se détourna pour éviter la rencontre de son adverfaire. Il pouvoit encore rejeter la faute sur son cheval ; mais l'instant d'après il se comporta si mal l'épée à la main , que toute l'éloquence de Démosthène n'eut pas suffi pour couvrir sa faute ; on eut dit que ses armes étoient de carton , & non pas d'acier , tant il craignoit le moindre coup. Enfin il cède à ses craintes, & s'enfuit en troublant les rangs. Aussitôt on entend les éclats d'un rire universel , & par-tout où il passe il s'élève parmi le peuple des huées & des cris moqueurs. Le lâche cherche à se cacher , comme ces animaux timides , à qui on donne la chasse de tous côtés.

Griffon reste confus sur le champ de bataille. Il se croit avili par la lâcheté de son compagnon , & il souffriroit moins au milieu d'un bûcher que dans cette assemblée. Son grand cœur est embrâlé de courroux , & ses yeux étincellent de colère. Il fait que le peuple s'attend à le traiter comme le vil Martan , & que sa valeur doit briller de tout son éclat , dans une occasion où la plus légère faute paroîtroit énorme aux yeux prévenus des

ſpectateurs. Heureuſement pour lui il n'étoit pas accoutumé à faillir dans ces fortes de combats. Déjà ſa lance eſt en arrêt , il pouſſe ſon cheval contre le baron de Sidonie , & lui porte un ſi terrible coup qu'il l'étend par terre. Tout le monde eſt ſurpris d'un événement auquel on s'attendoit ſi peu ; & on s'élève pour regarder plus attentivement. Griffon fournit une nouvelle carrière avec la même lance , & la rompt en trois morceaux ſur le bouclier du ſeigneur de Laodicée. Celui ci fut renverſé ſur la croupe de ſon cheval ; ſon corps s'inclina deux ou trois fois comme s'il alloit tomber , cependant il parvint à ſe relever , tira ſon épée , & courut ſur le fils d'Olivier. Griffon , qui le voit raffermi ſur ſes arçons , ſe dit en lui-même , ce que ma lance n'a pu faire , mon épée l'exécutera facilement ; & en même tems il en décharge ſur ſon caſque un coup ſi accablant qu'il ſemble tomber du ciel. Ce terrible coup eſt ſuivi de deux autres non moins violens qui l'étourdiſſent , & le font tomber de cheval.

Il étoit venu d'Apamie deux frères accoutumés à reſter vainqueurs dans toutes les joûtes , Tarſis & Corimbe. Tout deux tombent ſous les coups

de Griffon. L'un vuide les arçons au premier choc, l'autre ne tient pas contre son épée. Déjà l'on ne doute plus que le chevalier aux armes blanches ne remporte tout l'honneur du tournoi. Salinterne paroît ensuite dans la lice ; il étoit grand écuyer, & le roi se repositoit presque entièrement sur lui des soins du gouvernement. Il avoit toujours joui d'une grande réputation dans les combats. Indigné de voir un guerrier étranger sur le point de remporter le prix, il prend sa lance, & court sur Griffon avec de grands cris, & le défie en le menaçant. Celui-ci lui répond d'un coup de lance, qui perce à la fois son bouclier, sa cuirasse & sa poitrine. Le fer cruel passe entre deux côtés, & sort tout entier par derrière. Ce coup satisfit tout le monde excepté le roi ; car Salinterne s'étoit rendu généralement odieux par son avarice. Griffon étend auprès du grand écuyer deux seigneurs de Damas, Ermofle & Carmond, l'un commandoit les troupes du roi, l'autre étoit son amiral. Le premier, enlevé légèrement de ses arçons, fut jetté loin de son cheval. Mais le courfier du second ne put soutenir le choc impétueux de Griffon, & se renversa sur son maître. Il ne restoit

plus que le prince de Séleucie , guerrier plus redoutable que les sept autres , & dont le courage & la vigueur étoient secondés par un excellent cheval , & par des armes parfaites. Tous deux s'atteignirent à la visière , mais le coup de Griffon plus fort que celui du Sirien l'ébranla sur sa selle. Ils jettent au loin les tronçons de leurs lances brisées , & reviennent l'un sur l'autre l'épée à la main. Griffon lui porte un premier coup capable de briser une enclume , l'épée pénètre l'acier & l'ivoire d'un bouclier choisi entre mille , & eut fait en descendant une large blessure à la cuisse du Sirien , si son armure n'eût été double & de la meilleure trempe. Dans le même moment le prince de Séleucie frappe Griffon avec tant de force à la visière , que le casque se fût rompu , s'il n'eût été enchanté ainsi que le reste de ses armes. En vain le Sirien redouble ses coups , l'armure de son adversaire est impénétrable ; & déjà la sienne brisée dans plusieurs endroits laisse son corps sans défense. Tout le monde voyoit combien le prince de Séleucie avoit de désavantage ; & sa vie couroit le plus grand risque , lorsque Norandin fit signe à ses gardes d'entrer dans la lice , pour sé-

parer les combattans , qui se retirèrent chacun de leur côté. Le roi fut généralement loué de cet acte de bonté.

Ainsi les huit guerriers , qui quelques instans auparavant , avoient défié le monde entier , furent défaits par un seul homme , & obligés de sortir de la lice les uns après les autres. Il n'y resta plus que ceux qui étoient venus pour les combattre ; & cette fête qui devoit durer toute la journée , fut terminée en moins d'une heure. Le roi qui vouloit continuer ce divertissement jusqu'au soir , descendit de son trône , fit sortir tout le monde de la lice , partagea les assaillans en deux bandes , dont il égala de son mieux le courage & les forces , & fit recommencer un autre tournoi.

Griffon plus sensible à la disgrâce que la compagnie de Martan lui avoit attirée , qu'à l'honneur de sa victoire , s'étoit déjà rendu à son logement , la rage & le désespoir dans le cœur. L'infâme Martan employa tout ce que la fausseté pouvoit lui suggérer , pour se laver de cet affront , & la perfide Origille le seconda de son mieux par ses artifices & par ses mensonges. Soit que Griffon crût ou feignit de croire ses protestations , il

reçut ses excuses, & résolut sur le champ de quitter secretement avec eux Damas, de crainte que le peuple ne maltraitât Martan. Ils gagnèrent donc les portes de la ville par des rues détournées. A peine avoient-ils fait deux milles, que Griffon, dont le cheval étoit fatigué, & qui lui-même avoit besoin de repos, s'arrêta dans une hôtellerie; il s'y débarrassa de son casque ainsi que de ses autres armes, fit ôter les harnois des chevaux, se renferma seul dans une chambre, & s'y jeta sur un lit. A peine fut-il couché, que ses yeux se fermèrent & qu'il s'endormit profondément.

Pendant qu'il goûtoit ainsi les douceurs du sommeil, Martan & Origille qui se promenoient dans un jardin voisin, y tramèrent le plus abominable complot qu'on puisse imaginer. Martan forma le bizarre projet de prendre le cheval, les armes & les habits de Griffon pour aller se présenter devant Norandin, comme le chevalier qui avoit donné dans le tournoi tant de preuves de valeur. Ce noir dessein fut aussitôt exécuté que conçu. Il s'empare du cheval plus blanc que la neige, du bouclier, du casque, de la cuirasse de Griffon, & prend la route de Damas avec sa maitresse & le reste de sa

suite. Il arriva sur la place publique de cette ville dans le moment où la joute finissoit. Alors le roi qui ignoroit le nom du vainqueur , ordonna de chercher le chevalier dont le casque étoit orné de plumes blanches , & dont les vêtements ainsi que le cheval étoient de la même couleur. Semblable à l'âne revêtu de la peau du lion , Martan se présente au roi sous les armes de Griffon. Ce prince qui favoit estimer la valeur , se lève pour aller à sa rencontre , l'embrasse , le serre dans ses bras , & le fait placer à ses côtés. Il ne croit pas encore sa valeur assez récompensée par tant d'honneurs & par les louanges qu'il lui prodigue ; il veut qu'il soit proclamé vainqueur au son des clairons , & le nom infâme de Martan prononcé à haute voix retentit dans toute la ville accompagné des titres les plus honorables. Lorsque Norandin quitta la place publique , il voulut encore que le cheval de Martan marchât à côté du sien. Hercule ou le dieu Mars fussent descendus du ciel , qu'ils se feroient trouvés comblés de tant de faveurs. Le roi le logea magnifiquement dans son palais , & eut pour Origille toutes les attentions & tous les égards que méritoit la dame d'un si parfait chevalier. Les

dames de sa cour & ses principaux courtisans s'empressoient de lui rendre leurs hommages.

Mais revenons à Griffon qui s'étant endormi dans la plus parfaite sécurité, ne se réveilla que le soir. Dès qu'il fut levé, comme il vit qu'il étoit déjà tard, il courut promptement à l'appartement où il avoit laissé la perfide Origille, l'imposteur qui se disoit son frère, & le reste de leur suite; leur absence, & ses armes qu'il ne trouvoit plus lui donnèrent quelques soupçons, qui redoublèrent lorsqu'il vit celles de Martan à la place des siennes. Dans ce moment l'hôte survint & lui apprit que son compagnon vêtu de blanc & monté sur un cheval de la même couleur, étoit parti depuis quelques heures, & avoit pris le chemin de Damas avec la dame & ses écuyers. Les yeux de Griffon se deffillent, il remonte par degrés jusqu'à la source de l'horrible perfidie dont il est la victime, & il voit à son grand regret que ce scélérat est l'amant & non pas le frère d'Origille. Il se repent alors de sa folle crédulité, qui lui avoit fait mépriser les sages avis du pèlerin, pour ajouter foi aux discours d'une femme qui l'avoit déjà trahi si fréquemment. Il n'a pas su se venger quand il le

pouvoit, & maintenant qu'il voudroit punir son ennemi, le traître s'est dérobé à ses coups. L'excès de son imprudence le réduit à prendre les armes & le cheval de ce misérable. Il eut bien mieux valu pour Griffon marcher sans armes & même nud, que d'endosser cette cuirasse souillée, de porter ce bouclier couvert d'opprobre ou ce casque l'objet des risées; mais dès qu'il s'agissoit de sa maitresse, sa raison égarée cédoit entièrement à ses sens. Il arriva à la ville de Damas environ une heure avant la fin du jour.

Près de la porte par où il alloit entrer, étoit situé un superbe château plus agréable par la magnificence & la commodité de ses appartemens, que recommandable par sa force. C'étoit là que le roi, les princes & les grands de Sirie avec une foule de dames du plus haut rang, assis dans un salon voluptueux autour de plusieurs tables, goûtoient les délices d'un splendide festin. Ce salon, ainsi que le reste du fort, s'avançoit au-delà des murs & dominoit au loin sur une vaste plaine & sur les diverses routes qui conduisoient à la ville. Griffon qui arrivoit de ce côté, couvert des armes ignominieuses de son indigne rival, fut remarqué

pour son malheur par le roi & par toute sa cour. Aussitôt les dames & les chevaliers qui le prenoient pour celui dont il portoit les armes , partirent d'un éclat de rire. L'infame Martan qui jouissoit de la plus grande faveur auprès du roi , étoit placé immédiatement au-dessous de ce prince , & sa digne maitresse se trouvoit à côté de lui. Norandin leur demanda en riant , quel étoit le lâche assez peu soigneux de son honneur pour oser reparoître avec tant d'audace , après avoir donné des preuves si multipliées de sa bassesse. Il me semble bien extraordinaire , ajouta-t-il , qu'un guerrier tel que vous , ait choisi pour compagnon l'homme le plus lâche & le plus vil de tout l'Orient. Peut-être ne l'avez-vous fait que pour relever davantage votre valeur par un contraste aussi frappant. Je vous répons que sans la considération que vous méritez , je le traiterois aussi ignominieusement que je traite ordinairement ses pareils , & que de sa vie il n'oublieroit à quel point je déteste la lâcheté ; mais s'il reste impuni , je veux du moins qu'il sache qu'il doit cette grace à l'honneur de s'être trouvé avec vous.

Martan dont l'ame étoit le réceptacle impur de

tous les vices , répondit au roi : Sire , je ne ferois trop vous dire quel est ce misérable. Je l'ai rencontré par hazard sur la route d'Antioche. D'après son extérieur , j'avois cru pouvoir l'admettre dans ma compagnie , & je n'ai reconnu mon erreur que dans le moment où il s'est couvert d'opprobre. J'en ai été si outré que peu s'en est fallu que je ne l'aie puni sur le champ , & jamais il n'eût manié de lance ou d'épée , si je n'avois été retenu par les égards dus à l'assemblée , & encore plus par mon respect pour vous. Mais je ne voudrois pas que pour avoir passé un jour ou deux dans ma compagnie , il échappât au juste supplice qu'il a mérité. Sa lâcheté m'a couvert d'une honte dont le souvenir ne s'effaceroit jamais de mon cœur , s'il n'en étoit puni ; & j'aimerois mieux que cet infâme fût pendu à l'un de ces créneaux , que de vous voir violer les loix de la chevalerie , & laisser en ma faveur son crime impuni. Cet acte de justice , digne d'un aussi grand prince que vous , servira à jamais d'exemple à ses pareils. Origille , sans avoir besoin d'être prévenue , vint aussitôt à l'appui de tout ce qu'avoit dit Martan. Il n'est pas assez criminel , répondit le roi pour mériter de

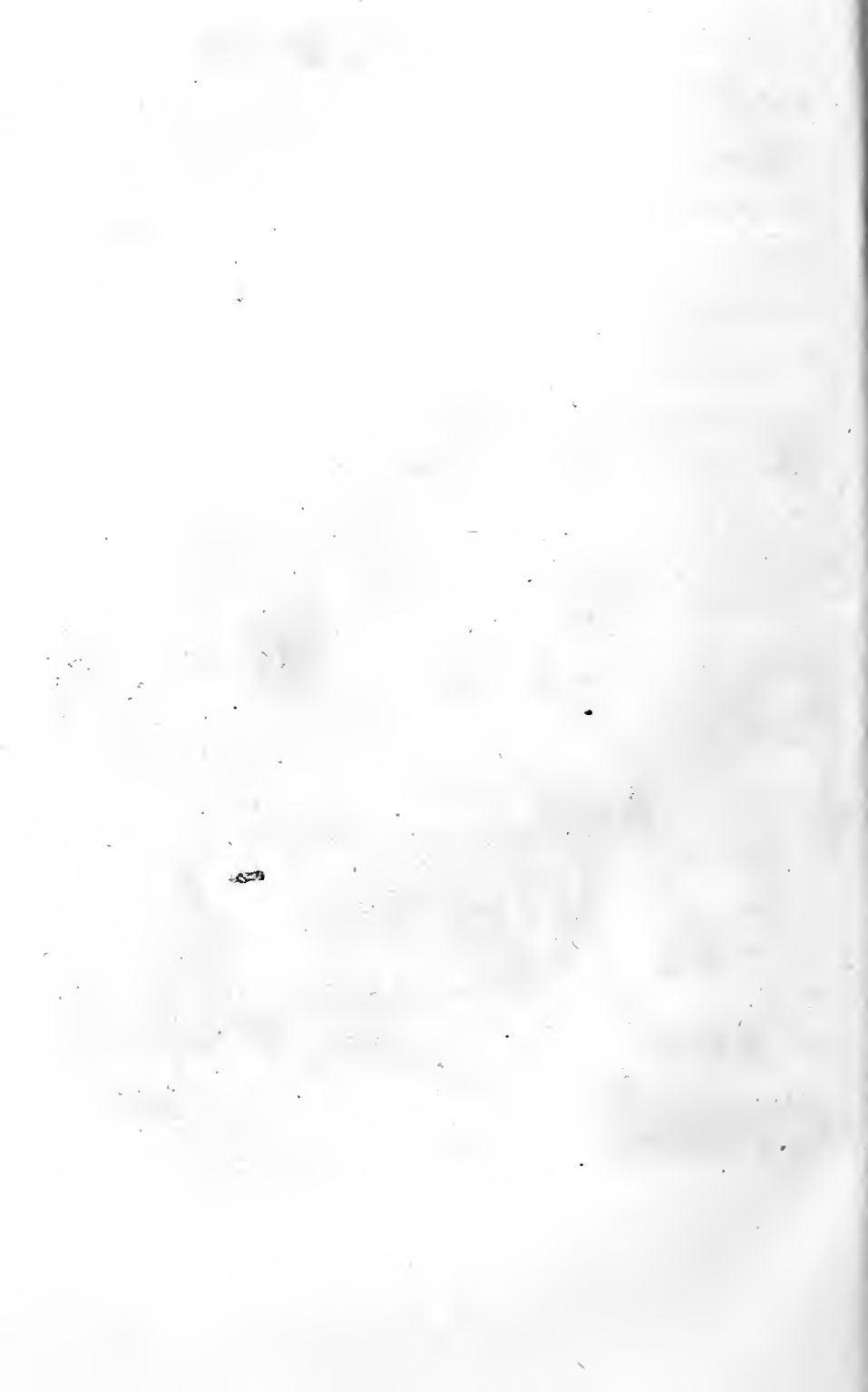
perdre la vie. Je veux seulement que pour expier sa faute , il fasse demain à lui seul les honneurs d'une autre fête. Et sur le champ il appella un de ses barons & lui donna des ordres.

Le Baron prit avec lui quelques soldats armés ; & fut se poster à la porte de la ville , où il attendit en silence l'arrivée de Griffon. Dès qu'il parut on se jetta sur lui , & on le prit entre les deux ponts , sans qu'il pût se défendre : aussitôt on le traîna honteusement dans un affreux cachot , ou il resta jusqu'au lendemain. A peine le soleil sorti du sein de Thétis , commençoit à chasser les ombres des montagnes , & à dorer les cimes des Alpes , que Martan , dans la crainte que Griffon ne parvint à se faire entendre & à découvrir ses fourberies , prit congé du roi & partit. Norandin auroit bien voulu le retenir plus longtemps pour qu'il assistât au spectacle que l'on préparoit ; mais le traître alléguâ de bonnes raisons pour s'en dispenser. Au prix de la victoire qu'il n'avoit pas remportée , le roi joignit encore de riches présens , & sur-tout un écrit conçu dans les termes les plus flatteurs qui le décoroit des titres les plus honorables. Laissons-le aller : je puis vous assurer

qu'avant peu il recevra le digne salaire de sa déloyauté.

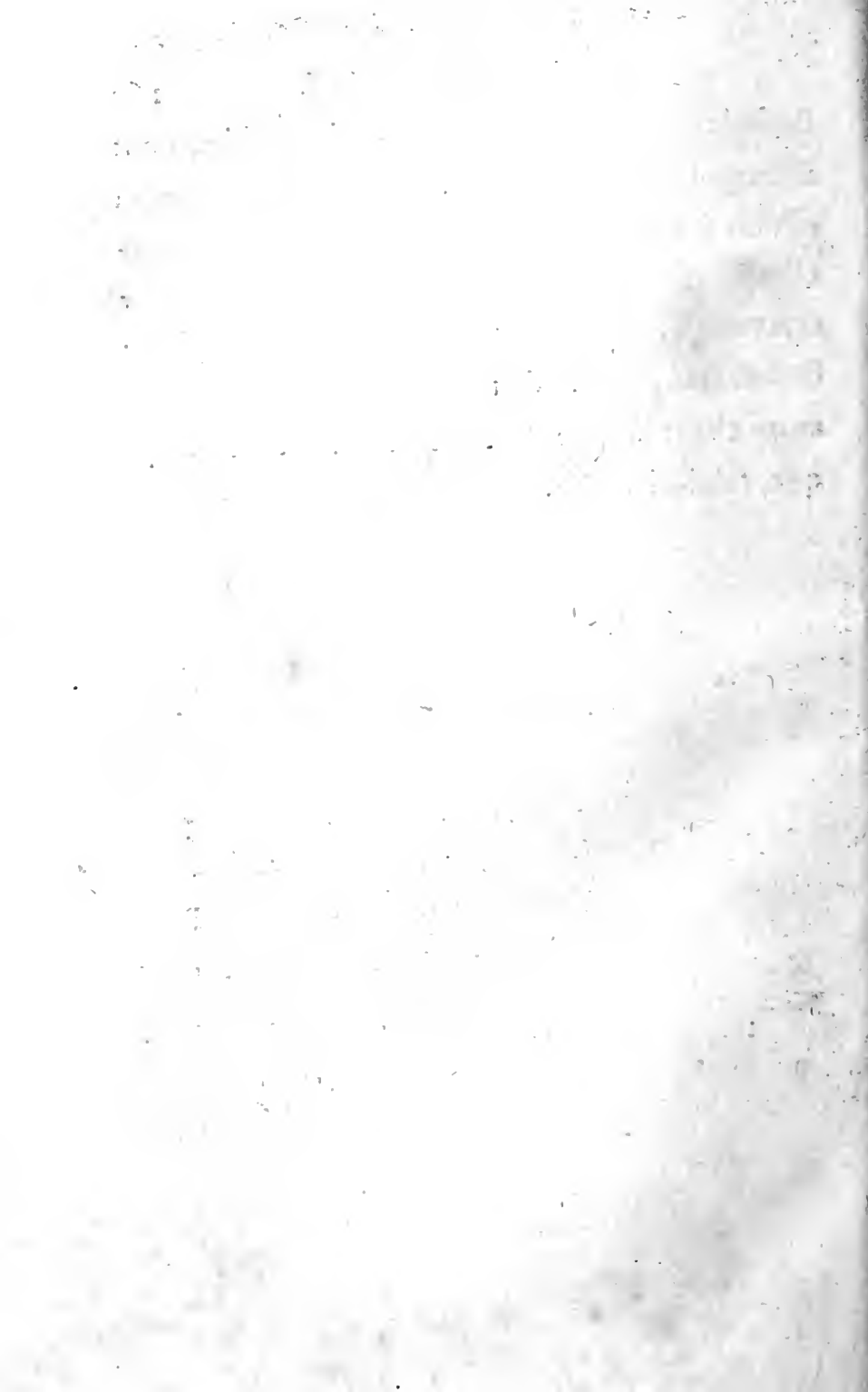
Cependant Griffon étoit ignominieusement traîné sur la place publique. On l'avoit dépouillé de son casque & de sa cuirasse. Semblable aux malfaiteurs que l'on mène au supplice, il étoit sur un char, tiré lentement par deux vaches exténuées de faim & de maladie. D'impures courtisanes & des femmes vieilles dans l'infamie, conduisoient tour à tour ce char en accablant d'outrages l'infortuné Griffon. Les enfans le fatiguoient encore plus; car outre leurs cris insultans, ils l'auroient tué à coups de pierres, si on ne les en eût empêchés. Les armes qui avoient causé son malheur, attachées derrière le char, étoient traînées dans la boue, comme elle le méritoient. Tout ce cortège s'arrêta devant un tribunal où le fils d'Olivier entendit prononcer l'arrêt qui le condamnoit à expier par sa honte la lâcheté d'un autre; & sur le champ un hérault le publia au son des trompettes dans les places publiques. On le promena ensuite dans toutes les rues, dans tous les carrefours de Damas, où on lui fit des indignités de toute espèce.





Enfin le peuple le conduisit hors de la ville , dont il croyoit le bannir pour jamais. Mais à peine lui eût-on ôté les fers des pieds , & ses mains furent-elles libres , qu'il saisit cette épée & ce bouclier couverts de fange , & se jetta sur le peuple stupide & désarmé , qui l'avoit suivi. Réservons pour un autre chant la suite de cette histoire. Il est temps que celui-ci finisse.









C H A N T X V I I I.

MA GN AN I M E Alphonse, je me suis toujours fait, & je me ferai toujours un devoir de louer vos rares qualités, quoique mon stile peu propre à les célébrer, vous prive peut-être d'une partie de la gloire qui vous est due. Mais de toutes vos vertus, celle qui m'est la plus chère, celle à laquelle mon cœur & ma bouche applaudissent avec le plus de transport, c'est la bonté avec laquelle vous écoutez les paroles qu'on vous adresse sans cependant ajouter foi trop légèrement à ce que l'on vous dit. Souvent je vous ai vu ingénieux en faveurs des absens, imaginer des raisons pour les justifier, ou du moins leur réserver une oreille non prévenue. Jamais vous ne condannâtes personne sans l'entendre, & docile à la raison, vous attendez des jours, des mois, des années entières, avant de trouver quelqu'un coupable.

Si Noradin en eût agi de même, il n'eût pas traité Griffon comme il le fit. Aussi votre sagesse vous honora toujours, & son imprudence

le couvrit de honte. Il eut à se reprocher le massacre de ses sujets, que Griffon tailloit en pièces. En un moment plus de trente furent immolés autour du char. Les autres épouvantés fuient partout ou la crainte porte leurs pas incertains. Les uns errent dans les champs, les autres se pressent de rentrer dans la ville, & s'écrasent mutuellement aux portes. Griffon ne profère pas un seul mot ; mais banissant de son cœur tout sentiment de compassion, il massacre à grands coups d'épée ce peuple défarmé, & venge dans des flots de sang les outrages qu'il a reçus. Dans le nombre de ceux qui arrivèrent les premiers à la ville, quelques-uns plus occupés de leurs craintes, que du salut de leurs concitoyens haussèrent le pont. D'autres, la paleur de la mort sur le front & les larmes aux yeux, continuèrent à fuir sans se retourner, & remplirent tous les quartiers de Damas de tumulte, d'allarmes & de confusion. Tandis qu'on lève le pont, Griffon saisit pour leur malheur deux de ces misérables. Il écrase l'un contre un rocher. Il saisit l'autre par la poitrine, & le lance au milieu de la ville par dessus les murailles. Un froid mortel glaça le cœur des habi-

tans , lorsqu'ils virent cet infortuné tomber du haut des nues. Il craignirent que , dans sa colère, Griffon ne franchit d'un saut les murs : le foudan d'Égypte aux portes avec son armée ne causeroit pas une semblable consternation. Le cliquetis des armes , le bruit de ceux qui s'entrechoquent en courant , les cris des sentinelles , le son des tambours & des trompettes retentissent jusqu'au ciel.

Mais remettons à une autre fois la fuite de ce récit , pour rejoindre le roi Charles , que nous avons laissé marchant à la rencontre de Rodomont qui massacroit son peuple. L'empereur avoit avec lui Ogier , Naines , Avine , Avoles , Othon & Bérenger. Armé de sa peau de serpent , le féroce Sarasin soutint à la fois l'effort des huit lances de ces guerriers. Un vaisseau battu par la tempête ne se relève pas plus facilement, lorsqu'un vent favorable vient à souffler , que Rodomont ne résiste à ce choc qui auroit renversé une montagne. A ces huit chevaliers se joignent Edouard & Arimane , qui venoient d'entrer dans Paris : & tous ensemble fondent sur le cruel Sarasin. Quand le fougueux aiglon ou les vents du midi déracinent

les frênes & les pins sur la cime des montagnes ; les murs inébranlables d'une tour bâtie sur les rochers des Alpes ne fremissent pas plus horriblement que ce Sarasin enflammé d'orgueil & altéré de sang La foudre ne fuit pas l'éclair avec plus de rapidité que la vengeance ne fuit la colère de ce forcené. L'infortuné Hugues de Dordogne se trouvoit alors le plus près de lui. Il lui fend la tête jusqu'aux dents , malgré la dureté de son casque. Dans le même moment, on lui porte mille coups ; mais la dure écaille qui le couvre tout entier n'en est pas plus offensée qu'une enclume par la pointe d'une aiguille.

Les remparts de la ville sont abandonnés, les murs restent déserts , parceque Charles a rassemblé toutes ses forces dans l'endroit où elles sont le plus nécessaires. Le peuple à qui il avoit si peu servi de vouloir se sauver , accourt de tous côtés sur la place , & l'exemple de l'empereur fait retrouver à chacun ses armes & son courage. Lorsque dans l'enclos d'une lionne nourrie depuis longtems dans les combats , on lâche pour servir de spectacle au peuple , un taureau farouche , les jeunes lionceaux effrayés par les mugisse-

mens, & par les cornes menaçantes de cet animal inconnu jusqu'alors pour eux, tremblent & se retirent à l'écart; mais si leur terrible mere s'élançe sur le monstre, & lui fait une blessure, ils veulent aussi'ensanglanter leurs ongles; ils l'affaillent de tous côtés. Il en est de même de Rodomont. On lui lance des traits des fenêtres & du haut des toits. On l'attaque de près avec encore plus de fureur. La foule des gens à pied & à cheval est telle, qu'à peine le lieu peut les contenir, Le peuple y abonde de toutes parts comme de nombreux essains d'abeilles autour de leur roi: & quand cette multitude s'offriroit aux coups de Rodomont nue & déarmée, vingt jours ne lui suffiroient pas pour l'exterminer.

L'infidele commence à se laisser de soutenir seul cet étrange combat. Il ne fait trop comment il sortira de cette aventure. Le peuple semble renâître sous ses coups, & à chaque instant la foule augmente. Il voit que s'il n'essaye de sortir de la ville, maintenant que son corps vigoureux n'a reçu aucune blessure, il sera peut-être trop tard de le tenter dans un autre moment. Dans cette idée il porte à l'entour de lui ses regards terri-

bles, & il voit que le passage lui est fermé de tous côtés; mais il saura bien s'en frayer un large à travers des flots de sang. dans sa fureur il se précipite l'épée à la main sur les troupes Angloises qui venoient d'entrer dans la ville sous les ordres d'Edouard & d'Ariman. Tel qu'un fougueux taureau longtems excité par une troupe de chiens, rompt les barrières autour desquelles le peuple s'empresse en foule, & écrase sous ses pieds ou perce de ses cornes ceux qui ne se sont pas dérochés à sa fureur par une prompte fuite : tel & plus terrible encore, Rodomont renverse ce qui s'oppose à son passage. Tous ses coups portent. Il abat quinze ou vingt têtes, & il coupe autant d'hommes par la moitié du corps, aussi facilement qu'un jardiniér taille le sarment de la vigne, ou les branches d'un jeune saule. Le fier Africain tout dégoûtant de sang poursuit sa route à travers les cadavres & les membres épars de ses ennemis taillés en pièces; & quitte enfin cette place. Mais sa retraite n'a pas l'air d'une fuite; il examine comment il pourra sortir de la ville sans danger, & il prend le parti de gagner l'endroit où la rivière coule au-dessous de l'isle, & sort des murs de Paris.

Le peuple & les foldats enhardis par fa retraite, le pourfuivent & le harcelent dans fa marche. Tel dans les forêts de Numidie un lion généreux lancé par une troupe nombreufe de chaffeurs, montre encore du courage en fuyant , & les menace en s'enfonçant lentement dans l'épaiffeur d'un taillis. Ainfi Rodomont toujours inaccessible à la crainte, marche à pas lents & tardifs vers le fleuve, à travers une forêt de lances , de piques & de dards. Emporté par fon courroux il fe jette encore deux ou trois fois au milieu de fes ennemis, dont il a déjà fu fe tirer , & il y trempe de nouveau fon épée dans leur fang. Mais enfin la raifon l'emporte fur fa fureur , il craint de fe rendre le retour impossible , & pour fe fouffraire à tout danger , il s'élance dans la rivière , qu'il traverse à la nage avec fes armes , auffi facilement que s'il eût été entouré de liége. Afrique ! jamais tu ne produifis un femblable guerrier , quoique tu te vantes d'avoir donné le jour à Antée , à Annibal. Rodomont parvient à l'autre bord , fe défefpère à la vue de cette ville , qu'il a parcourue d'un bout à l'autre fans pouvoir la détruire. Dans fon orgueil & dans fa rage , il gémit , il pousse de pro-

fonds foupirs ; il jure d'y rentrer , & de n'en pas fortir qu'il ne l'ait anéantie. Pendant qu'il se livre ainſi aux mouvemens les plus impétueux ; il aperçoit le long du fleuve quelqu'un , dont la préſence modère ſon courroux , & rallentit l'activité de ſa haine. Vous ſaurez dans un moment que^l eſt ce personnage , mais auparavant j'ai d'autres choſes à vous apprendre.

L'archange Michel avoit, ainſi que je vous l'ai dit , commandé à l'altière diſcorde de porter ſes feux dans le camp des Sarafins, d'armer leurs plus braves guerriers les uns contre les autres. Le Soir même elle partit du monaſtère , où elle laiffa la Fraude pour faire une guerre ſourde en ſon abſence , & attifer ſes feux juſqu'à ſon retour. Elle crut que pour réuſſir plus facilement, elle devoit emmener l'Orgueil avec elle ; il ne lui fut pas difficile de le trouver , ces deux vices habitoient le même lieu. L'Orgueil la ſuivit , mais auparavant il chargea l'Hipocriſie de le remplacer pendant ſon abſence, qui ne devoit pas être de longue durée. L'implacable Diſcorde ſe mit donc en route, dans la compagnie de l'Orgueil. Bientôt ils rencontrèrent la jalouſie , qui , la déſolation dans le cœur , &

les larmes aux yeux , prenoient auffi le chemin du camp des Sarafins. A côté d'elle étoit un Nain de la plus petite stature , que la belle Doralice envoyoit au roi de Sarfe pour lui porter de fes nouvelles. Lorsque Mandricard s'étoit rendu maître de cette princeffe , elle avoit dépêché fecretement ce Nain , pour en instruire Rodomont. Elle efperoit que fenfible à fon malheur , il emploieroit tout fon courage pour la délivrer , & qu'il tireroit une vengeance cruelle de fon raviffeur. La Jaloufie qui avoit rencontré ce Nain , & deviné le fujet de fon meffage , s'étoit mife à fes côtés dans l'efpoir de jouer un rôle dans cette aventure. La Difcorde vit avec plaifir la Jaloufie ; mais elle fut encore plus flattée lorsqu'elle fut le motif qui conduifoit fes pas , & qu'elle pouvoit lui être très-utile. Elle crut avoir trouvé un fujet digne de querelle entre Rodomont & le fils d'Agrican. Elle fera bien imaginer d'autres moyens de brouiller irrévocablement les autres chefs. Elle fe met donc à la fuite du Nain , & marche avec lui vers le camp des Infidèles. Ces trois furies arrivèrent fur le bord de la Seine , précifément dans l'inftant où Rodomont venoit de la traverser à la nage.

Dès que ce prince reconnut le messager de sa dame, son courroux se calma, ses yeux s'adoucirent, & son cœur tressaillit de joie. Il ne s'attendoit assurément pas à apprendre que quelqu'un eût osé outrager l'objet de ses feux. Il courut au-devant du Nain. Que fait notre commune maîtresse, lui demanda-t-il en souriant ? Où t'envoie-t-elle ? L'infortunée Doralice, répondit le Nain, n'est plus, ni votre maîtresse, ni la mienne. Elle est au pouvoir d'un autre. Hier nous avons rencontré un chevalier qui nous l'a enlevée malgré nous, & qui l'a emmenée avec lui. A ces mots la Jaloussie, plus froide que le venin de l'aspic, entre dans le cœur de Rodomont, & s'en empare entièrement. Le Nain poursuit son récit, & lui raconte comment un seul homme s'est emparé de la princesse, après avoir tué presque tous ceux qui l'accompagnoient. Alors la Discorde prend le caillou dont les veines recèlent ses feux, & le frappe d'un acier étincelant. L'Orgueil lui fournit un amorce sûre, le feu prend dans le moment, & se communique à l'ame du Sarasin, qui déjà ne peut plus le contenir. Il soupire, il frémit, & son visage effroyable semble menacer le ciel & la terre.

Lorsqu'au retour de la chasse, une tigresse trouve déserte l'ancre où elle a laissé ses petits, doux objets de sa tendresse; elle tourne d'abord autour d'elle des regards inquiets; & bientôt fûre qu'on les lui a enlevés, elle se livre à toute sa rage. Elle parcourt les montagnes & les forêts en poursuivant le ravisseur. Les horreurs de la nuit ne ralentissent point sa haine. Rempli d'une semblable fureur, Rodomont se tourne vers le Nain. Marchons, lui dit-il; & soudain il part sans prendre de cheval ni de char, & sans prévenir ses amis. La foudre ne traverse pas plus rapidement les airs enflammés, qu'il ne parcourt les campagnes. Il n'a pas de cheval; mais quel qu'en soit le maître, il se promet bien de s'emparer du premier qu'il rencontrera. La Discorde, qui devine son dessein, regarde l'Orgueil en souriant, lui dit qu'elle veut faire trouver à Rodomont un cheval qui causera de nouveaux débats, & prend ses mesures pour qu'il ne puisse pas en rencontrer d'autres. Mais abandonnons cette furie pour retourner à Charlemagne.

Après le départ de Rodomont, l'empereur fit éteindre les feux qu'avoit allumé ce cruel Sarasin

Ensuite il rassembla ses troupes , en distribua une partie dans les endroits les plus foibles , & fit marcher le reste contre les infidèles , pour déterminer en sa faveur le gain de la bataille : elles eurent ordre de fortir par toutes les portes de Paris , depuis celle de S. Germain jusqu'à celle de S. Victor , & de se réunir dans une vaste plaine , près celle de S. Marcel. Il les y exhorta à faire un tel carnage des ennemis , qu'ils s'en ressouvinsent à jamais. Chacun se rangea ensuite sous ses étendards , & il donna le signal de la bataille.

Cependant le roi Agramant étoit remonté sur un autre cheval , malgré tous les efforts des chrétiens , & il se livroit un terrible combat entre ce prince & Zerbin. Lurcain étoit aux prises avec Sobrin. Renaud attaqué par un bataillon tout entier , l'ouvroit , le mettoit en déroute , le tailloit en pièces à l'aide de son courage & de sa bonne fortune. Tel étoit l'état de la bataille , lorsque l'empereur attaqua l'arrière-garde de l'armée , du côté où le roi Marfile avoit réuni sous son étendard l'élite des guerriers de l'Espagne. Charles qui avoit placé son infanterie au centre , & sa cavalerie sur les ailes , s'avance contre les ennemis

au bruit des tambours & des trompettes , qui re-
tentissent jusqu'au ciel. Déjà les escadrons Sara-
fins commençoient à plier, & bientôt ils eussent
été rompus & mis en déroute, sans espérance de
pouvoir se rallier, lorsque Grandonius & Falsiron,
qui s'étoient souvent vus réduits à de plus cruel-
les extrémités, parurent à leur tête avec Balu-
gant, Serpentin & Ferragus, qui crioit à ses sol-
dats ébranlés : Mes amis, mes compagnons, ô
vous, les plus braves des guerriers, gardez vos
rangs; tous les efforts des ennemis se briseront
contre nous, si nous nous comportons en gens de
cœur; songez à la gloire immortelle, au butin
immense que la fortune vous offre, si vous rem-
portez la victoire; songez à l'opprobre, aux mal-
heurs de toute espèce qui suivront votre défaite !
Il avoit déjà saisi une forte lance, & renversé
Béranger, qui combattoit contre Argalisse, dont
il avoit brisé le casque. Dans le même instant sa
terrible épée fait tomber huit autres guerriers,
& chacun de ses coups étend à ses pieds le cava-
lier & le cheval.

D'un autre côté le fer de Renaud moissonne tant
de Sarrafins, qu'il est impossible de les compter.

Tout cède à sa force & à son coutage. Zerbin & Lurcain ne font pas moins empressés de donner des preuves à jamais mémorables de leur valeur. L'un tue Balastre, l'autre brise le casque de Finadure. Le premier commandoit les troupes d'Alcerbe, autrefois sous les ordres de Tardoc, l'autre régnoit sur les peuples de Zamore, de Saffé & de Maroc.

Il y avoit aussi parmi les Africains de braves chevaliers qui manioient supérieurement la lance & l'épée, & dont je ne laisserai pas les hauts faits dans l'obscurité. Je n'oublierai point l'illustre fils d'Almont, le vaillant Dardinel, roi de Zumara. Il abattit avec sa lance, Hubert de Melford, Claude Dubois, Elie & Dauphin de la Montagne; avec son épée, Anselme de Stafford, Raimond de Londres & Pinamont. De ces sept braves guerriers, deux tombèrent étourdis des coups, quatre furent tués, un seul fut blessé. Mais malgré toute sa valeur il ne peut retenir ses troupes, & les engager à soutenir le choque des français moins nombreux, mais plus vaillans & plus exercés au combat que ses troupes. Ceux de Zumora, de Settes, de Maroc, & de Canara, s'ébranlent pour

fuir. Les soldats d'Alcerbe font encore plus épouvantés. Le brave Dardinel fait tous ses efforts pour les arrêter, & tantôt par des prières, tantôt par des reproches, il tâche de ranimer l'honneur expirant dans leur ame. Si jamais, leur disoit-il Almont mérita que vous conserviez son souvenir, abandonnerez-vous son fils au milieu de ses ennemis ? Soutenez ce premier effort, je vous en conjure par ma jeuneffe, sur laquelle vous avez conçu de si flatteuses espérances. Ne souffrez pas que ces misérables Chrétiens vous taillent en pièces, & vous privent pour jamais du plaisir de revoir votre patrie. La valeur seule peut vous en ouvrir les chemins, qui sont fermés de tous côtés par de hautes montagnes, & par de vastes murs. Il vaut bien mieux mourir ici, les armes à la main, que de vous livrer à la merci de ces barbares, qui vous feront périr dans d'affreux supplices. Tenez bon ; opposez à vos ennemis une ferme résistance, c'est la seule ressource qui vous reste. Ainsi que nous ces vils Chrétiens n'ont qu'une vie à perdre, & que deux bras pour se défendre. Il dit, & en même tems il porte un coup mortel au comte Ottonley.

Au nom d'Almont le courage se ranime , les bataillons ébranlés se rallient , les rangs se resserrèrent & font face à l'ennemi. Guillaume de Burnich passoit de la tête tous les autres Anglois. D'un coup d'épée Dardinel l'égalé à ses compagnons. Dans le même moment la tête d'Aramon de Cornouailles va tomber à côté de la sienne. Son frère court soudain pour le venger ; mais Dardinel le fend depuis les épaules jusqu'au bas de l'estomac. Il plonge ensuite son épée dans les flancs de Bogue de Vergal , & le dégage ainsi de la parole qu'il avoit donné à sa femme. L'infortuné lui avoit promis de ne pas passer six mois sans la revoir. Dardinel voit s'avancer vers lui Lurcain , qui venoit de tuer Dorchin d'un coup dans la gorge , & qui avoit fendu la tête de Gardon. Altée , que Dardinel aimoit plus que lui-même , voulut échapper par une prompte fuite , au fer meurtrier de Lurcain , mais ce chevalier lui porta derrière la nuque un coup qui l'étendit mort sur la place. Le fils d'Almont brûle de venger son favori , il prend une lance , promet à Mahomet , qui ne l'entend pas de consacrer dans une de ses mosquées , les armes de Lurcain. En même tems

il pousse à lui , & lui porte un si furieux coup , que le fer qui lui est entré par la poitrine lui sort par le dos. Aussitôt il ordonne à ses soldats de le dépouiller. Jugez de la douleur d'Ariodant , à l'aspect de son frère étendu sur la poussière , & s'il desire d'envoyer de sa main Dardinel aux enfers ; mais la foule de ses soldats & de ceux de ses ennemis l'en empêche. Pour y parvenir il s'ouvre avec son épée un large chemin dans la mêlée. Il heurte , renverse , pourfend , taille en pièces tout ce qui s'oppose à ce généreux dessein. De son côté , Dardinel , qui s'apperçoit de l'intention d'Ariodant , fait tout ce qu'il peut pour le joindre. Mais , ainsi que son adversaire , il est retenu par la multitude. Si la colère de l'un est fatale aux Maures , l'épée de l'autre ne l'est pas moins aux Chrétiens. Quelques choses que ces deux guerriers fissent pour se rencontrer , ils ne le purent jamais. L'un des deux étoit réservé à tomber sous un bras plus fameux , & rarement on évite son destin. La fortune qui veut faire périr plus sûrement le fils d'Almont , guide de ce côté les pas de Renaud , pour lui donner l'honneur de ce coup fameux.

Mais cessons de nous occuper de ce qui se passe

dans l'Occident. Il est tems de retourner à Griffon , qui animé par sa colère & son ressentiment , répand dans Damas les plus vives allarmes. Norandin suivi de plus de mille guerriers , accourt à ce tumulte , perce la foule de son peuple qui fuyoit de tous côtés , s'avance avec son armée vers les portes , & les fait ouvrir. Cependant Griffon après avoir dissipé ce peuple lâche & stupide , avoit revêtu une seconde fois cette indigne armure. Il s'étoit aussi retiré , pour qu'on ne pût le prendre par derrière , près d'un temple environné d'un fossé profond , & il s'étoit placé à l'entrée du pont étroit qui y conduisoit. A peine a-t-il pris ces précautions , qu'un bataillon nombreux sort de la ville , & court sur lui avec de grands cris & des menaces terribles. Griffon reste dans son poste sans en être effrayé. Il les laisse approcher plus près , & alors il va à leur rencontre l'épée à la main , & il en fait un horrible carnage. Il regagne ensuite son poste , d'où il s'élançe l'instinct d'après pour porter encore de plus grands coups. Il quittoit & reprenoit ainsi successivement son poste en laissant à chaque sortie de terribles preuves de sa valeur sur son passage couvert des

débris de l'infanterie & de la cavalerie des Siriens. Cependant il craint d'être accablé par la multitude de ses ennemis, dont le nombre & l'acharnement s'accroissent à chaque moment. Déjà il a reçu une blessure à l'épaule, une autre à la cuisse, & ses forces commencent à lui manquer. Mais la vertu qui rarement abandonne ses partisans, lui fit trouver grace auprès de Norandin.

A la vue du nombre des morts & des larges blessures qui sembloient parties de la main d'Hector ; le roi, qui sans rien concevoir à cette aventure, accourt au tumulte, craint d'avoir indignement traité un chevalier du plus grand mérite. Lorsqu'il considéra de plus près ce héros, qui massacrant ses soldats, s'étoit fait un horrible rempart de leurs cadavres, & avoit teint l'eau du fossé de leur sang, il crut voir Horace sur le pont du Tibre, soutenir à lui seul tous les efforts de l'armée de Toscane. Aussitôt pour réparer sa faute & ne pas faire périr un aussi brave guerrier, il arrête ses soldats qui obéissent volontiers à cet ordre, puis il élève en signe de paix sa main nue & désarmée, & dit à Griffon : Je ne puis, seigneur, qu'avouer mes torts à votre égard, & vous

assurer de mes regrets. Mon imprudence & de mauvais conseils m'ont entraîné dans cette faute ; inexcusable. J'ai traité comme le plus vil des hommes le plus brave des guerriers. Quoique l'honneur dont vous venez de vous couvrir , égale , & même surpasse les outrages auxquels une funeste erreur vous a exposé , j'emploierai pour réparer cette injure tout ce qui dépendra de moi. Trop heureux si je pouvois le faire avec mes trésors , mes villes , mes châteaux ! Demandez-moi une partie de mes états , & sur le champ je vous cède la moitié de mon trône. Votre grand courage mérite encore plus , & vous acquiert des droits sur mon cœur. Recevez cette main comme le gage de ma foi , & d'une amitié qui ne cessera jamais. A ces mots Norandin descend de cheval , & tend la main au fils d'Olivier. Griffon , qui voit le roi s'avancer avec bonté vers lui , quitte son épée ainsi que son ressentiment , & embrasse les genoux de ce prince. Son sang couloit de deux larges blessures , que Norandin fit aussitôt panser. On le transporta ensuite à la ville , où le roi le fit loger dans son palais. Il y fut retenu pendant quelques jours par ses blessures. Nous pouvons aussi

P'y laisser pour rejoindre dans la Palestine Astolfe & Aquilan son frère.

Depuis que Griffon les avoit quittés, ils n'avoient cessé de le faire chercher dans la ville sainte & dans ses environs. Comme ils ne pouvoient deviner ce qu'il étoit devenu, ils étoient tous deux fort inquiets, lorsqu'ils rencontrèrent le pèlerin Grec, qui leur donna quelques éclairciffemens, en leur disant dans la conversation qu'Origile avoit pris le chemin d'Antioche avec un habitant de cette ville, pour lequel elle s'étoit éprise depuis peu du plus violent amour. Aquilan lui demanda sur le champ, s'il n'auroit pas parlé à Griffon de cette aventure. La réponse du pèlerin lui dévoila aussi les motifs du départ de son frère. Il étoit clair qu'il avoit poursuivi Origile dans Antioche, pour l'arracher à son rival, & en tirer une vengeance à jamais mémorable. Aquilan qui ne vouloit pas que son frère s'exposa seul dans cette entreprise, prit aussitôt le parti de le suivre, mais auparavant il pria le duc Astolfe de vouloir bien retarder son retour en France, jusqu'à ce qu'il fut revenu d'Antioche avec son frère. La route par mer lui parut plus

commode & plus prompte , il prit donc la route de Jaffa , & il s'y embarqua.

Le vent du sud qui régnoit alors , lui fut si favorable , que le lendemain il découvrit les terres de Sur , & bientôt Saffet. ensuite il passa rapidement devant Béríte & Zibelet. Il laissa l'isle de Chipre sur la gauche , pour voguer vers Tripoli , & entrer dans le golphe d'Ajarzzo. De-là le nocher dirige à l'Orient la course rapide de son navire , & gagne l'embouchure de l'Oronte. Alors Aquilan fait jetter un pont sur le rivage , y descend tout armé , & monté sur son fier coursier. Delà il remonte le fleuve jusqu'à Antioche. Dès qu'il y fut arrivé il s'informa de Martan. On lui apprit que depuis quelques jours il étoit parti avec Origile pour se rendre à un tournoi qui devoit se faire à Damas. Bien sûr que son frère , qu'il brûle de rejoindre , y aura volé sur les pas de sa perfide maîtresse , il part le même jour d'Antioche ; & ne voulant pas se confier une seconde fois à la mer , il prend son chemin par les villes de Lidia & de Larisse. Il apperçoit dans le lointain la grande & riche cité d'Alep , qu'il laisse derrière lui,

Environ à une lieue de Mamuga , le ciel , sans

doute pour prouver qu'il fait punir à propos le vice & récompenser la vertu, lui fit rencontrer le lâche Martan qui faisoit porter devant lui en grande pompe le prix du tournoi. A l'aspect de ces armes & de ces vêtemens plus blancs que la neige, Aquilan prit d'abord l'infâme Martan pour son frère, & il courut au-devant de lui avec un cri d'allégresse. Mais il changea bientôt de ton & de figure lorsqu'en s'approchant de plus près, il vit que celui qu'il prenoit pour Griffon, n'étoit pas son frère. Il craignoit que secondé par la perfide Origile, celui qui portoit ces armes n'eût tué Griffon en trahison. Infâme brigand, lui cria-t-il, où as tu pris ces armes ? d'où te vient ce cheval ? dis-moi si Griffon est mort, ou s'il vit encore ? comment tu as pu le priver de son cheval & de ses armes ?

A ces mots prononcés d'une voix terrible, Origile détourne son cheval pour fuir ; mais Aquilan plus prompt qu'elle, l'arrête & la force de rester. Martan, épouvanté par le ton imposant du chevalier, pâlit, tremble comme une feuille agitée par le vent, & ne fait que faire ni que répondre. Aquilan encore plus irrité, lui porte la pointe de

son épée sur la gorge, & lui jure qu'il le tuera ainsi qu'Origille, s'il ne lui découvre sur le champ la vérité. Martan pris au dépourvu, balbutie, hésite, & cherche en lui-même de quelle manière il pourra diminuer l'horreur de son crime. Enfin il répond dans ces termes : Apprenez, seigneur, que je suis le frère de cette femme. Quoique séduite par Griffon, elle ait longtems vécu dans l'opprobre, elle n'en appartient pas moins à une famille respectable par son rang & par ses vertus. Quelque sensible que je fusse à la honte dont elle nous couvroit, il ne m'étoit pas possible de l'enlever de force à un homme aussi vaillant que Griffon ; j'ai donc été forcé d'avoir recours à l'artifice. Ma sœur elle-même qui vouloit retourner à une vie plus décente, convint avec moi de quitter votre frère pendant son sommeil. Elle a exécuté ce projet, & pour qu'il ne pût nous poursuivre, & traverser de si honnêtes desseins, nous l'avons laissé sans cheval & sans armes, & nous sommes venus ici comme vous le voyez.

La fourberie étoit habilement tissée. Cependant le vol du cheval & des armes étoit difficile à excuser. Malgré cet incident, Aquilan auroit

peut-être été la dupe de l'artifice , si le traître , pour rendre son histoire plus touchante , n'eût prétendu être le frère d'Origille. Le mensonge étoit trop probable pour le frère de Griffon , qui venoit d'apprendre par plusieurs personnes d'Antioche qu'elle n'étoit que sa maîtresse. Tant d'impudence redouble la colère d'Aquilan : Tu en as menti , scélérat , s'écrie-t il ; & en même-temps il lui assène sur le visage un coup de poing qui lui fait sauter deux dents ; puis sans vouloir l'entendre davantage , il lui lie les deux bras derrière le dos , traite de même Origille , quelque chose qu'elle dise pour s'excuser , & les conduit ainsi de châteaux en châteaux & de ville en ville jusqu'à Damas ; bien résolu , s'il le falloit , de les traîner sans pitié jusqu'aux extrémités de la terre , pour les livrer à la vengeance de son frère. Il avoit aussi fait retourner avec eux leurs écuyers & leurs bagages , & il entra ainsi dans Damas où il trouva le nom de Griffon célèbre.

Personne parmi les grands & le peuple n'ignoroit que c'étoit Griffon qui avoit donné dans le tournoi des preuves de valeur si extraordinaires , & que son compagnon lui en avoit dérobé l'hon-

neur par une lâche imposture. Le peuple irrité contre l'infâme Martan se le montrait au doigt. Voilà donc, se disoit-on l'un à l'autre, le misérable qui veille si à propos pour s'approprier la gloire des exploits qu'il n'a pas faits, & pour couvrir les autres de son infamie. N'est-ce pas aussi là la perfide qui trahit un brave homme pour favoriser un lâche? Comme ce couple déloyal est bien afforti! on les accable d'injures & de malédictions. On crie qu'il faut les pendre, les brûler, les écarteler. La foule du peuple s'empresse & s'entre-choque pour les voir. On court de toutes parts sur la place publique. Cette nouvelle parvient au roi qui en témoigne plus de satisfaction, que s'il eût acquis un nouveau royaume. Aussitôt il vole, sans attendre sa suite, au devant du brave chevalier qui a su venger son frère d'une manière si éclatante. Il lui fait l'accueil le plus honorable, & le presse de se rendre dans son palais; il avoit déjà donné ordre, d'après le consentement d'Aquilan, de jeter les deux prisonniers dans le fond d'un obscur cachot.

Ils allèrent ensuite à l'appartement de Griffon, que ses blessures retenoient encore au lit: il rou-

git en voyant son frère ; car il ne doutoit pas qu'on ne l'eût mis au fait de son aventure. Lorsqu'on en eût plaifanté pendant quelques momens, on parla du fupplice qu'il falloit infliger aux coupables. Aquilan & Norandin vouloient qu'il fût terrible ; mais Griffon qui n'osoit intercéder pour la feule Origille, fut d'avis que l'on pardonât à l'un & à l'autre. Il donna, pour appuyer son fentiment, les raifons les plus fpécieufes qu'il put imaginer. On lui repliqua à tout, & on finit par conclure que Martan feroit remis entre les mains du bourreau, qui le fouetteroit le plus rudement poffible, fans toutefois le faire mourir. Le lendemain dès le matin, on le promena bien lié dans toutes les rues de la ville, où il fubit fon infâme châtiment, de la manière la plus dure. Quant à Origille, on réfolut de la garder en prifon jufqu'au retour de la belle Lucine, à la fageffe de qui on s'en remit pour la clémence ou la rigueur avec laquelle on la traiteroit. Aquilan refta à la cour du roi jufqu'à ce que fon frère fût entièrement rétabli de fes bleffures.

Norandin, que fa faute avoit rendu plus fage & plus modeste, ne pouvoit fe pardonner d'avoir

outragé à ce point un brave chevalier qui ne méritoit que des honneurs & des récompenses. Jour & nuit il ne cessoit de s'occuper des moyens de réparer cet affront, de manière que Griffon le quittât satisfait. Il résolut donc de lui rendre le prix qu'il avoit mérité, & dont un traître l'avoit si indignement privé par ses artifices, & de le lui présenter au milieu de cette ville qui l'avoit outragé, & avec tous les honneurs dont un roi pouvoit combler un si parfait chevalier. Dans cette intention il fit publier partout, que dans un mois il y auroit un autre tournoi. Pour rendre la fête plus solemnelle, il en fit les apprêts avec une magnificence vraiment royale. Bientôt la renommée, prenant son essor, porta cette nouvelle dans la Phénicie & dans la Palestine. Astolfe en fut instruit comme les autres, & il résolut, ainsi que le vice roi de Solimes, de se rendre au tournoi. L'histoire parle de Sanfonet comme d'un guerrier vaillant & de la plus grande réputation. Il avoit été, comme je l'ai déjà dit, baptisé par Roland, & Charlemagne lui avoit confié le gouvernement de la cité sainte. Astolfe partit avec lui dans le dessein de se rendre à

Damas, & de se trouver à ce tournoi si vanté.

Ils marchoient tranquillement & à petites journées pour arriver plus frais à cette ville le jour du tournoi. Dans un endroit où le chemin croisé se divisoit en deux routes, ils rencontrèrent une personne qu'à ses armes & à sa fière contenance, on eut pris pour un homme, & qui cependant n'étoit qu'une femme, mais une femme terrible dans les combats. Elle se nommoit Marsize, & elle étoit si vaillante, que plus d'une fois l'épée à la main elle avoit fatigué le prince d'Angers & le seigneur de Montauban. Elle cheminoit jour & nuit par monts & par vaux, cherchant de tous côtés des chevaliers errans & des aventures qui pussent la couvrir d'une gloire immortelle. Dès qu'elle apperçut Astolfe & Sanfonet, qui, comme elle, étoient armés de toutes pièces, elle jugea qu'ils devoient être d'illustres chevaliers, car tous deux étoient d'une taille avantageuse, & avoient un port imposant. Curieuse d'éprouver si leur valeur répondoit à ces dehors, elle pouffoit son cheval contre eux pour les défier; lorsqu'en s'approchant de plus près, elle reconnut le duc Anglois. Aussitôt elle se rappelle son caractère aimable &

Les attentions qu'il avoit eues pour elle au Catai ; le salua par son nom , tire son gantelet ; & malgré toute sa fierté , cour avec joie pour l'embrasser. De son côté , le Paladin n'est , ni moins civil , ni moins respectueux , pour cette illustre guerrière.

Ils se demandèrent ensuite où ils portoient leurs pas. Aftolfe qui parla le premier , répondit qu'ils se rendoient à Damas , où le roi de Sirie invitoit tous les chevaliers à venir faire preuve de leur valeur dans un tournoi. Marfize qui ne laissoit échapper aucune occasion de signaler son courage , leur dit qu'elle vouloit les y accompagner. Aftolfe & Sansonet furent charmés de la rencontre , & tous ensemble arrivèrent à Damas la veille de la fête. Ils se logèrent dans un des faux-bourgs où ils reposèrent plus tranquillement jusqu'à l'heure où l'aurore quitte le lit du vieil époux qui lui fut autrefois si cher , que s'ils fussent descendus dans des palais dorés. Lorsque le soleil qui se leva sans nuages , eut éclairé la Sirie de ses nouveaux rayons , la belle guerrière & les deux chevaliers s'armèrent. Ils avoient déjà envoyé à la ville quelques-uns de leurs écuyers , qui vinrent bientôt les avertir que Norandin

s'étoit déjà rendu au lieu destiné pour ces jeux guerriers. Sur le champ ils entrent dans la ville, & se rendent sur la place publique, par la rue principale, remplie de chevaliers qui attendoient le signal du roi pour commencer les joûtes.

Le prix du vainqueur étoit une épée & une masse d'armes, enrichies de pierres précieuses. Norandin, persuadé que Griffon remporterait le prix de ce second tournoi, ainsi que du premier, avoit joint à l'armure l'épée, la masse, & le superbe coursier, pour combler Griffon de tous les dons que l'on pouvoit offrir à un si parfait chevalier. Le roi avoit fait suspendre près de lui les armes gagnées par Griffon dans le premier tournoi, & que le vil Martan avoit usurpées pour quelques momens par ses impostures, il les avoit ceint de cette riche épée, & la masse d'armes étoit posée à l'arçon de la selle du coursier. L'intention du roi étoit que Griffon remportât les deux prix; mais la généreuse guerrière, qui venoit d'arriver sur la place avec Astolfe & Sanfonet en empêcha l'effet.

Dès qu'elle aperçut cette armure, elle la reconnut pour la sienne. Effectivement elle lui avoit

appartenu, & elle en faisoit beaucoup de cas, quoi qu'elle l'eût laissée sur la route d'Armenie pour courir plus vite après Brunel, qui lui avoit dérobé son excellente épée. Comme cette aventure n'a aucun rapport avec mon sujet, je n'en parlerai pas davantage. Il suffit de vous apprendre que ces armes appartenoient réellement à Marfize. Dès qu'elle en fut sûre, rien au monde n'auroit pu la déterminer à les laisser un instant de plus au pouvoir d'un autre. Son empressement ne lui permet pas de réfléchir sur les moyens qu'elle doit prendre pour les recouvrer. Elle s'en approche, étend la main & s'en empare sans aucun égard pour personne. Elle les saisit même avec tant de précipitation qu'elle en fait tomber une partie par terre. Outré de cette insolence, le roi lui dénonce la guerre d'un seul regard plein de courroux. Sur le champ le peuple s'arme pour venger son souverain, sans se ressouvenir de ce qu'il lui en avoit couté quelques jours auparavant pour avoir insulté un chevalier errant.

Jamais dans les beaux jours du printemps, un enfant ne se plut autant à folâtrer dans une prairie émaillée de fleurs, jamais une jeune beauté,

parée de tous ses atours , ne se trouva encore plus de joie dans un bal , ou à une fête , que l'incomparable Marfize dans le bruit des armes & des chevaux , parmi les pointes des lances & le tranchant des glaives , au milieu du sang & du carnage. Elle pique son cheval & court la lance baissée sur ce peuple stupide. Elle atteint l'un au col , perce le cœur de l'autre , & renverse à droite & à gauche tout ce qu'elle heurte. Elle tire ensuite son épée , fait voler les têtes & les bras , les épaules , & taille en pièces ces misérables. L'intrépide Astolfe & le fier Sanfonet qui s'étoient armés le matin avec Marfize , ne voulurent pas l'abandonner dans ce danger. Ils baissent leur visière , mettent leurs lances en arrêt , & bientôt se frayent , l'épée à la main , une large route à travers ce vil peuple. Les chevaliers étrangers , qui étoient venus pour assister à ces jeux changés en de si cruels combats , & qui , pour la plupart , ignoroient la cause de la fureur du peuple , ainsi que l'injure faite au roi , restoient surpris , & ne savoient à quoi se déterminer. Les uns prirent le parti du peuple , & ils ne furent pas long temps à s'en repentir. D'autres qui ne s'intéressoient, ni aux citoyens

de Damas, ni aux étrangers, accoururent pour séparer les combattans. Les plus prudens ne firent aucun mouvement, & attendirent en filence le dénouement de l'aventure.

Griffon & Aquilan se déclarèrent pour le roi: ils voyoient le courroux étinceler dans les yeux de ce prince. D'ailleurs ils avoient appris par plusieurs personnes du peuple le sujet de la querelle, & Griffon y trouvoit son honneur aussi compromis que celui de Norandin. Ils se firent donc donner leurs lances & coururent à la vengeance, en frémissant de colère. Astolfe accouroit aussi d'un autre côté, monté sur Rabican. Il étoit armé de cette lance d'or enchantée, à qui nul combattant ne pouvoit résister. Il en frappa d'abord Griffon, qu'il renversa. Il rencontra ensuite Aquilan, & à peine eut-il touché les bords de son bouclier, qu'il l'étendit aussi sur le sable. Sanfonet avoit fait vuider les arçons aux chevaliers les plus renommés pour leur valeur. Le peuple fuit de toutes parts, & le roi qui reste sur la place presque abandonné, frémit de dépit & de rage.

Marfize, après avoir vu ses ennemis se dissiper devant elle, prend l'armure & s'en retourne à son

logement victorieuse & triomphante. Astolfe & Sanfonet ne tardèrent pas à la suivre , & prirent ainsi qu'elle le chemin des portes de la ville : ce qui ne leur étoit pas difficile ; car le peuple renfermé dans ses maisons , n'osoit pas leur disputer la passage. Les deux fils d'Olivier, honteux de s'être vu renverser dès le premier choc , baissoient les yeux & n'osoient regarder le roi. Bientôt ils remontent sur leurs courriers , & se mettent à la poursuite des ennemis. Norandin les suit avec un grand nombre de ses sujets, déterminés à mourir ou à venger leur prince. Le peuple timide les excite par des cris , & attend au loin l'événement. Griffon arriva dans le moment où les trois guerriers qui s'étoient déjà rendus maîtres du pont se retournoient pour faire face à leurs ennemis. Il se remit sur le champ Astolfe qui portoit les mêmes armes & la même devise , & qui étoit monté sur le même cheval que le jour de son combat avec l'enchanteur Horride. Il n'y avoit pas pris garde lorsqu'il combattoit contre lui dans la place publique , mais alors il le reconnut , le salua par son nom , & lui demanda quels étoient ses deux autres compagnons , & pourquoi ils avoient

renversé avec si peu d'égards pour eux les armes exposées sur la place publique ? Le Paladin lui nomma ses deux compagnons. A l'égard des armes qui avoient excité la querelle, il n'en sçavoit pas plus que lui sur ce sujet ; mais comme il étoit venu avec Marzise, ainsi que Sanfonet, ils s'étoient crus obligés de la défendre.

Pendant que Griffon s'entretenoit avec le duc Anglois, Aquilan survient, le reconnoît aussi à sa voix, & sa colère se change en dispositions pacifiques. Les guerriers de Norandin suivoient Aquilan de fort près ; mais ils n'osoient trop s'approcher sur-tout lorsqu'ils virent ce pourparler auquel ils prêtèrent l'oreille avec la plus grande attention : l'un d'eux qui entendit prononcer le nom de Marzise si célèbre dans le monde entier par son courage, courut vîte avertir Norandin, que s'il ne vouloit voir détruire dans le moment toute sa cour, il prit les mesures les plus efficaces pour la soustraire à Tisiphone & à la Mort ; qu'enfin c'étoit Marzise elle-même qui avoit saisi l'armure sur la place publique. A ce nom si redouté dans tout l'Orient & qui faisoit dresser les cheveux sur la tête des plus braves, quoique celle qui le por-

toit fût souvent fort éloignée, Norandin bien sûr que s'il n'y pourvoit promptement, il va voir fondre sur lui tous les malheurs dont on le menace, fait retirer ses troupes, dont la colère avoit déjà cédé à la crainte. D'un autre côté les deux fils d'Olivier, joints à Astolphe & à Sanfonet, appaifent Marfize à force de prières, & parviennent à terminer ce débat fanglant.

Marfize se présenta au roi & lui dit du ton le plus fier : Je ne fais, seigneur, à quel titre vous prétendiez donner au vainqueur du tournoi ces armes qui ne vous appartenoient pas. Elles sont à moi. Je les laissai sur la route de l'Arménie, dans un moment où je fus obligé de m'en dépouiller pour poursuivre plus rapidement un brigand qui m'avoit offensé. Ma devise, si vous la connoissez, vous convaincra de ce que j'avance. En même-temps elle lui montra la couronne brisée en trois parties qui étoit gravée sur sa cuirasse. Il est vrai, lui répondit le roi, que je les ai reçues d'un marchand Arménien, & si vous en eussiez témoigné le moindre desir, soit qu'elles vous appartiennent ou non, je n'aurois pas hésité à vous les offrir. Elles sont déjà à Griffon ; mais je compte assez sur

son amitié pour croire qu'il me les auroit remises, pour vous les présenter. Il est inutile de me montrer votre devise, comme une preuve qu'elles vous appartiennent; votre parole suffit, & j'y ajoute plus de foi qu'à tout autre témoignage. Ces armes sont à vous. Ainsi gardez-les, & qu'elles ne soient plus un sujet de dispute. Je saurai dédommager Griffon par de plus riches présens. Je le ferai suffisamment, si je puis vous être utile, répondit Griffon, qui se soucioit fort peu de cette armure, & qui desiroit beaucoup que l'affaire se terminât à la satisfaction du roi. Marfize, qui crut alors son honneur à couvert, ne voulut pas leur céder en générosité, & de l'air le plus gracieux, elle offrit à Griffon cette armure, qu'elle finit par recevoir de sa main. Ils reprirent ensuite le chemin de la place publique dans la plus parfaite intelligence. La fête recommença, le tournoi se fit, & Sanfonet en remporta le prix; car Astolfe, les deux frères, & Marfize plus redoutable qu'eux tous, ne voulurent pas entrer dans la lice pour en laisser tout l'honneur à Sanfonet.

Après avoir passé huit ou dix jours dans le palais de Norandin au milieu des divertissemens

& des fêtes de toute espèce, le desir de revoir la France, dont ils ne vouloient pas s'absenter plus long temps leur fit prendre congé du roi. Marfize, qui ne desiroit rien tant que de voir ce beau pays, résolut de les y suivre. Depuis long temps elle brûloit de se mesurer contre ces fameux Paladins, dont elle avoit tant entendu parler, & elle vouloit éprouver, si leur valeur répondoit à ce que la renommée en publioit. Sansonet aussi empessé qu'eux de faire ce voyage, laissa le gouvernement de la Palestine à l'un de ses lieutenans; & ces cinq guerriers qui avoient peu d'égaux dans l'univers, partirent ensemble pour Tripoli, où ils avoient dessein de s'embarquer. Ils y trouvèrent un navire chargé de marchandises, & prêt à faire voile pour l'Occident. Ils s'accordèrent facilement pour leur passage & celui de leurs chevaux avec le patron, qui étoit de Luna, ville de Toscane. Comme le temps clair & serein de toutes parts, leur promettoit une heureuse navigation, ils quittèrent le port par un vent favorable qui enflait toutes leurs voiles.

L'isle consacrée à la Déesse des amours, les reçut la première dans un de ces ports. L'air per-

nicieux de ce lieu n'agit pas seulement sur les hommes dont il abrège les jours, mais il amolit & diffout le fer. Ces vapeurs malignes s'élèvent d'un marais que la nature si bienfaisante pour tout le reste de l'isle n'auroit pas du placer près de Famagouste. L'odeur infecte qui s'exhaloit de ces eaux croupissantes, empêcha le vaisseau d'y faire un long séjour. Secondé par un vent d'est, il côtoya l'isle à droite, & vint surgir devant Paphos. Tous ceux qui le montoient, descendirent sur ce rivage enchanteur, les uns pour leurs affaires, les autres pour jouir des agrémens de cette contrée, où l'on respire, par tous les sens, l'amour & le plaisir. Le terrain y forme une colline qui s'étend par une pente douce jusqu'à cinq ou six mille de la mer. Tout cet espace est planté de mirtes, de lauriers, de cédres, d'orangers, & d'autres arbres aussi odorans. La terre parfumée par le thim, le serpolet, le lys & le safran exhale une odeur qui se fait sentir au loin sur la mer, lorsque le vent souffle sur ce côteau. Une claire fontaine, qui se divise en plusieurs ruisseaux arrose cette plage délicieuse, où l'empire de Vénus se fait sentir par ses plus puissans attraits, & ses

dans les plus précieux. Toutes les femmes y sont belles , & leur beauté a des charmes qu'on ne trouve en aucun lieu du monde. Toujours soumises à l'amour elles y ressentent, elles y font éprouver ses feux depuis leur plus tendre jeunesse jusqu'à leur dernier soupir. On leur raconta de nouveau ce qu'ils avoient déjà appris dans la Sirie sur l'aventure de Lucine & de l'ogre. Cette princesse faisoit alors dans Nicosie les préparatifs nécessaires pour aller rejoindre son époux. Lorsque le patron du navire eût terminé ses affaires , il fit lever l'ancre par un vent favorable , & déployant toutes ses voiles , il cingla vers le couchant.

A peine le navire étoit en pleine mer , que le vent qui l'avoit fait sortir du port , tourna au sud. Ce changement ne fut pas contraire à leur course, & le vent modéra son haleine tant que le soleil parut sur l'horison. Mais le soir il se renforça peu à peu , & bientôt déployant toutes ses forces , il agita la mer jusque dans ses plus profonds abîmes. Le ciel embrâsé par de continuels éclairs , retentissant du bruit de la foudre , sembloit prêt à éclater. Les nuages étendent dans les airs un voile ténébreux qui ne laisse voir, ni la lune , ni les

étoiles. La mer mugit sous leurs pieds, le ciel gronde sur leur tête, le vent & la tempête sifflent autour d'eux. la pluie, la grêle assaillent les malheureux navigateurs, & une nuit toujours plus épaisse se répand sur la mer irritée & terrible. Les matelots déploient toutes les ressources de leur art si vanté. L'un court en sifflant à travers les cordages, & indique par ce signal ce que les autres doivent faire. Quelques-uns préparent des ancres, tandis que le reste de la troupe affermit le mât, assure le gouvernail, & tire les cables de la proue à la poupe. La tempête ne fit que s'accroître pendant toute cette nuit plus ténébreuse que le noir Tartare, & le pilote se tint toujours en pleine mer, où il espéroit avoir à lutter contre des vagues moins furieuses. A tout instant il oppose la proue de son navire à la rage des flots. Il espéroit que le soleil en paroissant feroit cesser cet orage, ou du moins en calmeroit la violence; mais loin de s'appaiser, il redouble avec le jour, si l'on peut donner ce nom à ces affreux momens où privé de la lumière, on ne distingue le tems que par le calcul des heures. Les matelots découragés perdent toute espérance, plient les voiles,

abaissent le mât, & abandonnent le navire à la merci des flots.

Pendant que la fortune tourmente sur mer ces braves chevaliers ; elle ne laisse pas plus de loisir à ceux qui sont en France , où les Anglais & les Sarasins acharnés au combat se taillent mutuellement en pièces sous les murs de Paris. Renaud attaque , ouvre , dissipe des bataillons entiers , & foule à ses pieds leurs étendards. Il marchoit , comme je vous l'ai dit , à la rencontre du brave Dardinel. En s'en approchant il remarque , que ses armes écartelées de rouge & de blanc , portent la devise dont s'enorgueillissoit le terrible fils d'Almont. Il jugea qu'il n'y avoit qu'un chevalier du plus grand courage qui eût pu s'exposer à prendre une semblable devise. Lorsqu'il en fut plus près , les monceaux de cadavres dont il étoit entouré le confirmèrent dans l'opinion qu'il avoit conçue de sa valeur. Voici , dit-il en lui-même , une plante funeste qu'il faut déraciner avant qu'elle ait pris de nouveaux accroissemens. Partout où le Paladin porte ses pas , chacun s'écarte & lui laisse une large route , tant son redoutable glaive est redouté.

Le fils d'Aimon ne voit que l'infortuné Dardinel, il ne cherche, il ne poursuit que lui. Jeune enfant, lui cria-t-il dès que ce prince put l'entendre ; celui qui t'a transmis ce bouclier t'a laissé un héritage bien dangereux. Je vais éprouver comment tu fauras le conserver dans le cas où tu aurois l'audace de m'attendre. Si tu ne te défends pas contre moi, que feras-tu contre Roland ? Apprends, lui répondit Dardinel, que puisque je porte ces armes, je faurai les défendre. Je tiens cette devise de mon pere, & j'espère qu'elle m'exposera à moins de dangers qu'elle ne me procurera d'honneur. Je suis jeune encore, mais ne crois pas pour cela que j'évite ta rencontre, ou que je t'abandonne ces armes glorieuses. Tu ne me les arracheras qu'avec la vie, ou plutôt ce bras, avec l'aide du ciel, va te priver de la tienne. Au reste quoique le ciel en ordonne, on ne m'accusera pas d'avoir dégénéré. Il dit, & l'épée à la main il fond sur le chevalier de Montauban. Un froid mortel glaça le sang des Africains dans leurs veines, lorsqu'ils virent Renaud se jeter sur le jeune prince avec la fureur d'un lion, qui a vu dans une prairie un jeune taureau qui n'a

pas encore senti les feux de l'amour. Dardinel porta le premier coup , mais il frappoit eu vain l'armet de Mambrin. Tu vas éprouver , lui dit Renaud avec un sourire amer , si mes coups sont plus assurés que les tiens , & en même tems il lui plonge son épée dans la poitrine avec tant de force , que la pointe en sort par derrière le dos. Ainsi qu'une tendre fleur moissonnée par le soc de la charue , se flétrit & meurt , ainsi qu'un pavot , après une pluie trop abondante , penche sa tête sur sa tige affaissée , ainsi le coloris qui embélistoit les joues du jeune Dardinel s'évanouit , & sa vie s'éteint.

La valeur des Africains expire avec ce jeune & brave prince. Semblables à des eaux qui long-tems amoncelées dans d'étroits canaux par les efforts de l'art , se répandent avec un grand fracas , lorsque les digues qui les retenoient viennent à se rompre , les troupes de l'Afrique soutenues pendant quelque tems par la bravoure de Dardinel , se dissipent & fuient de tous côtés dès qu'elles l'ont vu tomber. Renaud laisse fuir ceux qui veulent se soustraire à ses coups , il n'attaque que ceux qui se défendent. Ariodant , qui dans ce jour

égala presque Renaud, renverse tout ce qu'il rencontre. Lionel & Zerbin font un horrible carnage : chacun s'empresse à l'envi de se signaler. Charles s'acquie dignement de son devoir, ainsi qu'Olivier, Turpin, Gui, Oger & Salomon.

Les Maures alloient être entièrement défaits, & il n'en fut pas retourné un seul dans leur pays, si le roi d'Espagne qui crut plus prudent de sauver les débris de l'armée, que de se perdre entièrement en s'opiniâtrant à soutenir un combat devenu trop inégal, n'eut pris le sage parti de la retraite. Il fit donc marcher vers le camp qui étoit défendu par une forte palissade & par un fossé profond, le gros de son armée, avec les troupes de Stordilan, ainsi que celles des rois d'Andalousie & de Portugal. En même tems il envoya dire au roi de Barbarie de faire sa retraite dans le meilleur ordre qu'il lui serait possible, mais que dans ce moment il devoit se trouver trop heureux de pouvoir sauver sa personne & son camp. Agramant qui croyoit tout perdu, & qui ne comptoit plus revoir Bireste, car jamais la fortune ne s'étoit montrée plus cruelle à son égard, se réjouit beaucoup d'apprendre que Marsile étoit en sûreté, avec une

partie de l'armée. Sur le champ il fit sonner la retraite & tourner ses drapeaux vers le camp. Mais ses soldats en déroute n'entendent ni les tambours, ni les trompettes, & ne voient aucun signal. Dans leur effroi, les lâches se précipitent par millions dans la Seine. Envain le roi Agramant aidé de Sobrin, & secondé par ses meilleurs chefs, fait tous ses efforts pour les rallier & les ramener dans l'enceinte du camp. Les prières & les menaces de ses généraux peuvent à peine en rassembler le tiers. Le reste fuit, ou est tué par les Chrétiens. Ceux qui se sont réunis sous leurs étendards sont harcelés de tous côtés par leurs ennemis, & arrivent au camp blessés, pour la plupart, & tous accablés de fatigue & de lassitude.

Les Chrétiens les poursuivirent jusqu'aux portes de leurs retranchemens, où ils entrèrent consternés. Malgré tous ses retranchemens, ce lieu n'étoit pas assez fort pour résister à un ennemi victorieux; & l'empereur qui savoit saisir l'occasion lorsqu'elle se présenteoit l'eut emporté d'emblée, si la nuit peut-être hâtée par le créateur qui eut pitié de l'ouvrage de ses mains, n'eût répandu ses ténèbres sur les deux armées, qu'elle forçoit au re-

pos. Le sang inonda les campagnes , ruiffela dans les chemins , & y forma des lacs. Quatre-vingt mille hommes furent paffés dans cette journée au fil de l'épée , & leurs corps dépouillés par les payfans devinrent la proie des loups & des avides vautours. Charles ne rentra pas dans la ville , mais il fit fur le champ dresser fon camp devant celui des ennemis , qu'il affiégea dans leurs tentes. On alluma devant les fiennes un grand nombre de feux. Agramant , de fon côté pourvoit à tout , il fait ouvrir de nouveaux fossés , forme d'autres remparts , élève des redoutes , visite les différentes gardes , & paffe toute la nuit sous les armes. Les Sarrasins battus , & qui ne se croient pas en sûreté dans l'enceinte de leurs pavillons étouffent leurs cris & leurs sanglots , qu'ils n'osent faire éclater si près des vainqueurs. Les uns regrettent leurs amis & leurs parens , qu'ils ont laissés sur le champ de bataille , les autres pleurent sur eux-mêmes & sur leurs maux actuels ; mais bien plus encore sur ceux qui les menacent dans l'avenir.

Parmi les Maures , il se trouvoit deux hommes nés de parens obscurs dans Ptolémaïde ; mais qui doivent être à jamais célèbres comme les modèles

de l'amitié la plus parfaite. Ils se nommoient Cloridan & Médor. Attachés à Dardinel dans la bonne & dans la mauvaise fortune , ils étoient venus en France à la suite de ce prince. Cloridan qui avoit passé toute sa vie dans les forêts à poursuivre les bêtes féroces , étoit agile & robuste. Médor , dans le printems de son âge , avoit sur ses joues vermeilles le coloris & la fraîcheur de l'aimable jeunesse. C'étoit le plus beau de tous les guerriers qui avoient suivi le roi d'Afrique sur les bords de la Seine. De grands yeux noirs relevoient l'éclat de ses cheveux blonds & naturellement bouclés ; les anges ou les amours n'ont pas des traits plus séduisans. Ainsi que beaucoup d'autres ils étoient tous deux de garde sur les remparts , & la nuit au milieu de sa course tournoit vers le ciel ses yeux assoupis , lorsque Médor toujours occupé du sort déplorable de Dardinel son maître , & touché de le voir privé des honneurs de la sépulture , se retourne vers son compagnon , & lui dit : Je ne saurois t'exprimer combien je me sens affligé de songer que le corps de Dardinel indignement étendu dans la plaine , va devenir la pâture des loups & des corbeaux. Il me traitoit avec tant de

bonté, que quand je lui sacrifierois ma vie, je ne m'acquitterois que bien foiblement de ce que je lui dois. Je veux aller chercher son corps sur le champ de bataille, pour qu'on lui rende les honneurs dus à son rang. Peut-être le ciel touché de ce motif, permettra-t-il que je passe sans être vu à travers le camp des ennemis, où règne le plus profond silence. Pour toi, reste ici. Si le sort impitoyable dispose de mes jours & s'oppose à une action si noble, tu pourras du moins apprendre que, victime d'un cœur trop sensible, j'ai péri dans cet effort généreux.

Cloridan est surpris de trouver tant de courage & de fidélité dans le cœur d'un enfant. Comme il l'aimoit beaucoup, il fit tout ce qu'il put pour le détourner d'un projet aussi dangereux; mais en vain. Il ne fauroit calmer la douleur de son ami, & Médor est déterminé à mourir, où à élever un tombeau à son ancien maître. Lorsque Cloridan vit que rien ne pouvoit l'ébranler : Allons, lui dit-il, je veux aussi partager l'honneur & les dangers de cette entreprise. Je connois tout le prix d'une mort glorieuse, & j'en cherche les occasions. D'ailleurs quel plaisir goûterois-je dans la vie,

fans toi, mon cher Médor ? j'aime bien mieux mourir à tes côtés les armes à la main , que de périr ensuite consumé par le regret de ta perte. Cette résolution prise, ils se font relever par les gardes qui devoient leur succéder, & ils partent. Bientôt ils ont franchi la pallissade ainsi que le fossé, & ils se trouvent au milieu des Chrétiens. Tout dormoit dans le camp ennemi, & les feux qu'on y avoit allumés étoient absolument éteints. Comme ils craignoient peu les Sarasins, ces braves guerriers étendus au milieu des chars & des armes, étoient plongés dans le vin & dans le plus profond sommeil.

A cet aspect, Cloridan s'arrête & dit à Médor, Voici une occasion de venger notre prince, ne la faisons-nous pas pour immoler à ses mânes quelques-uns de ses ennemis ; toi, regardes de toutes parts, & prête attentivement l'oreille pour m'avertir s'il survient quelqu'un. Cette épée va te frayer une large route à travers les barbares qui ont tué notre maître. En finissant ces mots, il entre dans la tente où repositoit le docte Alfée. C'étoit un habile médecin fort savant dans la magie & dans l'astrologie. Charlemagne l'avoit attiré

depuis un an à sa cout. Pour cette fois le devin fut lui-me la dupe de son art mensonger. Il croyoit avoir lu dans les astres que , comblé d'honneurs & d'années , il mourroit entre les bras de son épouse ; & voici que Cloridan lui enfonce son épée dans la gorge. Auprès de ce devin il tue quatre soldats , dont Turpin ne nous a pas transmis les noms. Il immole ensuite Palidon de Montcalier , qui dormoit entre deux chevaux dans la plus parfaite sécurité. L'infortuné Grillus s'étoit couché la tête appuyée sur un gros baril qu'il avoit vuidé tout entier , & il comptoit bien goûter en paix les douceurs d'un sommeil tranquille, L'audacieux Sarrasin lui coupe la tête , & le vin dont son corps étoit rempli sort à gros bouillons avec son sang. Il buvoit encore en songe , pendant qu'il recevoit le coup mortel. Auprès de Grillus , Cloridan étend en deux coups Andropone & Conrad , l'un Grec , l'autre Allemand. Ils avoient passé le plus grande partie de la nuit à table & au jeu. Heureux s'ils eussent veillé jusqu'à ce que le soleil de retour des Indes , eût reparu sur notre horison : mais le destin ne pourroit plus rien sur les hommes s'ils savoient prévoir l'avenir. Tel qu'un lion , pressé par la faim ,

étrangle , déchire & dévore un foible troupeau ; qu'il a surpris dans fon parc ; ainfi le cruel Sarafin égorge & maffacre les Chrétiens plongés dans le fommeil.

L'épée de Médor ne reffe point oifive , mais il dédaigne de la tremper dans un fang abject. Il cherchoit des yeux quelque illufre victime , lorsqu'il apperçut le duc d'Albret , qui s'étoit endormi dans les bras de fa maîtrefle. Ils fe tenoient fi étroitement ferrés que l'air n'auroit pas pu paffer ent'eux. D'un feul coup Médor abat ces deux têtes. O douce mort ! ô fort digne d'envie ! leurs ames auffi intimement unies que l'avoient été leurs corps , parvinrent fans doute enfemble dans le féjour deftiné aux fideles amans. Il tue enfuite Malinde & Ardalice , tous deux fils du Comte de Flandres ; Charles qui les avoit vu revenir l'épée teinte du fang des ennemis , les avoit fait tous deux chevaliers fur le champ de bataille ; il leur avoit auffi promis des terres dans la Frife , & il les leur auroit données ; mais l'épée de Médor le dégagede fa parole. Ils avoient déjà pénétré jufqu'aux logemens des Paladins , dont les pavillons environnoient celui de l'empereur , & qui y faifoient

la garde chacun à leur tour. Ils ne pouffent pas plus loin le carnage, & ils se retirent, dans la crainte que parmi un si grand nombre de guerriers il ne s'en trouve quelqu'un d'éveillé.

Ils auroient pu se charger d'un riche butin ; mais contens de se tirer eux-mêmes d'un si grand danger, ils prennent le chemin qu'ils croient le plus sûr. Cloridan précède Médor, & bientôt ils arrivent sur le champ de bataille, où au milieu des débris des lances, des épées, des flèches & des boucliers, le pauvre & le riche, le roi & le sujet, l'homme & le cheval, sont étendus confusément sur la terre abreuvée de sang. Dans l'horrible mélange des cadavres dont cette vaste plaine étoit couverte, ils pouvoient faire d'inutiles recherches pendant le reste de la nuit, si la lune propice aux vœux de Médor, n'eût daigné dissiper les nuages qui couvroit son disque. Ce fidèle Sarafin tourne pieusement ses yeux vers le ciel, les fixe sur l'astre de la nuit, & lui adresse cette prière : Vénérable Déesse, honorée à si juste titre par nos pères sous trois noms différens, toi qui revêtue de diverses formes, fais éclater tour-à-tour ta beauté dans le ciel, sur la terre & dans les

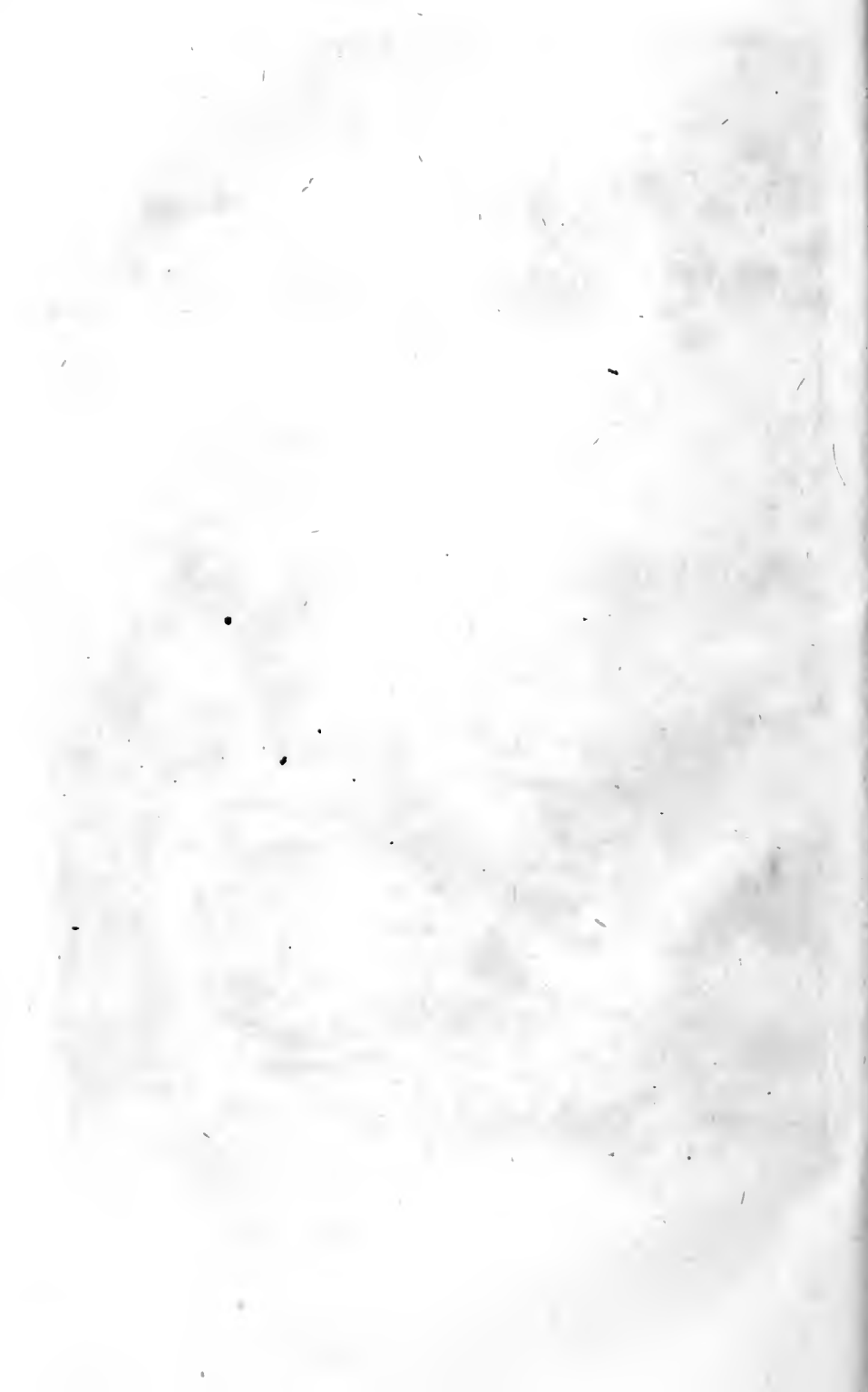
enfers, ô toi qui poursuis les hôtes des forêts jusques dans leurs retraites les plus inaccessibles ; fais-moi découvrir le corps d'un prince , qui pendant sa vie imita tes goûts & tes vertus ! Dans le moment , soit que le hazard le voulut ainsi , soit qu'une aussi fervente prière méritât d'être exaucée , la lune écarte les nuages , & paroît plus belle & plus claire que lorsqu'elle se jetta dans les bras d'Endymion. Cloridan & Médor découvrent Paris, les deux camps, la plaine , & dans le lointain les collines de Montmartre & de Montlhéry. La lumière sembla beaucoup plus vive à l'endroit où le corps du fils d'Almont étoit étendu.

Médor , qui le reconnoît à l'éclat de ses armes , écartelées de blanc & de rouge , y court en pleurant. Il se prosterne aux pieds de ce maître adoré , qu'il arrose de ses larmes , & sa douleur s'exhale par des plaintes si tendres , & par des gémissemens si touchans , que les vents suspendent leur course pour l'écouter. Cependant il modère l'expression de ses regrets , qui se font à peine entendre , non qu'il soit retenu par le soin de conserver sa vie : dans ces affreux momens , il la déteste & voudroit la perdre mille fois , mais il craint d'être troublé

dans l'exécution de son généreux dessein. Enfin ils chargent le corps du roi sur leurs épaules, & se partagent cet honorable faix. Ils hâtoient leurs pas autant que le leur permettoit ce précieux fardeau. Déjà le dieu de la lumière étoit prêt à chasser les étoiles du ciel & les ténèbres de dessus la face de la terre. Zerbin à qui son grand cœur ne permettoit pas de se livrer au repos, lorsqu'il pouvoit acquérir de la gloire, revenoit dans le camp aux premières clartés de l'Aurore, après avoir poursuivi pendant toute la nuit une partie de Maures. il avoit avec lui quelques cavaliers qui apperçurent de loin les deux amis, & qui aussitôt marchèrent à eux animés par l'espérance du butin. Mon cher Médor, dit alors Cloridan à son compagnon, il faut nous débarrasser de ce fardeau, & faire tous nos efforts pour nous sauver. Il ne seroit pas sage de perdre deux hommes vivans pour conserver un mort. A ces mots il abandonna le corps de Dardinel, croyant que Médor en alloit faire autant. Mais cet infortuné, qui aimoit beaucoup plus son prince, resta seul chargé de tout le poids.

Cloridan couroit de toutes ses forces, comme





si son ami eût été à ses côtés , ou derrière lui. S'il eût cru l'abandonner au milieu de ses ennemis , il se fût plutôt exposé à mille morts , que de le quitter un seul moment. Les soldats de Zerbin qui veulent faire ceux-ci prisonniers , ou les tuer , se répandent de tous côtés dans la plaine , & faifissent les passages par où ils pouvoient s'échapper. Zerbin est encore plus actif , car à leur crainte ; il ne doute pas que ce ne soit des ennemis. Non loin de cet endroit , étoit alors une antique forêt plantée d'arbres fort ferrés , & hérissée de brouffailles. D'étroits sentiers , praticables pour les seules bêtes féroces , en formoient une espèce de labyrinthe. Les deux Sarrafins espèrent y trouver un azile , & se dérober sous l'épaisseur de ses ramaux. Mais ceux qui prennent plaisir à mes chants , voudront bien remettre à une autre fois la suite de cette histoire.



si son ami est de la sorte, on devroit lui
 être en si bon point, au lieu de le couronner, il
 se lui feroit enlever à mille lieues, que de le
 punir au seul moment. Les rois de la Chine
 veulent faire ceux-ci prisonniers, et les faire
 répandre de tous côtés dans les provinces, et les
 tenir les passages par où ils y auroient à échap-
 per. Zorin est encore plus agité, car si un esclave
 il ne doute pas qu'il ne soit des rois. Non
 loin de cet endroit, étoit autre une autre sorte
 de plantes d'arbres fort rares, et de la sorte de
 faulx. D'autres fontiers, qui étoient pour les
 terres de la terre, et pour les uns étoient de
 l'Inde. Les deux autres étoient y trouver
 un autre, et se débiter, et les deux autres
 terres. Mais ceux qui y étoient y étoient y
 champs, pour leur être réservés à une autre fois
 la suite de ces choses.





 C H A N T X I X .

JAMAIS personne ne fait par qui il est réellement aimé, tant qu'assis au haut de la roue de la Fortune, cette déesse le comble de ses faveurs; car alors il se voit environné de véritables & de faux amis, qui tous s'emprescent également de lui témoigner leur zèle; mais lorsque les malheurs succèdent aux prospérités, la foule servile des adulateurs disparaît, l'ami sincère reste seul, plus constant que jamais, & vous aime même après votre mort. Si le cœur pouvoit se voir ainsi que le visage, tel homme puissant dans les cours, changeroit bientôt de fort contre l'infortuné qu'il accable de son crédit, & souvent d'obscurs particuliers paroîtroient aux premiers rangs, tandis que des grands ramperoient dans la foule. Mais retournons au fidèle & beau Médor, qui aima son prince pendant sa vie & après son trépas.

L'infortuné cherchoit à se cacher dans l'épaisseur de la forêt, mais le lourd fardeau qui l'accabloit rendoit tous ses efforts inutiles. Comme

il ne connoissoit pas le pays, il se trompe de route, & s'engage dans des brouffailles dont il ne sauroit se débarrasser, tandis que son compagnon plus agile, s'est déjà mis en sûreté. Il étoit même si éloigné des ennemis qu'il n'entendoit plus le bruit de ceux qui le poursuivoient : mais lorsqu'il ne vit plus Médor, il sentit que tout ce qui l'attachoit à la vie lui manquoit. Ah ! se dit-il à lui-même, comment ai-je pu être assez imprudent, assez hors de moi-même pour venir ici sans toi, mon cher Médor, & sans savoir en quel tems, & dans quels lieux je t'ai abandonné ? Aussitôt il se rengage dans les routes tortueuses de cette obscure forêt, retourne sur ses pas, & court au-devant de la mort qui l'attend. Déjà son oreille est frappée par le pas des chevaux & par la voix menaçante des ennemis, il entend son ami, il le voit au milieu des ennemis, il est seul à pied & une foule de chevaux l'entourent. Zerbin crioit qu'on l'arrêât. L'infortuné jeune homme tourne de tous côtés pour éviter son affreux destin. Tantôt il se cache derrière un chêne, tantôt derrière un autre arbre, sans jamais se séparer de son fardeau. Enfin, voyant qu'il ne peut plus le conser-

ver, il le pose sur l'herbe, & il erre aux environs. Telle une ourse forcée par une troupe intrépide de chasseurs dans le creux d'un rocher son repaire, est agitée des mouvemens les plus contraires. Sa férocité naturelle l'engage à déployer ses ongles & à les ensanglanter; mais l'amour maternel attendrit son cœur, & malgré son courroux la ramène aux doux objets de sa tendresse.

Cloridan qui ne fait comment secourir son ami, veut mourir à ses côtés; mais immoler auparavant plusieurs de ses ennemis. Il pose sur son arc un de ses traits les plus aigus, & de la retraite où il s'étoit caché, il en perce le cœur d'un Ecoffois, qui tombe mort sur la place. Tous se tournent du côté d'où est parti la flèche homicide, mais dans le moment il en décoche une autre qui en étend un second à côté du premier. Cet infortuné demandoit à haute voix d'où étoit parti le coup, & lui-même est atteint à la gorge d'une flèche, qui le prive à la fois de la vie & de la parole. Zerbine ne peut plus se contenir. Transporté de colère, il court sur Médor. Traître! lui dit-il, tu vas porter la peine de ce double crime. En même-tems il saisit d'une main courroucée l'or de ses

beaux cheveux , & l'entraîne avec violence vers lui ; mais la beauté du jeune Sarasin le touche de compassion , & arrête son bras prêt à le frapper. Médor a recours aux prières. Seigneur , lui dit-il , au nom du Dieu que vous adorez , ne foyez pas assez cruel pour me refuser de couvrir d'un peu de terre le corps de mon roi. Je n'implore pas votre pitié pour moi-même , disposez de mes jours , dès que j'aurai rendu ces derniers devoirs à mon maître. Si vous vous faites un plaisir barbare d'abandonner aux avides vautours, les cadavres de vos ennemis , livrez-leur mes membres sanglans , mais permettez-moi de donner la sépulture au vaillant Dardinel.

Ainsi s'exprimoit Médor , d'un air si tendre & d'un ton si attendrissant , qu'il eut touché des rochers. Zerbin , toujours sensible à l'amour & à la compassion , sentoit son cœur s'émouvoir , lorsqu'un soldat féroce sans égard pour son général , porte un coup de lance à ce suppliant , & lui perce sa poitrine délicate au-dessous de l'épaule. Zerbin est d'autant plus indigné d'une cruauté si révoltante , qu'il voit le jeune Sarasin tomber à ses pieds avec toutes les apparences de la mort.

Tu vas être vengé , s'écrie-t-il ; & sur le champ il se retourne sur le soldat qui l'avoit frappé : mais celui-ci profitant de l'instant , avoit déjà pris la fuite.

Cloridan qui voit Médor étendu sur la terre , sort de sa retraite , jette au loin son arc & son carquois , & fond sur les ennemis l'épée à la main , plutôt pour y mourir que dans l'espérance de venger Médor d'une manière égale à sa fureur. Bientôt , percé de mille traits , son sang coula de toutes parts ; & lorsqu'il sentit ses forces lui manquer , il se laissa tomber à côté de son cher Médor. Les Ecoffois suivirent leur prince dans les vastes forêts où son courroux l'entraînoit. Des deux Sarafins , l'un étoit mort , l'autre alloit expirer. Le jeune Médor étoit étendu sur la terre où son sang couloit à gros bouillons de sa large blessure. Un prompt secours pouvoit seul le rappeler à la vie , lorsque le hazard amena dans ces lieux une personne vêtue en bergère , & simplement parée ; mais dont la beauté , l'air noble , l'aisance & la dignité des manières trahissoit son illustre extraction : nous avons été si longtems sans nous en entretenir , qu'à peine la reconnoissez-vous.

Eh bien, c'étoit Angélique, la fille altière des rois du Cathai.

Lorsqu'elle eut recouvré l'anneau que Brunel lui avoit dérobé, son orgueil & sa fierté s'accrurent au point que dans le monde entier rien ne lui paroissoit digne d'elle; elle marchoit seule, & elle n'auroit pas voulu du plus illustre chevalier pour compagnon. Elle ne fauroit penser sans rougir qu'autrefois elle a permis à Roland & à Sacripant de porter le titre de ses amans. Elle ressent la plus vive indignation au souvenir des feux dont elle a brûlé pour Renaud, & se croit avilie d'avoir placé son cœur dans un si bas lieu. L'amour irrité de ses dédains présomptueux, ne veut pas les souffrir plus longtems. Il se place en embuscade auprès de Médor, tire une flèche de son carquois, l'ajuste sur son arc, & attend Angélique. A la vue de cet aimable jeune homme, blessé, languissant, & qui, prêt à rendre le dernier soupir, se plaignoit plus d'être obligé de laisser son maître sans sépulture, que de son propre malheur; elle sent la pitié se glisser par des routes inconnues dans son cœur jusqu'alors insensible. Elle s'attendrit encore plus au récit de sa funeste aventure. Habile

dans l'art de guérir les plaies qu'on lui avoit enseigné dans les Indes, où cette science salutaire, aussi honorée qu'elle est utile, se transmet sans beaucoup d'études, des peres aux enfans, elle en repasse dans sa mémoire toutes les ressources, & se dispose à rendre la vie à Médor par le secours des simples. Elle se rappelle d'avoir remarqué dans une riante prairie, une plante, dont les effets merveilleux étanchent le sang & calment l'irritation, ainsi que les douleurs des plaies les plus profondes. Elle la retrouve promptement, la cueille, & revole vers Médor.

En revenant elle rencontra un berger qui parcouroit le bois monté sur un cheval. Il cherchoit une genisse qui depuis deux jours avoit quitté le troupeau, & s'étoit égarée dans la forêt. Elle l'engage à venir avec elle à l'endroit où Médor perdoit ses forces avec son sang. Il en avoit déjà tant répandu, qu'à peine lui restoit-il un souffle de vie. Aussitôt Angélique descend de cheval, ainsi que le berger; elle broie entre deux cailloux les simples qu'elle a apportées; de ses mains délicates elle en exprime le jus dans la plaie, & en frotte toutes les parties voisines. La vertu de cette

liqueur est si puissante , que sur le champ elle arrête le sang de Médor , & lui rend assez de force pour pouvoir monter sur le cheval qu'avoit amené le berger. Il ne voulut cependant pas quitter ce lieu sans avoir auparavant fait donner la sépulture au corps de son maître , & à celui de Cloridan , qui fut placé à côté de Dardinel. Il consentit ensuite à suivre Angélique , partout où elle voudroit , & elle le fit conduire sous l'humble toit de l'honnête berger. Elle voulut y rester jusqu'à ce que Médor fût entièrement rétabli , tant la pitié qu'il lui avoit inspiré dans le premier moment l'avoit attendrie sur le sort de cet aimable jeune homme. La vue de la beauté & des grâces de Médor firent d'abord naître un tourment secret dans son cœur , qui fut bientôt embrasé de tous les feux de l'amour.

Le berger habitoit avec sa femme & ses enfans une demeure commode & agréable. Elle étoit située dans un bois entre deux collines , & il l'avoit nouvellement bâtie. Médor y guérit bientôt de sa plaie par les soins d'Angélique , qui en moins de tems encore fut blessée bien plus dangereusement. Les invisibles traits que l'amour

lui lance des beaux yeux & des tresses blondes de Médor , font dans son cœur de profondes plaies. Elle se sent transir & brûler. Ses feux redoublent à tout instant , & cependant moins occupée de son mal , que de l'état de Médor , elle s'oublie , & ne pense qu'à rendre la fanté à celui qui lui cause de si cruels tourmens. Sa plaie se ferme & se cicatrise , mais celles de la princesse s'ouvrent & s'aigrissent de plus en plus. Il guérit , & elle languit dévorée par une fièvre , qui tour à tour la glace & l'embrâse. Chaque jour ajoute un nouvel éclat à la beauté du jeune Sarsin; celle d'Angélique se flétrit & s'évanouit comme de la neige exposée dans un jour d'été aux rayons du soleil. Si elle ne veut mourir consumée de desirs, il faut qu'elle ait recours aux plus prompts remèdes. Elle ne croit pas devoir attendre que l'objet de ses feux la presse de consentir à ce qu'elle souhaite si ardemment. Les liens de la pudeur sont rompus , le joug de la sévère décence est secoué. Ses discours sont aussi peu retenus que ses regards , & elle implore la pitié de celui qui ne favoit peut-être pas l'avoir blessée.

O comte Roland ! ô roi de Circassie ! que vous

sert cette valeur si renommée ? cette gloire dont vous faites tant de cas , & votre soumission aux volontés de cette maîtresse impérieuse ? Avez-vous jamais été récompensés par la plus légère faveur , de vos hommages , de vos services , & de tout ce que vous avez enduré pour elle ? Illustre Agrican , quel seroit votre dépit , si vous pouviez revenir sur la terre , & y voir dans cet état la fière beauté qui repouffoit votre tendresse par des dédains si cruels & si outrageans. Et vous , Ferragus , ainsi que mille autres , dont je ne parle pas , qui vous êtes exposés à tant de dangers pour cette ingrate , combien ne seriez-vous pas piqués de la voir entre les bras de Médor. Angélique lui laisse cueillir cette rose intacte jusqu'alors , & qu'aucune main téméraire n'avoit osé flétrir. Pour rendre ses faveurs plus légitimes , elle voulut s'unir avec lui par les liens du mariage. Cette cérémonie , dont la femme du berger accomplit les rites sacrés , se fit sous les auspices de l'amour avec tout l'appareil possible dans ce lieu champêtre. Les deux amans restèrent plus d'un mois à gouter en paix dans cette tranquille retraite les douceurs de leur himénée. Angélique ne respiroit

que pour Médor, elle n'étoit occupée que de lui seul. Elle le voyoit à tout instant, & elle étoit toujours plus empressée de le revoir. Jour & nuit, ce beau jeune homme étoit à ses côtés, soit qu'elle restât dans la demeure du berger, soit qu'elle parcourut les ombrages qui l'environnoient. Le soir & le matin ils erroient sur les bords d'un clair ruisseau, ou dans des prairies émaillées de fleurs pendant les ardeurs du midi. Ils se retiroient sous quelque grotte, sans doute aussi favorable à leurs plaisirs, que celle qui, témoin discret des amours d'Enée & de Didon, leur offrit un azile contre un orage subit. Au milieu de ces délices, s'ils voient un arbre qui couvre de son feuillage naissant les bords fleuris d'une fontaine, ou d'un clair ruisseau, le fer à la main ils gravent sur son écorce l'histoire de leurs amours. On la lit sur les rochers dont la dureté n'est pas impénétrable, & dans la demeure du berger, les murs présentent de tous côtés les noms d'Angélique & de Médor enlacés de mille & mille manières.

Après avoir fait un assez long séjour dans cet endroit, Angélique résolut de retourner dans son royaume pour y mettre sur la tête de Médor la

brillante couronne du Cathai. Depuis longtems elle portoit au bras un brasselet d'or enrichi de pierres précieuses, qu'elle avoit reçu de Roland comme un témoignage de son amour. La fée Morgane l'avoit donné au beau Ziliante dans le tems qu'elle le tenoit renfermé au fond d'un lac. Lorsque Roland l'eut délivré par son courage, Monodant, pere de ce jeune homme, fit présent du brasselet à son libérateur, qui l'accepta dans le dessein de l'offrir à la souveraine de ses pensées, à la belle Angélique. Depuis ce tems elle l'avoit toujours soigneusement gardé, non par attachement pour celui dont elle le tenoit, mais à cause de son grand prix & de la beauté du travail. Je ne faurois vous dire par quel moyen elle le conserva dans l'isle des Pleurs, lorsque les barbares habitans de cette contrée fatale aux étrangers, l'exposèrent nue sur le rivage pour y être dévorée par le monstre marin. Comme elle n'avoit pas d'autre moyen de récompenser l'honnête berger & sa femme du zèle & des soins avec lesquels ils les avoit servi depuis qu'ils habitoient sous leur toit, elle détacha le brasselet de son bras, & les pria de l'accepter comme une mar-

que de sa reconnoissance. Elle prit ensuite avec son amant le chemin des montagnes , qui séparent la France de l'Espagne. Leur intention étoit de se rendre à Valence ou à Barcelone , & d'y attendre l'occasion de s'embarquer pour le Levant. De la cime élevée des Pyrénées , ils virent la mer au-dessous de Girone , & côtoyant ses rivages sur la gauche , ils marchèrent droit à Barcelone : mais avant d'arriver ils rencontrèrent un fou qui avoit le visage couvert de fange , ainsi que le reste du corps. Il voulut se jeter sur eux , ainsi qu'un chien se jette sur un étranger , & il leur causa les plus vives allarmes , ainsi que vous le saurez dans un autre moment ; mais à présent il faut nous entretenir de Marfize & de ses compagnons de voyage.

Epuisés de fatigue , & à tout instant la mort devant les yeux , ils avoient bien de la peine à résister à la violence des flots. La fortune toujours implacable devenoit encore plus menaçante , & l'horrible tempête , qui continuoit depuis trois jours , ne paroissoit pas disposée à s'apaiser. L'onde même & les vents redoublant de fureur , fracassent les mâts & les antennes , ou s'ils en laissent subsister quelque partie , les matelots épouvantés

l'abattent à grands coups de hache , & la jettent dans la mer. L'un penché sur une carte , observe sa route à la foible lueur d'une lampe mal affurée , d'autres dans la sentine , sous la poupe & sous la proue , l'œil fixé sur le fable qui indique les heures , reviennent à des tems marqués , s'informer de l'espace qu'a parcouru le navire , & du chemin que le vent lui fait prendre. Chacun accourt ensuite , sa carte à la main , au milieu du vaisseau , où le pilote rassemble tout l'équipage pour prendre un parti , d'après les observations communes. Nous sommes près de Limisso , dit l'un , qui pense avoir trouvé des bancs de fable avec sa sonde ; un autre a découvert les rochers aigus où se brisent tant de vaisseaux près de Tripoli. Quelques-uns , les larmes aux yeux , s'écrient qu'ils sont perdus au milieu des écueils de Satalie. Chacun raisonne d'après ses idées , mais tous sont agités d'une égale frayeur. Le troisième jour le vent redouble encore , & la mer devient plus terrible. Un tourbillon brise le trinquet & le précipite dans la mer , un autre emporte le gouvernail. Pour ne pas trembler dans ces terribles momens , il eut fallu avoir le cœur de marbre & environné

environné d'un triple acier. L'intrépide Marfize elle-même convint qu'alors elle fut effrayée. On fit vœu d'aller en pèlerinage au mont Sinäi, à S. Jacques de Compostelle, à Rome, au S. Sépulture, à Notre-Dame de Mont-Serrat, & dans tous les autres lieux célèbres par la piété des fidèles. Cependant le vaisseau battu par l'orage, ébranlé dans toutes ses parties, tantôt se perd dans les nues, tantôt retombe dans les plus profonds abîmes. Pour le rendre plus léger, le pilote avoit déjà fait couper l'artimon. On jette dans la mer tous les fardeaux qui chargent la proue, la poupe, & les côtés du navire. On vuide les chambres & les hunes. L'avare mer engloutit les plus riches marchandises. Les uns font agir les pompes, & rendent à la mer ses ondes prêtes à les submerger: d'autres parcourent la sentine, & rafermissent les bois ébranlés par la tempête.

Ils passèrent quatre jours & quatre nuits dans ces agitations & dans ces travaux, & pour peu que la mer eut continué ses fureurs, ils en étoient les victimes. Mais enfin les feux si desirés de S. Elme parurent, l'extrémité de la proue, car il n'y avoit plus de mâts ou d'antennes où ils pussent se

poser. A la vue de cette lueur si pure, l'espoir renaît dans le cœur de tous les navigateurs ; ils se prosternent, & demandent au ciel, les yeux baignés de larmes, & d'une voix tremblante, qu'il daigne calmer les flots. Bientôt la tempête qui les avoit si cruellement tourmentés cessa, les vents de l'est & du nord s'apaisèrent ; celui du sud devenu le seul tiran de ces mers y règne avec furie, & le souffle impétueux qui s'échappe de ses joues gonflées, forme sur les ondes des courans si rapides que le navire fend les flots plus promptement qu'un faucon sauvage ne fond sur sa proie du plus haut des airs. Le pilote craint d'être emporté au-delà des limites du monde, ou précipité dans l'abîme des mers. A tant d'impétuosité il oppose toutes les ressources de son art, & parvient à diminuer la violence des mouvemens qui l'entraînent. Ces précautions, mais encore plus l'heureux augure des feux qui avoient éclairé la proue sauvèrent le navire, qui cingloit alors sans danger en pleine mer. Enfin il entra dans le Golphe d'Ajazzo, du côté de la Sirie, & se trouva sur le champ au-dessous d'une grande ville, & si près du rivage, que l'on découvroit du vaisseau les

fortifications qui défendoient l'entrée du port. A ce fatal aspect le vieux patron pâlit, il ne vouloit pas aborder dans ce port, & il ne pouvoit l'éviter, car son vaisseau privé de mâts & d'antennes, & dont l'assemblage étoit ébranlé par les secouffes réitérées d'une si horrible tempête, n'étoit en état, ni de fuir, ni de rester en pleine mer. D'un autre côté, prendre terre en ce lieu, c'étoit s'exposer à une mort certaine, ou à une esclavage perpétuel; car tous ceux que leur inexpérience ou leur mauvais sort jettoient sur ces bords y perdoient la vie ou la liberté. Une longue délibération étoit encore plus dangereuse; pendant cet intervalle, les fiers habitans des côtes pouvoient venir attaquer le vaisseau peu propre à tenir la mer, & encore moins à combattre. Cependant Astolfe remarque l'irrésolution du pilote, & lui demande ce qui lui cause de si cruelles perplexités, & pourquoi il n'est pas encore entré dans le port? Celui-ci lui répond que toute cette côte est habitée par des femmes barbares, dont les loix sont de massacrer ou de réduire en servitude tous les hommes qui abordent dans ces lieux. L'unique moyen, ajoute-t-il, d'échapper à ce funeste

fort, est de vaincre à foi seul dix hommes qui vous attaquent à la fois, & de rendre femmes dix jeunes filles pendant la nuit suivante. Celui qui réussit dans la première entreprise, & qui échoue à la seconde, reçoit la mort, & ses compagnons réduits à l'esclavage, sont condamnés aux travaux les plus vils. Mais s'il se trouve un héros capable de fortir à son honneur de l'une & l'autre épreuve, il obtient la liberté de tous ceux qui sont venus avec lui; mais non pas la sienne. Il reste dans l'Isle, & y devient le mari de dix femmes qu'il choisit à son gré.

Astolfe éclate de rire au récit des usages bizarres de cette contrée. Sanfonet survient, ainsi que Marfize, Aquilan & son frère; le patron leur expose de même les raisons qui l'éloignent du port. J'aime mieux, disoit-il, périr cent fois sous les eaux, que de subir le joug infâme de la servitude. Les matelots & tous les passagers sont du même avis; mais Marfize & ses compagnons, bien sûrs de n'avoir rien à craindre dans ce lieu, ainsi que partout où ils pourroient se servir de leurs épées, étoient d'un sentiment contraire, & redoutoient bien moins les dangers de ce rivage, que les

fureurs de la mer. Ces cinq guerriers auroient déjà voulu être à terre, mais Astolfe qui favoit que le bruit affreux de son cor effrayeroit ces belliqueuses amazones, étoit celui qui témoignoît le plus hautement son desir. Il s'élève une dispute parmi l'équipage, dont les uns louent, les autres blâment cette résolution; mais bientôt les plus forts l'emportent, & contraignent le patron d'entrer dans le port. Dès l'instant que l'on avoit découvert des remparts de cette ville barbare, le navire infortuné, on en avoit fait partir une galère armée en guerre & montée par un nombreux équipage. Elle vint droit à eux, lança ses grappins sur leur proue, les fit sortir de cette mer perfide, & les entraîna dans le port, plutôt à force de rames qu'à l'aide de ses voiles; car les divers détours qu'il leur falloit prendre pour gagner la terre leur rendoit le vent inutiles. Cependant les chevaliers revêtent leur armure, ceignent leur glaive redoutable, & s'efforcent de calmer la frayeur du patron & du reste de l'équipage.

Le port avoit & la forme d'une demi-lune, & plus de quatre milles de circuit. Son entrée, d'en-

viron fix cens pas , étoit défendue par deux forts placés aux deux pointes du croissant. Il ne craignoit que le vent du fud. La ville bâtie autour s'élevoit en amphithéâtre fur le penchant d'une colline. Le navire parut à peine dans le port , que plus de fix mille femmes déjà prévenues de son arrivée s'y trouvèrent l'arc à la main & armées de toutes pièces. Pour ôter aux étrangers tout espoir de fuir , on avoit déjà fermé le canal par des vaisseaux & par de grosses chaînes destinées à cet usage. Alors l'une d'elles plus avancée en age que la Sybille de Cumes , ou que la mere d'Hector , fit appeller le patron , & lui propofa de choisir entre la mort & la fervitude à laquelle ils étoient condamnés par les loix du pays. Vous n'avez , ajouta-t-elle , que ces deux partis à prendre ; il est vrai que fi parmi vous , il se trouvoit quelqu'un assez vaillant pour vaincre à lui feul dix de nos maris , & rendre femmes dix de nos filles en une nuit , ce héros deviendroit notre prince , & vous pourriez pourfuivre votre route partout où bon vous sembleroit , ou bien vivre libre avec nous , pourvu toutefois que ceux qui voudroient y rester fussent en état de remplir les devoirs d'époux auprès de

dix femmes. Si au contraire votre champion succombe sous les efforts des dix ennemis qui l'attaqueront à la fois, ou ne se tire pas à son honneur de la seconde épreuve, il subira une mort honteuse, & vous ferez tous réduits à l'esclavage.

La vieille, au lieu de la crainte qu'elle s'attendoit à inspirer, ne trouva dans les chevaliers qu'une noble assurance & une généreuse ardeur d'en venir aux mains. Chacun d'eux se promettoit bien de fournir l'une & l'autre carrière. Marfize, quoique peu propre à la seconde, n'en étoit pas moins déterminée, & comptoit suppléer par son épée à ce que la nature lui avoit refusé. Le patron répondit pour l'équipage, qu'il avoit sur son bord des guerriers prêts à leur tenir tête sur le champ de bataille, & dans les doux combats de Cipris. A l'instant on laisse le vaisseau libre, le pilote s'approche du rivage, y attache ses cables & jette le pont d'où les fiers chevaliers sortent armés & montés sur leurs courriers. Ils s'avancent vers le milieu de la ville, où ils voient ces femmes altières, qui légèrement vêtues, parcouroient les rues à cheval & rompoient des lances comme des guerriers. Les hommes ne pouvoient, ni chauf-

fer l'éperon, ni ceindre l'épée, ni porter aucune autre arme, à l'exception de dix, choisis parmi les plus vaillans selon leurs usages. Tous les autres, vêtus de longues robes qui traînoient jusqu'à terre & les rendoient efféminés & paresseux, manioient l'aiguille, la trame ou le fuseau. Quelques-uns que l'on enchaînoit étoient destinés à labourer la terre & à garder les troupeaux.

Les chevaliers déterminés à choisir par le fort celui qui pour le salut commun, mettroit à mort en champ clos les dix chevaliers, & remporteroit ensuite le prix d'une lutte plus douce, mais non moins difficile, refusoient de mêler à leur nom celui de la vaillante Marfize, parce qu'il lui étoit impossible de sortir victorieuse du second assaut; mais elle voulut absolument tirer au fort, & ce fut sur elle qu'il tomba. On m'arrachera la vie, leur dit-elle, avant de vous enlever votre liberté, mais comptez sur cette épée; ainsi que celle d'Alexandre, elle saura me tirer d'embarras & couper ce nouveau nœud gordien. Je suis sûre qu'à l'avenir personne n'aura plus à se plaindre de cette contrée fatale aux étrangers. Ses compagnons qui ne pouvoient lui contester les droits

que le fort venoit de lui donner , abandonnent à sa valeur le soin de conserver leur liberté : & sur le champ elle entra dans la lice armée de toutes pièces pour soutenir le premier combat.

Dans la partie la plus élevée de la ville , il y avoit une place de forme circulaire , entourée de sièges disposés en gradins. Cette enceinte fermée par quatre portes , n'étoit destinée qu'à la lutte , aux combats , à la chasse & aux autres exercices du corps. Elle fut bientôt remplie par la foule de ces femmes belliqueuses , & Marfize y parut montée sur un cheval gris , dont la peau étoit marquée de taches & de petites étoiles. Il avoit la tête petite , l'œil vif , l'allure superbe. Norandin l'avoit choisi dans Damas entre mille , comme le plus beau , le plus léger à la course & le plus vigoureux dans les combats ; il l'avoit orné de harnois magnifiques , & en avoit fait présent à Marfize. Elle entra dans la place par la porte qui donnoit du côté du midi. Elle n'y resta pas longtems sans entendre le son aigu des trompettes qui annonçoient l'arrivée des guerriers qui devoient la combattre : & presque aussitôt elle les vit paroître par la porte du nord. Le chevalier qui marchoit à leur

tête paroissoit avoir à lui seul plus de valeur que tous les autres. Il étoit monté sur un grand cheval plus noir que le sinistre corbeau partout le corps , à l'exception du front & du pied gauche de derrière , où l'on appercevoit quelques poils blancs. Ses armes & ses vêtemens étoient de la même couleur. Par ces livrées lugubres , il vouloit faire comprendre qu'il étoit aussi éloigné du bonheur , que les ténèbres le sont de la lumière. Dès que le signal du combat fut donné , neuf de ces guerriers baissèrent leur lance en même tems , mais le chevalier aux armes noires dédaignant un semblable avantage , aima mieux manquer aux loix de la contrée , qu'à celles de l'honneur , & se tint à l'écart occupé à considérer quel seroit l'issue d'un combat si inégal.

Le courfier de Marfize la porte impétueusement contre ses ennemis , & dans sa course elle met en arrêt une grosse lance dont quatre hommes auroient eu de la peine à foutenir le choc. Elle l'avoit choisie au sortir du vaisseau entre plusieurs comme la plus excellente. La fierté de sa marche fait pâlir tous les visages & trembler tous les cœurs. Elle perça le sein du premier qu'elle ren-

contra, comme s'il eut été sans armes. Cependant il lui avoit fallu traverser sa cuirassée, sa cotte de mailles, & un gros bouclier armé d'un triple airain. Malgré tous ces obstacles, le fer de la lance lui sortit plus d'un pied par derrière les épaules, tant le coup étoit vigoureux. Elle laissa sa lance dans le corps de cet infortuné & courut à toute bride sur les autres. Elle heurta le second avec tant de violence, & porta un si terrible coup au troisième, qu'elle leur rompit les reins, & que tous deux tombèrent morts sur la place. Le canon ne s'ouvre pas un plus large passage à travers les bataillons, que Marfize au milieu de cette troupe ennemie. On rompt plusieurs lances sur son armure, mais elle n'en est pas plus ébranlée qu'un mur solidement bâti ne l'est par le baillon qu'il repousse : l'acier de ses armes, forgé dans les feux du Tartare, & trempé dans l'onde noire de l'Averne étoit impénétrable à tous les traits. Parvenue au bout de la lice, elle arrête son cheval, le fait retourner & le pousse impétueusement. Elle les renverse, les dissipe, & plonge son épée dans leur sang jusqu'à la garde. Elle fait voler la tête de l'un, abat le bras de l'autre, en atteint un troi-

sième au défaut des côtes , & le coupe si juste par le milieu du corps que son buste roule sur la poussière , tandis que ses jambes & ses cuisses restent sur son cheval. Telles on voit dans les temples ces demi-figures d'argent , & plus souvent de cire , appendues devant l'image vénérable d'un saint , par les étrangers ou les citoyens empressés de s'acquitter de leurs vœux , lorsque leurs ferventes prières ont obtenu la guérison qu'ils imploroient. L'un d'eux vouloit se soustraire par la fuite. Elle l'atteint avant qu'il soit au milieu de la lice , & d'un coup qui rend inutile tout l'art des enfans d'Esculape , lui fend la tête jusqu'à la poitrine. Enfin elle les tua tous les uns après les autres , ou les blessa de manière qu'étendus sur la terre ils ne pouvoient plus lui résister.

Le chevalier qui avoit conduit les neuf autres sur le champ de bataille , & qui se feroit cru deshonoré s'il eût profité d'un tel avantage contre un homme seul , s'étoit tenu à l'écart jusqu'à ce moment. Lorsqu'il vit que tous ses compagnons avoient succombé sous le bras de Marfize , il s'avança pour prouver que c'étoit son attachement aux loix de l'honneur qui l'avoit retenu , & non pas une lâche

crainte. Mais avant de commencer le combat , il haussa la main comme s'il avoit quelque chose à dire, & s'adressa ainsi à Marfize, qu'il étoit bien éloigné de prendre pour une femme. Illustre chevalier, les coups que vous venez de porter ont du fatiguer votre bras, & il ne seroit pas généreux de ma part d'exiger de vous dans ce moment de nouveaux efforts. Reposez-vous pendant le reste de la journée, j'y consens. Demain nous reparoîtrons sur le champ de bataille. Il y auroit peu d'honneur pour moi à me mesurer contre un adversaire dont les forces doivent être épuisées par un aussi rude combat. Les travaux des armes ne sont pas nouveaux pour moi, répondit Marfize; & j'espère vous apprendre à vos dépens, que ce bras ne se lasse pas si facilement. Je rends graces à votre générosité, mais je ne sens pas encore le besoin du repos, & le jour est si éloigné de terminer sa course, qu'il seroit honteux de passer tout ce tems dans l'inaction. Puisse mon cœur, répartit le chevalier, obtenir ce qu'il desire, aussi aisément que je vais vous satisfaire; mais prenez bien garde que ce jour ne soit pas aussi long pour vous que vous le pensez. A ces mots il fait appor-

ter deux énormes lances , dont il laisse le choix à Marfize. Tous deux s'éloignent on même tems ; déjà ils sont à l'endroit d'où ils doivent partir , & ils n'attendent plus que le signal. A peine le son de la trompette a frappé les airs , qu'ils s'élancent l'un sur l'autre , & la terre tremble au loin sous les pas de leurs chevaux.

Les spectateurs , le col tendu , l'œil fixe , osent à peine respirer. Chacun voudroit déjà savoir qui des deux adversaires va saisir la palme de la victoire. Marfize met sa lance en arrêt , & veut en frapper son ennemi de manière qu'il ne se relève jamais. Le chevalier aux armes noires ne se promet pas moins de lui porter le coup mortel. Leurs lances qui se brisent en éclats jusqu'à la poignée paroissent d'un faule fragile , & non d'un robuste chêne. Le choc de leur chevaux fut si terrible , que tous deux tombèrent à la fois , comme si la même faux leur eut coupé dans le même moment tous les muscles des jarrets. Mais leurs maîtres se débarassent promptement des étriers. Marfize qui dans sa vie avoit fait vuider les arçons à plus de mille chevaliers sans jamais être ébranlée sur sa selle , ne sauroit revenir de son étonnement.

Le chevalier aux armes noires qui n'étoit pas moins inébranlable , est également surpris d'un accident aussi nouveau pour lui.

A peine eurent-ils touché la terre qu'ils furent sur leurs pieds, & prêts à recommencer le combat. Ils s'attaquent avec fureur de la pointe & du tranchant de leur épée. Ils en parent les coups, tantôt avec cette arme elle-même, tantôt avec leur bouclier ; ou bien ils les évitent par des mouvemens rapides. Soit qu'ils s'atteignent, soit qu'ils se manquent, l'air agité siffle ou retentit au loin. Leurs boucliers semblent plus durs que des enclumes. Si le bras de Marfize est pesant, celui du chevalier aux armes noires n'est pas plus léger, & chaque adverfaire égal en force, en adresse, en valeur, ne donne pas un coup qui ne lui soit rendu. Dans le monde entier on ne trouveroit pas deux guerriers plus vaillans ni plus exercés aux combats. Les femmes qui contemplent depuis si longtems cet effroyable assaut, & qui ne remarquent dans les deux champions aucun signe d'affoiblissement, ou de lassitude, élèvent leur gloire au-dessus de celle de tous les guerriers, & croient que sans une vigueur plus qu'humaine ils seroient

déjà morts épuisés de fatigue. Quel bonheur pour moi , disoit en elle-même Marfize , que celui-ci ne se soit pas joint à ses compagnons ; s'il m'eut alors attaqué , ma vie couroit le plus grand risque ; puisqu'à présent j'ai tant de peine à lui résister. Ces réflexions ne l'empêchoient pas de porter de grands coups d'épée. Je suis trop heureux , disoit aussi son adversaire , de ce que ce guerrier n'a pas accepté mes offres. A peine puis-je me défendre contre lui , maintenant qu'il est fatigué d'un premier combat. Que ferois-je devenu s'il eût eu le tems de reprendre toutes ses forces ?

Le combat dura jusqu'au soir sans qu'on remarquât aucun avantage de part ou d'autre. Déjà même ils ne voyoient plus ou porter leurs coups , ni comment les parer , lorsque le chevalier , toujours civil , adressa encore le premier la parole à l'illustre Marfize , & lui dit : puisque la nuit qui survient si mal à propos , trouve entre nous la victoire indécise , je crois devoir vous laisser vivre jusqu'à ce qu'un nouveau jour nous éclaire. Si l'espace d'une courte nuit est tout ce que je puis accorder à la durée de vos jours , ne vous en prenez pas à moi , n'en accusez que les loix barbares

bares du sexe qui règne en ces lieux. Le ciel qui voit tout, fait combien je suis sensible à votre malheureux sort, & à celui de vos compagnons. J'oserai même vous offrir, pour cette nuit, un azile dans mon palais. Vous ne seriez en sûreté sous aucun autre toit ; car déjà la troupe nombreuse des femmes dont vous avez tué les maris, conjure contre vous. Apprenez que chacun de ceux à qui vous avez donné la mort étoit l'époux de dix femmes ; de sorte que vous avez à redouter la vengeance de quatre-vingt-dix femmes, qui, si vous ne passez la nuit chez moi, profiteront de votre sommeil pour vous attaquer. J'accepte volontiers vos offres, lui répondit Marfize, bien sûre que votre loyauté égale votre valeur. Quant aux regrets que vous vous permettez sur mon sort, je ne vois pas qu'il soit plus à déplorer que le vôtre, & jusqu'à présent vous n'avez pas, je pense, eu lieu de vous promettre une victoire facile. Au reste, soit que vous veuillez cesser ou poursuivre ce combat, le terminer à la clarté du jour ou aux ténèbres de la nuit, vous me trouverez toujours prête aussitôt & autant de fois que vous le souhaiterez.

Ainsi fut suspendu ce combat jusqu'à ce que le soleil sortît de nouveau des rives du Gange , sans qu'on eût pu décider lequel de ces deux guerriers étoit supérieur à l'autre. Le chevalier aux armes noires s'approcha ensuite de l'air le plus civil d'Aquilan , de Griffon & de leurs deux amis , & les pria d'accepter son logement pour y passer la nuit. Ils se rendirent à son invitation sans concevoir le moindre soupçon , & ils furent conduits , à la lueur de cent torches ardentes , dans un palais composé de plusieurs appartemens magnifiquement ornés. La surprise des deux combattans fut extrême lorsqu'ils quittèrent leur casque ; car le chevalier aux armes noires ne paroissoit pas avoir plus de dix-huit ans. Marfize étoit étonnée d'avoir trouvé tant de force & de vaillance dans un âge si tendre ; lui-même ne fut pas moins surpris lorsqu'il s'aperçut , aux long cheveux de la guerrière , que c'étoit contre une femme qu'il avoit soutenu un si rude combat. Aussitôt ils se demandèrent & s'instruisirent réciproquement de leurs noms. Vous apprendrez dans le Chant suivant quel étoit celui du jeune homme.







C H A N T X X.

DE tout tems les Belles ont fait des prodiges sur le champ de bataille , ainsi que dans le temple sacré des Muses, & la splendeur de leur gloire s'est répandue dans le monde entier. Arpalice & Camille feront toujours célèbres par leur valeur & leur science dans les combats. La lyre des Corinne & des Sapho les arrache à la nuit des siècles. Les femmes ont réussi dans tous les arts qu'elles ont voulu cultiver. L'histoire des siècles passés en fournit mille preuves éclatantes ; & si depuis long-tems le monde est privé de leurs rares qualités , ce malheur , il faut l'espérer , ne durera pas toujours. Peut-être aussi la jalousie ou l'ignorance des écrivains leur a-t-elle dérobé les louanges qu'elles méritoient à si juste titre. Pour moi j'en vois dans ce siècle plusieurs se distinguer par des vertus & par des talens bien dignes d'exercer la plume des écrivains , qui en les transmettant aux races futures , imposeront silence à la calomnie ; & leur gloire en dépit de l'envie surpassera de beaucoup

celle de Marfize. Mais revenons à cette héroïne.

Elle veut bien se faire connoître au chevalier ,
pourvu qu'il lui apprenne aussi qui il est. Elle n'eut
pas besoin de longs discours pour le mettre au fait
de ses aventures. Je suis Marfize , lui dit-elle :
ce nom fameux suffit : le monde entier savoit le
reste. Le récit du chevalier aux armes noires ne
pouvoit-êre aussi concis. Mon origine , leur dit-il ,
vous est sans doute connue ; car dans la France ,
dans l'Espagne , & dans les brûlans climats de
l'Inde , comme dans les régions glacées du Cau-
case , il n'est personne qui n'ait entendu parler de
l'illustre maison de Clermont , dont est issu le
chevalier qui a tué Almont , vaincu Clariel , Mam-
brin , & détruit leur empire. C'est de cet illustre
sang que j'ai reçu le jour. Le duc Aimon connut
ma mere dans un voyage qu'il fit sur les rives où
le Danube se jette dans le Pont-Euxin par dix em-
bouchures , & je suis le fruit de leurs amours. De-
puis un an j'ai quitté ma mere pour venir en France ,
& m'y faire connoître de mes fameux parens.
Mais les vents contraires qui m'ont jetté sur cette
côte , m'ont empêché d'achever mon voyage. J'y
suis retenu depuis plus de dix mois ; car dans mes

ennuis je compte les jours & les heures. Mon nom est Guidon le Sauvage, & je n'ai pas encore eu le tems de le rendre fameux par de hauts faits. En arrivant dans ces lieux, j'y tuai Argilan de Mélibée, ainsi que plusieurs autres chevaliers qui l'accompagnoient. Je réuffis également dans la seconde épreuve; de forte que je fuis l'époux de dix femmes choisies parmi les plus belles & les plus aimables. Je leur commande, ainsi qu'à toutes les autres; car elles m'ont remis le sceptre de ces contrées, & je le garderai jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un assez heureux pour me l'arracher avec la vie. Les chevaliers demandèrent ensuite à Guidon, pourquoi il y avoit si peu d'hommes sur cette côte, & si contre l'usage de tous les autres pays, ils y étoient soumis aux femmes. Depuis que j'habite ce séjour, répondit le jeune chevalier, j'en ai entendu répéter plusieurs fois les raisons, & puisque vous desirez les connoître, je vais vous les apprendre.

Lorsque, après quatre lustres, les Grecs revinrent dans leur patrie (car vous savez que le siège de Troye dura dix ans, & que les vents contraires les retinrent dix autres années sur les mers), ils

trouvèrent que leurs femmes ennuyées d'une si longue absence avoient , pour en adoucir les rigueurs, choisi de jeunes amans. Les maisons de ces braves guerriers étoient donc remplies d'une foule d'enfans dont ils n'étoient pas les peres. Ils pardonnèrent à leurs femmes d'un commun contentement , sentant bien qu'il leur avoit été impossible de passer un si longtems dans les horreurs du veuvage ; mais les enfans , qui étoient le fruit de ces unions coupables , furent forcés de s'expatrier ; car les époux légitimes ne voulurent pas les laisser vivre plus longtems à leurs dépens. Les uns furent exposés, les autres cachés par leurs meres , furent élevés secrettement. Les plus âgés se partagèrent en plusieurs troupes & quittèrent le pays. Les uns prirent le parti des armes , les autres s'appliquèrent aux sciences & aux arts , plusieurs cultivèrent la terre , quelques-uns servirent dans les cours, d'autres conduisirent les troupeaux. Enfin chacun se choisit un état d'après ses goûts , ou le sort que le ciel lui destinoit.

Dans le nombre de ces jeunes gens étoit un fils de la cruelle Clytemnestre. Il avoit à peine dix-huit ans , & il étoit frais comme le lys , ou comme la

rose qui vient d'éclorre sur sa tige épineuse. Il arma un vaisseau qui lui appartenoit, & accompagné de cent jeunes gens choisis parmi les plus braves de son âge, il se mit à courir les mers dans l'espérance du butin. Les Crétois, qui venoient de chasser de leur isle Idomenée leur prince à cause de sa cruauté, & qui avoient alors besoin de troupes auxiliaires pour affermir leur puissance, prirent à leur solde le fils de Clytemnestre avec ses compagnons, & les mirent en garnison dans Dictinne. Parmi les cent villes dont s'enorgueillissoit la Crète, Dictinne étoit la plus riche & la plus agréable, peuplée de femmes charmantes qui ne respiroient que l'amour & les plaisirs, on y passoit ses heureux jours dans les ris & dans les jeux. De tout tems on y avoit accueilli favorablement les étrangers, ceux-ci n'y furent pas moins bien reçus, & ne tardèrent pas à s'introduire dans les maisons & à y dominer. Tous étoient jeunes, beaux, bienfaits; Phalante, c'est ainsi que se nommoit leur chef, les avoit choisis dans l'élite de la Grèce. Dès les premiers momens les cœurs de toutes les Crétoises volèrent au-devant d'eux; & dès qu'elles eurent reconnu par une douce expé-

rience, qu'ils n'étoient pas moins propres à satisfaire les desirs qu'à les inspirer, elles se passionnèrent pour eux au point de les préférer à ce qu'elles avoient de plus cher.

Mais bientôt un traité de paix termina la guerre, & les Crétois cessèrent de payer la solde à Phalante & à ses compagnons. Alors cette brillante jeunesse voulut quitter le pays. A cette nouvelle les dames de Crète furent plus affligées & versèrent des larmes plus amères que si leurs peres eussent expiré sous leurs yeux. Elles n'oublièrent rien pour retenir ces foldats, & ne pouvant y réussir elles prirent la résolution de les suivre. Elles abandonnent donc leurs peres, leurs époux, leurs enfans, se saisissent de l'or & des pierreries qui se trouvent dans leurs maisons, & partent si secrettement que dans la Crète personne ne soupçonne leur évasion. Phalante choisit si bien son temps, & le vent lui fut si favorable, qu'il étoit déjà bien éloigné lorsque la Crète s'apperçut de sa perte. Après avoir parcouru les mers pendant quelque temps, la fortune les conduisit sur cette plage déserte. Ils s'y arrêterent pour y jouir sans inquiétude du fruit de leur crime. Les dix premiers jours se passèrent

dans l'ivresse & dans les délices de l'amour ; mais comme l'abondance amène souvent à sa suite le dégoût , sur-tout dans de jeunes cœurs , les Grecs résolurent d'un commun accord de vivre à l'avenir sans femmes & de se débarrasser de celles-ci , en partant sans leur en rien dire. Dévorés de la soif des richesses & fort économes dans leur dépense , ils craignoient les soins & les frais qu'entraîneroit un si grand nombre de concubines. Ils les abandonnèrent donc dans ces déserts & les quittèrent chargés de leurs dépouilles. Ils abordèrent ensuite dans la Calabre , où ils fondèrent la puissante cité de Tarente.

Les femmes qui se voyoient trahies par ceux pour qui elles avoient tout sacrifié , & en qui elles avoient tant de confiance , furent pendant quelque temps si consternées , qu'immobiles sur le rivage , on les eut prises pour autant de statues. Enfin , lassées de verser des larmes impuissantes , elles commencèrent à réfléchir , & à s'occuper des ressources qui leur restoient dans ce désastre. Chacune proposoit son avis. Les unes vouloient retourner en Crète , & étoient déterminées à se livrer au ressentiment de leurs peres & de leurs

époux offensés , plutôt que de périr de misère & de faim sur cette côte déserte , & dans ces bois sauvages. D'autres soutenoient qu'il valoit cent fois mieux se jeter dans la mer que de prendre ce parti , & que dussent-elles errer dans tous le monde comme de viles courtisannes , couvertes d'opprobres & réduites à la servitude , il ne falloit pas courir au-devant des supplices qu'elles n'avoient que trop mérités. Cette cruelle alternative , ainsi que bien d'autres propositions à-peu-près semblables , ne faisoit qu'ajouter à leur désespoir , lorsque l'une d'entr'elles qui n'avoit pas encore parlé se leva. C'étoit la plus jeune , la plus belle , la plus prudente de toutes. Elle s'appelloit Orontée , & descendoit de Minos. Sa faute étoit aussi la plus légère. Phalante avoit le premier touché son cœur , & elle avoit abandonné son pere pour suivre celui qu'elle regardoit comme son époux. Elle se leva , dis-je , & au feu de ses discours , ainsi qu'à la vivacité de ses regards , on reconnut l'indignation d'un cœur magnanime. Elle réfuta toutes les avis de celles qui l'avoient précédée , & elle proposa le sien qui fut suivi.

Elle ne croyoit pas devoir quitter cette contrée ,

dont le terrain lui paroïſſoit fertile & l'air pur & ſerein. Il étoit entrecoupé de fleuves & planté de forêts. La plaine voiſine de la mer offroit auſſi des ports , qui pendant les orages ſervoient de retraite à ceux qui faiſoient le commerce de l'E-gypte ou de l'Afrique. Cette poſition lui parut propre à ſe venger du ſexe perfide , qui les avoit ſi cruellement outragées. Elle voulut que tout vaiſſeau qui ſeroit jetté ſur les côtes par la tempête fût mis à feu & à ſang , & qu'on ne laiſſât pas la vie à un ſeul homme de l'équipage. Cet avis réunit tous les ſuffrages. La loi fut portée ſur le champ , & exécutée avec la plus grande rigueur. Dès que ces cruelles femmes voyoient le ciel ſe couvrir de nuages , guidées par l'implacable Orontée , qui étoit devenue leur reine , elles accouroient au bord de la mer , brûloient & pilloient les vaiſſeaux échoués ſur les côtes , ſans en laiſſer échapper aucun homme.

Ces fureurs vengereſſes ſe ſoutinrent pendant quelques années ; mais elles ſ'apperçurent bientôt que tant de cruauté étoit contraire à leurs deſſeins , & que ſi elles ne ſe formoient une poſtérité , l'on verroit bientôt ſ'éteindre avec leur

royaume la loi qu'elles vouloient éterniser. Elles en modérèrent donc un peu la rigueur ; & parmi tous les hommes , qui dans l'espace de quatre années, eurent le malheur d'arriver sur ces bords, elles choisirent dix braves guerriers assez vigoureux , pour que chacun d'eux pût remplir en une seule nuit les devoirs d'époux auprès de dix d'entr'elles. Elles en firent mourir plusieurs , trop foibles pour soutenir une si rude épreuve , & elles partagèrent leur lit & leur puissance avec les dix vainqueurs , après les avoir fait jurer , que comme elles ils massacreroient sans pitié tous les étrangers qui aborderoient sur cette côte. Ces femmes devenues meres de plusieurs enfans mâles craignirent bientôt que les hommes qu'elles détestoient tant , ne finissent par se multiplier au point de leur enlever cet empire , auquel elles étoient si attachées. Elles prirent donc dès leur enfance des précautions pour n'être jamais soumises à ce sexe fait pour commander. La loi qui fut dictée par ces motifs ne permet pas à chaque mere de garder plus d'un fils. Elle ordonne d'étouffer les autres dans le berceau , ou de les éloigner pour jamais de la contrée en les vendant dans un autre

pays. Ils en envoient ainsi dans différens lieux , & chargent ceux qui les y transportent de les y échanger s'il leur est possible contre des filles du même âge, sinon de s'en défaire à quelque prix que ce soit. Elles n'en élèveroient pas même un seul, si leur race pouvoit se perpétuer sans ce secours. Telle fut la seule différence qu'admit cette loi entre leur propre sang , & celui des étrangers. Ceux-ci furent toujours condamnés à la mort , mais on ne les massacra plus confusément selon l'ancien usage : on enfermoit dans une prison tous ceux que l'on pouvoit faire prisonniers , & chaque jour on tiroit au sort celui qui devoit être immolé sur un autel dressé par les mains d'O-roncée dans un temple consacré à la Vengeance. Le sort décidoit aussi lequel de leurs dix époux devoit être chargé des cruelles fonctions de ce sacrifice.

Longtemps après le jeune Elban , fameux par sa vaillance , & qui descendoit d'Hercule , fut contraint de relâcher sur ces rivages homicides. Comme il ne se méfioit de rien , il y fut arrêté sans avoir le tems de se mettre en défense , & on l'enferma dans une obscure prison, où on le gar-

doit avec les autres , pour servir à son tour de victime. Il étoit si beau & si bien fait , il avoit tant de graces & tant d'attraits dans ses manières , une éloquence si douce & si persuasive couloit de ses levres de rose , qu'un tigre eut été attendri par ses discours. On en parla comme d'un prodige devant Alexandra , fille d'Orontée , qui parvenue à une extrême vieillesse vivoit encore. Elle avoit survécu à toutes celles qui avoient d'abord habité ces lieux. Il en étoit déjà né dix fois plus , & leur puissance s'étoit accrue en proportion de leurs forces. Cependant toujours fidelles à leurs loix , elles se contentoient d'un seul mari pour dix d'entr'elles ; & dix de leurs époux étoient choisis pour mettre à mort tous les étrangers.

Alexandra fut curieuse de voir ce jeune guerrier si vanté. Elle en obtint facilement la permission de sa mere qui l'aimoit tendrement. Elle le vit & l'entendit ; mais elle prit tant de plaisir à le voir , à l'entendre , que lorsqu'elle voulut le quitter , elle sentit son cœur retenu par d'invisibles liens. Elle ne résista pas à une si douce violence , & son prisonnier devint son vainqueur. Si dans cette contrée , lui disoit Elban , de l'air le plus

tendre, votre sexe étoit auffi fenfible à la pitié qu'il l'eft partout ailleurs, j'oferois vous conjurer, au nom de votre beauté, que rien n'égale, de me laiffer une vie dont je voudrois vous confacrer tous les momens; mais puisqu'ici la douce voix de l'humanité ne fe fait pas entendre aux cœurs, je ne vous demanderai point la vie. Je fais trop combien mes prières feroient inutiles; mais du moins accordez-moi la grace de mourir en guerrier, les armes à la main, & ne fouffrez pas qu'on me condamne à être immolé fur un autel comme un vil animal.

L'aimable Alexandra, qui étoit attendrie jufqu'aux larmes par la compaffion que lui infpiroit ce beau jeune homme, lui répondit ainfi : Quelque cruauté qui règne dans ces lieux, ne croyez cependant pas que toutes les femmes y foient autant de furies; & quand cela feroit, vous deviez m'excepter feule de ce nombre. Si jufqu'à ce moment j'ai participé à l'inhumanité de mes compagnes, c'eft fans doute parce que je n'avois pas encore trouvé d'objet digne de toucher mon cœur; mais maintenant il faudroit qu'il fût plus féroce que celui d'un tigre, & plus dur que le

diamant pour ne pas se laisser émouvoir par tant de graces & de beauté. Que ne m'est-il possible d'enfreindre, au péril de ma vie moins précieuse que la votre, les loix barbares portées contre les étrangers; mais il n'est ici ni rang, ni pouvoir qui puisse vous sauver, & quelque légère que soit la grace que vous demandez, il vous fera difficile de l'obtenir. Cependant je ferai mes efforts pour qu'on vous accorde cette foible satisfaction; mais je crains bien que ce combat ne prolonge vos tourmens avec votre vie. Je me sens, reprit Elban, tant de force & de courage, que me fit-on attaquer par dix guerriers à la fois, j'espère les vaincre & les tuer, quand leurs corps seroient plus durs que le fer de leurs armes.

Alexandra ne répondit à ces mots que par un profond soupir, & partit le cœur percé de mille traits, dont les blessures étoient incurables. Aussi-tôt elle alla trouver sa mere à qui elle fut persuader de ne pas faire mourir Elban, s'il pouvoit à lui seul mettre à mort dix guerriers. Orontée assembla sur le champ son conseil, & y parla en ces termes :

Il est de notre intérêt de ne confier la garde de
notre

notre port & de notre ville qu'au héros le plus vaillant. Mais pour connoître celui qui mérite ce choix, il faudroit éprouver tous ceux qui arrivent dans ces lieux ; ce moyen nous éviteroit l'inconvénient de mettre en place un homme sans courage, & de faire mourir celui qui en a beaucoup. Il me semble donc qu'il seroit sage d'établir, que désormais tout homme qui sera jetté sur nos rivages aura le choix, d'être immolé dans le temple, ou de combattre seul contre dix guerriers. S'il est assez heureux pour les vaincre, nous pourrions alors lui confier en sûreté la garde de nos ports, sur lesquels il veillera continuellement avec neuf autres associés. Ce qui m'engage à vous proposer ce parti, c'est que nous avons à présent dans nos prisons un jeune guerrier qui se vante de défaire à lui seul dix des nôtres. S'il l'emporte sur un si grand nombre, il mérite bien que nous le conservions ; si au contraire ses vains efforts ne montrent qu'une ardeur présomptueuse, il sera bien plus sévèrement puni de sa témérité. Tel fut le discours d'Orontée. L'une des plus avancées en âge lui répondit ainsi :

La principale raison qui nous a déterminé à

souffrir parmi nous quelques hommes , n'est pas le besoin que nous avons de leurs secours pour défendre nos états. Notre valeur , notre intelligence & nos ressources nous mettent en état de nous soutenir par nous-mêmes. Pourquoi faut-il que nous ne puissions pas nous reproduire de même sans leur assistance ? Mais comme sur ce point l'inflexible nature n'exauce pas nos vœux , nous nous sommes vu forcées de nous associer quelques hommes , mais en si petit nombre que jamais ils ne pussent reprendre l'empire que partout ailleurs ils ont usurpé sur notre sexe. Notre but dans cette loi ne fut pas de nous donner des défenseurs mais des descendants ; pourvu qu'ils remplissent dignement ce dernier objet , que nous importe leur vaillance ou leur peu de courage ? Il est même absolument contraire aux sages maximes de notre gouvernement , de souffrir parmi nous un aussi brave homme. Combien de femmes ne vaincroit pas celui qui seroit assez courageux pour donner la mort à dix hommes ? Si les dix que nous choissions lui ressembloient , dès le premier jour ils nous serviroient. Le moyen de conserver notre autorité n'est certainement pas de mettre les armes en

main du plus fort. Observez encore que si le guerrier pour qui vous vous intéressez , a le bonheur de tuer ses dix ennemis , sa victoire privera de leurs époux cent femmes dont les clameurs & les regrets ne feront que trop fondés. S'il veut échapper à son malheureux sort , qu'il propose d'autres moyens que celui de nous priver de dix jeunes hommes qui nous sont si nécessaires. Je lui pardonnerois bien plus volontiers , s'il pouvoit remplacer à lui seul ces dix guerriers auprès de cent de nos femmes.

Tel fut le sentiment de la cruelle Artemire , & il ne tint pas à elle qu'Elban ne fût sacrifié dans le temple de la sanglante déité ; mais Orontée qui vouloit favoriser sa fille , lui répliqua par tant & tant de raisons , & s'y prit de manière que son avis l'emporta dans le sénat. La beauté & les graces de ce jeune homme , qui passoit pour le guerrier le plus accompli de son siècle , émurent si puissamment en sa faveur le cœur des jeunes femmes , qui assistoient à ce conseil , que les plus âgées voulurent en vain avec Artémire que l'on suivît à la rigueur les anciennes loix. Elban fut même sur le point d'obtenir sa grace sans avoir

Besoin d'un combat pour la mériter. On finit par la lui accorder , à condition qu'il vaincroit à lui seul ses dix adverfaires , & qu'il rempliroit la nuit fuivante les devoirs d'époux , non pas auprès de cent femmes , comme Artémire l'exigeoit , mais feulement auprès de dix. Le lendemain on le fit fortir de prifon , & on lui donna un cheval & des armes à fon choix. Il combattit contre les dix guerriers , & les mit tous à mort les uns après les autres. La nuit fuivante fut destinée à la feconde épreuve , dans laquelle il n'eut pas un succès moins complet. Tant de valeur lui gagna le cœur d'Orontée qui le reconnut pour fon fils , & lui donna en mariage Alexandra fa fille , & les neuf autres femmes avec qui il avoit paffé la nuit.

Elle le laiffa même hériter de fes états , conjointement avec la belle Alexandra fa fille , à condition , qu'ainfi que tous fes fucceffeurs il feroit obferver la loi qui condamne les infortunés qui abordent fur cette plage à être immolés dans le temple , ou bien à combattre contre dix guerriers. La même loi portoit que celui qui feroit affez heureux pour donner la mort aux dix guerriers , & qui pendant la nuit rendroit femmes

un égal nombre de filles, régneroit sur ce peuple de femmes, & choisiroit à son gré dix autres affociés avec lesquels il gouverneroit son empire, jusqu'à ce qu'un guerrier plus brave ou plus fortuné le lui enlevât avec la vie. Cet usage barbare se maintient depuis plus de vingt siècles, & il se passe peu de jours sans que quelque étranger ne soit sacrifié dans le temple. Si quelqu'un d'eux veut, à l'exemple d'Elban, s'armer contre dix guerriers, & de tems en tems il s'en trouve d'assez courageux, souvent il laisse la vie dans le premier combat ; mais sur mille on n'en voit pas un sortir à son honneur du second. Quelques-uns cependant ont également réuffi dans l'une & l'autre épreuve, mais il y en a eu si peu que les doigts sont plus que suffisans pour les compter. Argilon fut de ce petit nombre, mais il ne jouit pas longtems de son empire, car les vents me jettèrent quelque tems après sur ces côtes, & il succomba sous mes coups ainsi que ses neuf autres compagnons. Que n'ai-je péri avec lui dans cette fatale journée, plutôt que de vivre dans un esclavage si humiliant ! Les plaisirs de l'amour, les ris & les jeux si recherchés par les jeunes gens de mon âge, la puissance sou-

veraine elle-même, ainsi que les richesses & les hommages qui l'accompagnent, sont un bien foible dédommagement pour la privation de la liberté ; & l'impossibilité où je suis de quitter ce pays, me semble l'esclavage le plus cruel. La vue de ma jeunesse, dont la plus brillante fleur se consume dans d'indignes travaux, me cause les plus vifs regrets, & émouffe en moi le sentiment de la volupté. La gloire de ma famille remplit le monde entier, & je sens aux mouvemens de ce cœur que je serois fait pour la partager, si je n'étois retenu captif sur ces bords. Le destin en me réduisant à de si vils emplois semble m'avoir traité comme ces courriers que l'on relègue dans les harras, parce que quelque vice essentiel, ou quelque difformité choquante les rend peu propres aux combats. Je desire sans cesse la mort qui seule peut rompre de si indignes liens.

C'est ainsi que Guidon termina son récit en maudissant dans son indignation le jour où une double victoire lui avoit donné l'empire sur ce pays. Astolfe l'écouta sans se faire connoître, jusqu'à ce qu'il se fût convaincu par plusieurs signes, qu'il étoit le fils d'Aimon son parent. Lorsqu'il

crut en être certain, il le ferra dans ses bras & l'embrassa avec des larmes de tendresse. Mon cher parent, lui dit-il alors, je suis le duc Astolfe ton cousin. Ta valeur prouve mieux ton illustre origine que toutes les marques que ta mere pouvoit suspendre à ton col. Guidon qui dans tout autre moment auroit été au comble de la joie de rencontrer un aussi proche parent, désespéré de le trouver dans ces lieux, l'accueillit de l'air le plus triste. Il fait que le jour suivant, il faut qu'Astolfe perde sa liberté, ou que lui-même soit privé de la vie, & que le bonheur de l'un entraîne essentiellement la perte de l'autre. Il regrette aussi beaucoup que sa victoire réduise les autres chevaliers dans une servitude perpétuelle. Sa mort même ne les en garantiroit pas, puisque Marfize ne pouvant remplir la seconde condition, seroit nécessairement condamnée à la mort, & ses compagnons à l'esclavage. D'un autre côté, les graces & la valeur de ce jeune homme attendrissoient tellement le cœur de Marfize, & de ses compagnons, qu'ils dédaignoient pour ainsi dire la liberté, si elle devoit être le prix de son sang. Marfize vouloit même mourir avec lui, si elle étoit

réduite à le tuer. Réunissons-nous ensemble , dit cette guerrière à Guidon , & sortons d'ici à force ouverte. Hélas ! lui répondit le fils d'Aimon , ne vous flattez pas de cette espérance. Il vous est impossible de quitter ces lieux , soit que vous me vainquiez , soit que vous succombiez sous mes coups. Jamais , repartit Marfize , mon courage n'échoua dans aucune entreprise , & je ne connois pas de route plus sûre que celle que je me fraie l'épée à la main. Vous venez de me donner de telles preuves de valeur , qu'avec vous il n'est rien que je n'ose tenter. Ainsi demain , lorsque la foule des femmes aura rempli le théâtre où nous devons combattre , nous les taillerons toutes en pièces , soit qu'elles prennent la fuite , soit qu'elles cherchent à se défendre , nous brûlerons leur cité barbare , & nous laisserons leurs cadavres en proie à l'avidé vautour. Je suis prêt , lui répondit Guidon , à combattre & à mourir à vos côtés. Notre trépas est sûr , mais du moins nous ne périrons pas sans nous venger. J'ai souvent conté sur cette place jusqu'à dix mille femmes armées. Un nombre égal reste à la garde du port & de la citadelle , ainsi je ne vois aucun moyen de leur

échapper. Fussent-elles en plus grand nombre , reprit Marfize , que les soldats conduits par Xercès dans la Grèce , ou que les anges précipités du ciel pour leur rebellion , si vous voulez me seconder , ou du moins n'être pas contre moi , je vous réponds de les exterminer toutes en un jour. Nos efforts , dit Guidon , seroient vains. Je ne vois qu'un seul moyen de nous tirer d'ici , & je vais vous l'indiquer ; puisse-t-il nous réussir !

Il n'est permis qu'aux femmes de descendre dans le port & de monter les navires. Il faudra donc nécessairement que je me confie à l'une de mes femmes , dont j'ai souvent éprouvé la tendresse dans des occasions encore plus importantes. Elle ne desire pas ma liberté avec moins d'ardeur que moi-même , pourvu que je l'emmene avec moi , parce qu'alors elle ne compte plus avoir de rivales. Pendant la nuit elle fera armer dans le port un navire que vos matelots trouveront prêt en arrivant. Tous ceux qui ont bien voulu accepter ce logement formeront à ma suite un bataillon ferré , qui le fer à la main s'ouvrira un large passage à travers ceux qui voudroient s'opposer à sa marche. J'espère qu'à force

de valeur nous pourrons nous tirer ainſi de cette cruelle cité. Vous ferez comme il vous plaira, lui répondit Marfize ; pour moi je ſuis bien ſûre d'en ſortir de quelque manière que ce ſoit, & il m'eſt bien plus facile de paſſer au fil de l'épée toutes les femmes renfermées dans ces murs, que de me réſoudre à prendre la fuite, ou à témoigner la moindre crainte. Je veux ſortir d'ici en plein jour, & les armes à la main. Tout autre moyen feroit indigne de mon courage. Si je faiſois connoître ici mon ſexe, je ſuis bien ſûre que j'y ſerois comblée d'honneurs, & que l'on m'offriroit les premières places de l'état, pour m'engager à y reſter. Mais puifque je ſuis venue avec ces chevaliers, je veux partager leur fort, & je me croirois deſhonorée, ſi j'abuſois des droits de mon ſexe pour quitter ces lieux, ou y vivre libre, tandis que les autres ſeroient réduits à la ſervitude.

Marfize témoigna par ces diſcours, & par pluſieurs autres, que la ſeule crainte de compromettre le ſalut de ſes compagnons modéroit l'excès de ſon audace, & elle abandonna au jeune Guidon le choix des moyens qu'il croyoit les plus

sûrs. Aussitôt celui-ci va trouver Alerie , c'est ainsi que se nommoit la plus fidelle de ses épouses. Il n'eut pas besoin de longs discours pour la déterminer à ce qu'elle desiroit le plus. Elle vole au port, donne ordre d'y équiper un des meilleurs navires, sous prétexte de partir le lendemain de grand matin avec plusieurs de ses compagnes pour une course nécessaire; elle y fait en même tems charger ses effets les plus précieux. On avoit déjà transporté dans le palais des lances, des épées & des cuirasses destinées aux marchands & aux matelots qui en manquoient. Revêtus de ses armes ils veilloient & se reposoient tour-à-tour, en regardant à tout instant si l'aurore doroit de ses premiers rayons les plaines de l'Orient.

Le Soleil n'avoit pas entièrement dissipé les ténèbres de dessus la face de la terre, & le char de la fille de Licaon ne retrogradoit encore qu'à pas lents dans les routes du ciel, lorsque la foule des femmes curieuses de voir le combat se terminer, remplit le théâtre; ainsi qu'au retour du printems un essain d'abeilles se répand autour de la ruche qui ne peut plus le contenir. Dèja le son des tambours, des cors & des trompettes invi-

toit le souverain à paroître dans la lice. Aquilan ; Griffon , Astolfe , Marfize & leurs compagnons étoient armés de toutes pièces , & se préparoient à partir les uns à pied , les autres à cheval. Pour descendre du palais à la mer , il falloit nécessairement traverser la place d'armes. Guidon en avertit ses compagnons ; & après les avoir exhortés à se comporter en gens de cœur , il se met en chemin sans bruit , & se présente à la tête de plus de cent hommes sur cette place , où le peuple de femmes étoit assemblé. Il hâtoit leur marche pour gagner l'autre porte ; mais les femmes qui l'environnoient attentives sur toutes ses démarches & toujours prêtes à frapper , crurent en le voyant prendre ce chemin à la tête des étrangers , qu'il vouloit se sauver avec eux. A l'instant elles coururent l'arc à la main , pour s'opposer à leur sortie. Ces braves chevaliers & sur-tout l'intrépide Marfize portèrent les coups les plus terribles , & firent les plus grands efforts pour s'ouvrir un passage ; mais on leur lançoit de toutes parts une si prodigieuse quantité de traits , que bientôt ils craignirent de ne pas en venir à leur honneur. Déjà plusieurs de ceux qui les suivoient étoient tués ou

bleslés, & eux-mêmes eussent couru le plus grand risque sans la bonté de leurs armes. Le cheval de Sanfonet ainsi que celui de Marfize furent tués sous eux.

Alors Astolfe convaincu que jamais son cor ne lui seroit plus nécessaire, se détermine à essayer s'il lui réussira mieux que son épée. Il l'embouche. Dès que cet effroyable son a frappé les airs, on croiroit que l'univers agité sur ses fondemens va s'écrouler. Les femmes saisies d'une terreur soudaine, abandonnent la garde des portes & se précipitent du haut des gradins, pour fuir plus promptement. Tel on voit les habitans d'une maison s'élaner par les fenêtres & du haut des toits, lorsque la flamme qui, pendant leur sommeil, a fait des progrès lents, les environne de ses tourbillons. Ainsi cette multitude allarmée oublie le soin de sa propre vie pour se soustraire à l'épouvantable son. La foule s'empresse de tous côtés, & fait de vains efforts pour sortir. Il s'en présente plus de mille à chaque porte. Elles se pressent, s'étouffent, tombent par monceaux & ferment tous les passages. Plus loin, on les voit sauter du haut des balcons & des fenêtres. La plus grande partie se rompt la

tête ou les bras, se tue ou s'estropie. L'air retentit de cris & de gémissemens mêlés d'un horrible fracas. Par-tout où pénètre le son du cor, le peuple consterné prend la fuite. Tant de lâcheté n'étonne pas dans une foule ignoble. Le lièvre est naturellement timide; mais que penser de la vaillante Marfize, du brave Guidon, des deux fils d'Olivier, qui avoient déjà fait tant d'honneur à leurs illustres ancêtres? ils venoient d'affronter une armée entière, & maintenant ils fuient comme de foibles lapins, ou de craintives colombes effrayées d'un bruit soudain. Amis ou ennemis, la vertu de ce cor enchanté glaçoit d'une mortelle frayeur tous ceux qui l'entendoient.

Sanfonet, Guidon & les deux frères fuient à la fuite de Marfize épouvantée, & quelque éloignés qu'ils soient, ils croient encore avoir l'oreille frappée de cet horrible bruit. Astolphe traverse la ville en tirant toujours de plus épouvantables sons de son instrument. Les unes se sauvent du côté de la mer, les autres grimpent sur les rochers les plus escarpés, quelques-unes s'enfoncent dans les forêts, il y en eut qui continuèrent à fuir dix jours entiers sans oser retourner la tête; d'autres se pré-

cipitèrent dans le fleuve & ne reparurent jamais. Les temples, les places publiques, les maisons furent abandonnés, & la ville resta déserte. Marfize, le généreux Guidon, Sanfonet, & les deux frères pâles & tremblans, avoient pris leur fuite du côté de la mer, les matelots & les marchands effrayés les y suivirent. Alerie les y attendoit entre les deux forts, avec le navire qu'elle avoit fait préparer. Ils y montent précipitamment, déploient toutes les voiles, font force de rames, & partent. Depuis le sommet de la colline jusqu'à la descente du port, Astolphe avoit parcouru la ville dans tous ses sens. Tout fuyoit devant lui & cherchoit à se cacher. Plusieurs eurent la lâcheté de se jeter dans les canaux impurs destinés aux usages les plus dégoûtans. Un plus grand nombre encore fut englouti dans les eaux de la mer, en voulant se sauver à la nage. Le duc revint ensuite au port, où il comptoit trouver ses compagnons. Il regarde de tous côtés, & il n'apperçoit personne sur ces rivages désolés. Il porte alors les yeux sur la plaine liquide; & découvre dans le lointain le vaisseau qui fendoit les ondes à pleines voiles. Il prit donc le parti de s'en retourner en France par

un autre chemin. Laissons-le aller sans rien craindre pour lui. Il va traverser, il est vrai, des pays barbares & peuplés d'infidèles, où les dangers naissent à tous les pas; mais il n'est pas de péril dont son cor ne puisse le tirer, ainsi qu'il vient de le prouver. Retournons à ses anciens compagnons, qui, le cœur saisi d'effroi, abandonnent ces cruels rivages.

Lorsqu'ils furent assez éloignés pour que le terrible son du cor ne frappât plus leurs oreilles épouvantées, le sentiment de la honte succéda à celui de la crainte. Ils sont confus, rougissent, n'osent se regarder & baissent les yeux sans proférer un seul mot. Cependant le nocher attentif à sa route passe devant Chipre & Rhodes, traverse la mer Egée, voit disparaître cent îles avec les écueils du cap Malée. Bientôt le vent toujours favorable lui fait perdre de vue la Grèce entière; il détourne à côté de la Sicile, passe dans la mer Thyrrienne, & côtoie les rivages délicieux de l'Italie. Enfin il entre dans Luna & embrasse sa famille en rendant grâce au ciel de revoir ces bords chéris, après avoir échappé à tant de dangers. Les chevaliers y trouvèrent un autre pilote prêt

prêt à faire voile pour la France , qui leur offrit de les y transporter : ils acceptèrent sa proposition , & ils arrivèrent en peu de jours à Marseille. Bradamante qui y commandoit , ne s'y trouvoit pas alors , fans quoi elle les auroit déterminés par ses instances à y faire quelque séjour. A peine eurent-ils touché les rivages de la Provence , que Marfize prit congé des quatre chevaliers , & de l'épouse de Guidon. Il ne convient pas , leur dit-elle , à de braves chevaliers de se trouver ensemble en si grand nombre. Le timide étourneau , la foible colombe , les daims , les cerfs & tous les animaux naturellement craintifs , marchent en troupes ; mais l'audacieux faucon , l'aigle altièrè , l'ours & le tigre , pleins de confiance en leurs propres forces , se trouvent toujours seuls fans redouter leurs ennemis. Personne ne fut de son avis , ainsi elle les quitta pour errer seule dans les bois , & dans des routes inconnues.

Griffon , Aquilan & les deux autres chevaliers suivirent les chemins le plus fréquentés , & le lendemain ils arrivèrent à un château , où on les reçut avec une honnêteté qui n'étoit qu'apparente , comme ils l'éprouvèrent promptement. Le Sei-

gneur de ce château les avoit accueillis avec tout l'extérieur de la bienveillance & de l'affection ; mais à peine furent-ils endormis dans la plus parfaite fécurité , qu'il les fit arrêter dans leur lit , & ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir fait jurer de maintenir un usage barbare qu'il avoit établi chez lui depuis quelques jours. Mais retournons à la belliqueuse Marfize avant de parler davantage de ceux-ci.

Après avoir passé la Durance , le Rhône & la Saône , elle se trouva au pied d'une colline cultivée. Non loin de cet endroit elle apperçut sur les bords d'un torrent une vieille femme vêtue de noir , qui lui parut accablée par les fatigues d'une longue route , & encore plus par une profonde tristesse. C'étoit la vieille qui servoit les voleurs dans la caverne , où le ciel toujours juste avoit conduit Roland pour exterminer ces scélérats. Elle avoit , comme vous le faurez dans la suite , bien des dangers à redouter , & depuis longtems elle marchoit de nuit & par des routes détournées dans la crainte de rencontrer quelqu'un qui la reconnut. Elle prit Marfize à son habit & à ses armes pour un chevalier étranger. Elle ne s'en-

fuit donc pas à son aspect, comme à celui des autres guerriers. Au contraire elle s'arrêta du plus loin qu'elle l'apperçut, & l'attendit hardiment à l'endroit où le torrent étoit guéable. Elle se présenta même à elle avec confiance, & la pria de vouloir bien la prendre en croupe pour la passer à l'autre bord. Marfize, qui étoit naturellement obligeante, la fit monter derrière elle, & la transporta sur son cheval, non-seulement au-delà du torrent, mais même beaucoup plus loin jusqu'à l'endroit où le chemin cessoit d'être mauvais. Au sortir de ce sentier elles rencontrèrent un chevalier, qui monté sur un cheval richement harnaché, couvert d'armes brillantes, & accompagné d'un écuyer, s'avançoit vers le torrent avec une dame fort belle, mais dont le front superbe, & l'air hautain annonçoient un caractère dédaigneux. Elle étoit assurément bien digne à tous égards du chevalier qui l'accompagnait. C'étoit Pinabel, l'un des Comtes de Mayence, le même qui quelques mois auparavant avoit fait tomber Bradamante dans la grotte de Merlin. Dans ce temps il versoit des larmes & soupiroit pour la beauté qu'il avoit alors avec lui, & qu'Atlant retenoit dans

son palais enchanté , lorsque le château de ce Magicien & tous ses prestiges se furent évanouis devant le courage de Bradamante. Tous ceux qui y étoient prisonniers redevinrent libres , & la fière maîtresse de Pinabel étoit allée le rejoindre : ils voyageoient alors ensemble de châteaux en châteaux. Comme elle étoit fort peu civile & d'un naturel railleur , elle ne put s'empêcher de rire aux éclats , à la vue de cette vieille , que Marfize menoit en croupe , & de lui tenir quelques propos piquans.

L'Altiere Marfize qui n'étoit pas accoutumée aux outrages , entra dans une violente colère , & lui répondit que cette vieille la surpassoit en beauté , & qu'elle s'engageoit à le prouver à son chevalier , à condition que si celui-ci étoit vaincu , elle céderoit à la vieille ses superbes vêtemens , ainsi que son palefroi. Pinabel forcé par les loix de la chevalerie d'accepter ce défi , prend son bouclier , empoigne sa lance , & court comme un furieux sur Marfize. L'héroïne met une énorme lance en arrêt , en atteint Pinabel à la visière , & le renverse sur la terre , où il resta plus d'une heure étourdi de sa chute. Marfize victorieuse ,

exerça ses droits à la rigueur , elle fit quitter à la jeune beauté ses habits , ainsi que son cheval , & voulut que la vieille se revêtît des uns & monta sur l'autre. Elle poursuivit ensuite sa route avec cette vieille que tant de parure rendoit encore plus hideuse.

Elles marchèrent ensemble pendant trois jours , sans qu'il leur arrivât rien qui mérite d'en parler. Le quatrième elles rencontrèrent un chevalier qui couroit seul au grand galop. C'étoit , si vous êtes curieux de le savoir , le fils du roi d'Ecosse , le brave , l'aimable Zerbin. Il étoit désespéré de n'avoir pu se venger du soldat féroce qui l'avoit empêché de se livrer à la bonté de son cœur. Mais celui-ci , favorisé par l'épaisseur du bois , & par un nuage qui obscurcissoit les premiers rayons du jour , prit des routes si détournées , & profita avec tant d'adresse du peu d'avance qu'il avoit sur Zerbin , qu'il lui échappa pour le moment , & ne se présenta plus devant lui que sa colère ne fût passée. Malgré tout son courroux le prince d'Ecosse ne put s'empêcher de rire à la vue de cette vieille , en qui l'excès de la parure & de la laideur formoient le contraste le plus frappant.

Chevalier, dit-il, en s'adressant à Marfize, je reconnois votre prudence au choix de cette dame. Vous ne voulez certainement pas qu'on vous la dispute. La vieille étoit cent fois plus ridée que la Sybille de Cumes, & ressembloit parfaitement à ces singes que l'on habille pour exciter le rire. Dans ce moment elle devint encore plus hideuse par sa fureur & par le courroux qui éclata dans ses yeux; car rien n'outrage plus sensiblement une femme que de lui reprocher sa vieillesse ou sa laideur.

Marfize, qui vouloit s'amuser un peu, comme elle le fit réellement, feignit d'être piquée des propos de Zerbin. Ma maîtresse, lui répondit-elle, est plus belle que vous n'êtes vaillant. Aussi je ne doute pas qu'au fond du cœur vous ne lui rendiez justice, mais vous feignez de méconnoître ses perfections, pour excuser votre peu de courage. En effet, est-il dans le monde un seul chevalier qui en trouvant dans une forêt une jeune beauté, aussi peu accompagnée, ne tantôt de se l'approprier? Elle vous convient si parfaitement, répliqua Zerbin, qu'il seroit affreux de vous l'enlever, & vous pouvez en jouir en paix, bien sûre que je

n'aurait pas cet excès de cruauté. Si cependant vous voulez éprouver pour tout autre sujet ce que je puis dans les armes, je suis prêt à vous satisfaire ; mais il faudroit que j'eusse perdu le sens pour rompre une lance en faveur de cette dame. Conservez-la telle qu'elle est. Je ne prétends pas rompre une union si tendre, elle est trop parfaitement assortie, & je jurerois que vous n'êtes pas moins brave que cette femme n'est belle. Vous me la disputerez malgré vous, ajouta Marfize, & je ne souffrirai pas que vous ayez vu tant de charmes sans faire le moindre effort pour les posséder. Je ne conçois pas, répliqua le prince d'Ecosse, pourquoi vous voulez que je risque un combat où tout le désavantage est pour le vainqueur, & tout le profit du côté du vaincu. Eh bien, reprit Marfize, puisque cette condition ne vous plaît pas, je vais vous en proposer une autre à laquelle vous ne sauriez vous refuser. Si je suis vaincu je garderai ma maîtresse ; mais si je l'emporte sur vous, vous serez forcé de la recevoir de ma main. Voyons donc à qui de nous deux elle ne restera pas. Si vous succombez, je vous condamne à l'accompagner

partout où bon lui semblera. Volontiers, répondit Zerbin, & en même tems il fait reculer son cheval pour prendre son élan, se roidit sur ses étriers, s'affermit sur ses arçons, & porte un coup terrible au milieu du bouclier de la guerrière. Mais il ne l'ébranla pas plus que s'il eût frappé sur une montagne de bronze. Marfize l'atteignit à son casque, & l'étendit par terre loin de son cheval.

Le prince d'Ecoffe, qui dans sa vie avoit renversé mille & mille chevaliers, fut extrêmement sensible à cet accident, qu'il regardoit comme une tache à sa gloire. Mais ce qui le désoloit encore plus, c'étoit la nécessité où il se trouvoit de suivre la vieille partout où il lui plairoit de le conduire. Il resta longtems étendu sur la place sans proférer un seul mot. Marfize se retourna vers lui, & lui dit en souriant: Recevez de ma main cette maîtresse; plus je lui trouve de charmes & d'attraits, plus je suis flattée de vous la céder. Soyez désormais son chevalier; mais surtout gardez-vous bien d'oublier votre promesse, & souvenez-vous que vous devez l'accompagner partout où bon lui semblera. Elle dit, & sans attendre de réponse, elle s'enfonça dans la forêt.





Le prince d'Ecoffe qui la prenoit pour un chevalier , pria la vieille de le lui nommer. Celle-ci qui favoit qu'elle alloit augmenter son dépit , ne se fit pas presser pour lui dire ce qui en étoit. Le coup qui vous a renversé , lui répondit-elle , est parti de la main d'une femme. Il n'est point de chevalier plus digne que cette héroïne de manier la lance & l'épée. Elle arrive de l'Orient pour se mesurer avec les Paladins français : Zerbin rougit encore plus de sa défaite , en apprenant par qui il avoit été vaincu. Enfin il remonta sur son courfier en se reprochant de n'avoir pas su s'y tenir plus ferme ; la vieille sourit de son dépit , & pour le piquer plus sensiblement , elle lui rappelle avec un air moqueur qu'il ne doit plus la quitter. Zerbin enchaîné par sa promesse , marche la tête baissée comme un courfier excédé de fatigue & de lassitude , qui se sent le mors dans la bouche & les éperons dans les flancs. Cruelle fortune , disoit-il , avec quelle rigueur tu me traites ! Tu me ravis la plus aimable des femmes , & tu me donnes en échange cette vieille sur les pas de laquelle il faut que je me traîne. Ma perte n'étoit-elle donc pas assez douloureuse , sans l'augmenter par ce

funeste présent. Celle dont la vertu & la beauté n'eurent jamais rien d'égal , est engloutie dans la mer , & ses membres délicats brisés contre les écueils, font devenus la proie des poissons & des monstres marins, tandis que tu prolonges les jours de cette malheureuse, qui depuis vingt ou trente ans devoit servir de pâture aux vers.

C'est ainsi qu'exprimoit ses regrets, Zerbin, non moins affligé de ce que la fortune venoit de lui donner, que de ce qu'elle lui avoit enlevé. Quoique la vieille n'eût jamais vu Zerbin avant cet instant, elle crut, d'après ses discours, qu'il devoit être celui dont Isabelle de Galice l'avoit si fréquemment entretenue. Vous vous rappelez sans doute que cette vieille sortoit de la caverne, où Isabelle, que Zerbin aimoit si tendrement, avoit été captive pendant plusieurs mois. Elle avoit souvent raconté à cette méchante femme, comment après avoir quitté le lieu de sa naissance, & avoir vu son vaisseau se briser contre des écueils, elle s'étoit sauvée sur les côtes de la Rochelle. Elle lui avoit dépeint tant de fois les traits & l'air gracieux de son amant, qu'en l'entendant parler ainsi, & en le considérant plus attentivement, elle ne douta

plus qu'il ne fût celui pour qui le cœur d'Isabelle éprouvoit de si cruelles angoisses , & que dans le tems où elle étoit renfermée dans les flancs de la montagne, elle s'affligeoit plus de ne pas le voir que d'être devenue l'esclave des voleurs. La vieille comprit encore par les plaintes du prince d'Ecoffe, qu'il croyoit sa maîtresse engloutie dans les flots ; & quoiqu'elle fût parfaitement le contraire, elle se garda bien de lui annoncer une nouvelle qui lui auroit fait tant de plaisir. Elle lui laissa ignorer tout ce qui auroit pu le satisfaire, & ne lui dit que ce qui devoit l'allarmer.

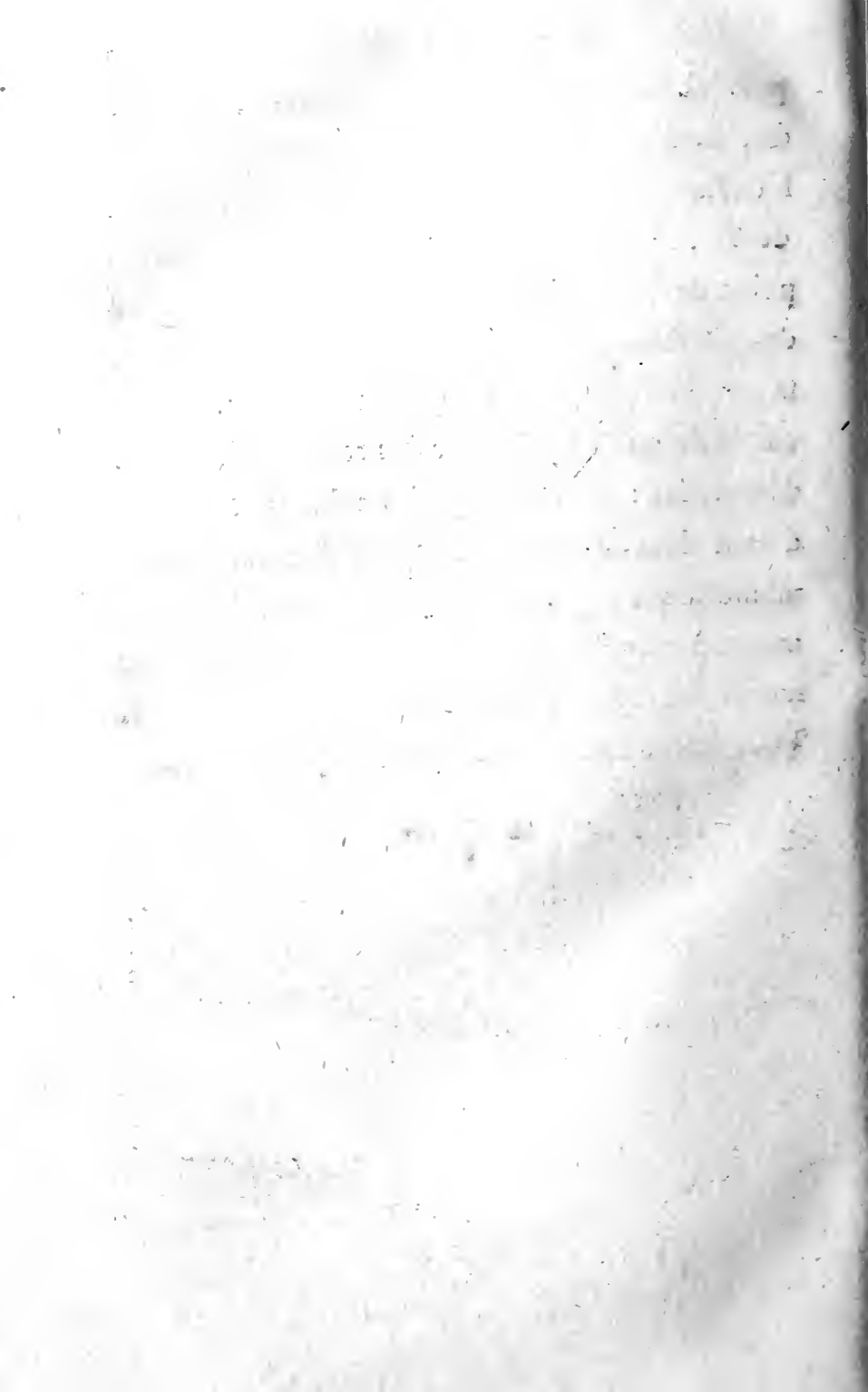
Fier chevalier , lui dit-elle, qui me traitez avec tant de mépris, si vous saviez que je puis vous donner des nouvelles de celle dont vous pleurez la mort, vous changeriez bientôt ce ton insultant pour les manières les plus prévenantes. Mais je me laisserois plutôt mettre en pièces que de vous en apprendre la moindre. Si vous eussiez été plus civil, j'aurois pu vous faire part de ces secrets. Tel qu'un dogue qui s'élançe avec fureur contre un voleur nocturne, s'apaise soudain, lorsque celui-ci lui jette un morceau de pain, ou ferme sa terrible gueule par quelque'autre enchantement,

ainfi Zerbin devient docile & foudmis, dès qu'il fait que la vieille peut lui donner des nouvelles de celle qu'il pleure fi amérement. Il fe tourna vers elle, & du ton le plus touchant, il la conjura au nom de Dieu & des hommes de ne pas lui laiffer ignorer le fort d'Ifabelle, foit qu'il lui fût favorable ou contraire. Ce que je puis vous en dire, répondit l'impitoyable vieille, n'est pas fort consolant. Ifabelle n'est pas morte, comme vous le croyez; mais elle a tout lieu d'envier le bonheur de ceux que le deftin a privés de la vie. Depuis que vous n'en avez entendu parler, elle eft tombée entre les mains de plus de vingt hommes. Jugez de ce que doit être devenue cette fleur que vous vous flattiez de cueillir. Ah! perfide vieille, avec quel art abominable tu prépares tes menfonges! car tu fais combien tout ce que tu avances eft faux, & qu'aucun brigand n'a attenté à fon honneur.

Zerbin lui demanda en quel tems & dans quels lieux elle l'avoit vue; mais envain, l'opiniâtre vieille ne voulut pas ajouter un mot à ce qu'elle avoit dit. Il la prit d'abord par la douceur. Entuite il la menaça de lui couper la tête: prières & menaces,

tout lui fut inutile , il ne put tirer une syllabe de plus de cette exécration. Enfin il se tut , bien sûr que toutes ses instances ne lui serviroient de rien. Ce qu'il avoit appris excitoit sa jalousie au point de le rendre furieux. Il auroit marché sur des charbons ardents , pour revoir Isabelle ; mais sa parole l'attachoit aux pas de la vieille. Elle le conduisit où il lui plut par des routes solitaires & détournées : ils montoient les collines & descendoient dans les vallons , sans se dire un mot & même sans se regarder ; mais lorsque le soleil commença à marcher vers le terme de sa course , leur silence fut rompu par la rencontre d'un chevalier. Vous saurez dans l'autre chant ce qui en arriva.









C H A N T X X I.

JAMAIS lien ne ferra un fardeau d'une étreinte plus forte, jamais le fer aiguisé en pointe n'affujettit plus sûrement le bois, que la foi ne retient une belle ame, lorsqu'elle l'a ceint de ses nœuds indissolubles. Aussi les anciens représentoient-ils cette divinité vêtue d'une robe blanche, que la moindre tache, que l'atome le plus léger suffiroit pour fouiller. On ne doit jamais en altérer la pureté, soit qu'on l'ait donnée à un homme seul, ou à un peuple entier, dans une forêt, dans une grotte, loin des villes & de toute habitation humaine, comme dans les tribunaux, en présence des magistrats & des scribes destinés à en perpétuer le souvenir. Il n'est besoin, ni de serment, ni d'autre cérémonie importante: il suffit d'avoir promis. Zerbin l'observa rigoureusement dans toutes ses entreprises; & dans cette occasion il fit bien voir combien il en étoit esclave, puisqu'il se détourna de son chemin pour suivre la perfide vieille, dont la compagnie lui déplaisoit plus que s'il eût eu à ses

côtés la fièvre ou la mort elle-même ; mais sa promesse l'emportoit sur ses plus ardens desirs.

Je vous ai déjà dit que Zerbin , le cœur ferré d'angoisses , marchoit à côté de la vieille sans proférer un seul mot , & que ce silence fut rompu sur le soir par la rencontre d'un chevalier errant qui venoit droit à eux. Dès que la vieille eût reconnu ce chevalier qui se nommoit Ermotime de Hollande , & dont le bouclier portoit pour emblême une bande rouge sur un fond noir , elle déposa son orgueil & se recommanda fort humblement à la bravoure de Zerbin , en lui rappelant la parole qu'il avoit donnée à Marfize. Ce guerrier , disoit-elle , étoit l'implacable ennemi de toute sa famille ; il avoit déjà tué de sa main son père & un frère qu'elle chérissoit , & il vouloit exterminer de même tout ce qui restoit de sa race. Zerbin la rassura & lui dit qu'elle n'avoit rien à craindre tant qu'elle étoit sous sa protection. Ermotime n'eut pas plutôt reconnu cette figure abhorrée , que s'adressant au prince d'Ecosse du ton le plus fier & le plus menaçant , il s'écria : Prépare-toi à me combattre , ou abandonne à ma juste vengeance cette infâme vieille. Si tu prends sa

défense , tu mourras ainsi que tous ceux qui protègent les torts & soutiennent l'injustice. Zerbin lui répondit avec modération , qu'il étoit indigne d'un brave homme , & contraire aux lois de la chevalerie de vouloir donner la mort à une femme ; qu'il ne refusoit pas de combattre contre lui , mais qu'auparavant il le prioit de considérer combien il étoit au-dessous d'un aussi brave guerrier qu'il le paroïssoit , de tremper ses mains dans le sang d'une femme.

Ces représentations & bien d'autres furent inutiles. Il fallut en venir aux mains. Tous deux s'éloignent pour prendre leur élan , & fondent l'un sur l'autre. Les feux comprimés par un habile artiste ne s'élancent pas avec plus d'impétuosité dans les airs un jour de réjouissance , que les chevaux de ces deux guerriers ne les portent l'un contre l'autre. Ermotime dirige son coup un peu bas dans le dessein de percer le cœur de son adversaire ; mais sa foible lance vole en éclats sans l'ébranler. Il n'en fut pas de même de celle de Zerbin. Elle brisa le bouclier d'Ermotime , lui traversa l'épaule & le renversa par terre. Aussitôt le prince d'Ecosse , qui croit l'avoir tué , descend de

son cheval : touché de compassion , il soulève la visière de son casque , & découvre son visage déjà environné des ombres de la mort. Ce guerrier le regarda d'abord fixement sans proférer un seul mot , comme s'il sortoit d'un profond sommeil. Enfin il reprit ses esprits , & lui dit : Je ne me plains pas d'être vaincu par un aussi parfait chevalier que vous le semblez. Tout ce que je regrette , c'est que vous m'avez donné la mort pour la plus perfide des femmes , dont un homme aussi vaillant que vous n'eût jamais dû se faire le chevalier. Si vous connoissiez les justes motifs de vengeance qui m'animoient contr'elle , vous vous reprocheriez éternellement ce que vous venez de faire pour la défendre. Je vais vous les exposer , ces motifs ; & si le peu de momens que j'ai à vivre , me permettent d'achever mon récit , vous verrez que cette malheureuse porte le crime jusqu'à ses plus coupables excès.

J'eus autrefois un frère qui quitta , dans sa jeunesse , la Hollande , notre patrie commune , pour passer au service d'Héraclius , qui portoit alors le sceptre de l'empire des Grecs. Il s'y lia de l'amitié la plus intime avec un des plus honnêtes





barons de cette cour, qui possédoit sur les confins de la Servie un château très-agréablement situé, & défendu par de forts remparts. Il se nommoit Argée, & il étoit l'époux de cette exécration femme, qu'il aimoit cent fois plus qu'il ne convenoit à un homme aussi vertueux. Mais celle-ci plus mobile que la feuille privée de sa sève aux premiers froids du printemps, que le vent détache & fait voler à son caprice, elle ne conserva pas long-temps dans son cœur l'amour dont elle étoit d'abord éprise pour un aussi digne époux. Elle n'eut pas plutôt vu mon frère, qu'elle conçut pour lui la plus violente passion & ne pensa plus qu'à s'en faire aimer; mais les Monts-Cérauniens, fameux par tant de naufrages, opposent une digue plus inébranlable à l'impétuosité des flots, le pin qui a vu se renouveler cent hivers, & dont les racines s'étendent aussi profondément sous la terre, que sa tête superbe s'élève au-dessus des rochers des Alpes, ne résiste pas plus vigoureusement aux secousses de l'aquilon fougueux, que mon frère aux avances de cette femme dont le cœur corrompu étoit le réceptacle de tous les vices.

Ainsi que tous les braves chevaliers, mon frère

cherchoit des aventures, & en trouvoit souvent de périlleuses. Un jour il fut blessé près du château de son ami, où il se rendoit souvent sans invitation, soit qu'Argée s'y trouvât ou en fût absent. Il s'y arrêta pour se faire guérir de sa blessure. Pendant ce temps Argée fut obligé de s'éloigner pour quelques affaires. Aussitôt cette femme sans pudeur ne manqua pas de solliciter mon frère de céder à ses desirs, comme elle l'avoit déjà fait tant de fois; mais celui-ci, fidèle à son ami, ne voulut pas être exposé plus long-tems à de pareilles instances; & pour ne pas manquer à son devoir, il choisit entre plusieurs inconvéniens celui qui lui parut le moindre. Il résolut donc de rompre toute liaison avec Argée, & de s'en aller si loin de ces lieux, que sa coupable femme n'entendît plus prononcer son nom. Quelque dur que ce parti parut à son cœur, il le trouvoit plus honnête que de répondre à une aussi criminelle passion, ou de devenir l'accusateur de cette perfide auprès de son époux, qui l'aimoit plus que lui-même. Quoiqu'il ne fût pas encore parfaitement guéri de sa blessure, il revêtit ses armes, & quitta le château de son ami, bien décidé à n'y plus rentrer.

Mais la fortune qui se rit si souvent de nos précautions, rendit inutiles celles de mon frère, par un de ses caprices. Le mari revint sur ces entrefaites, & trouva sa femme dans les pleurs, les cheveux épars, & le visage étincelant de colère. Aussitôt il lui demande quelle est la cause de ce trouble ? Elle lui laisse répéter plusieurs fois ces questions, & pendant ce temps elle s'occupe des moyens de se venger de celui qui l'avoit abandonnée ; car, par un effet de son inconstance, elle avoit déjà passé des emportemens de l'amour aux fureurs de la haine. Ah ! Seigneur, répondit-elle enfin à son époux, pourquoi chercherois-je à vous celer le crime que j'ai commis en votre absence ? Quand je le cacherois au monde entier, pourrois-je me le diffimuler à moi-même ? Mon ame qui en sent toute l'horreur, est en proie à des remords plus douloureux que tous les tourmens que vous pourriez me faire endurer, pour expier ce forfait, si l'on peut donner ce nom à une action involontaire & forcée. Quoi qu'il en soit vous allez le connoître ; après cela ôtez-moi la vie, séparez une ame pure & sans tache d'un corps souillé par le crime, & fermez pour toujours à la lumière

des yeux que je n'oserois lever sur personne ; car devant qui n'aurois-je pas à rougir de l'opprobre dont je suis couverte ? Votre ami a deshonoré votre épouse , il a fait violence à ce foible corps ; & dans la crainte que je ne vous découvrisse son attentat , il est parti sans vous attendre.

Dans l'instant l'amitié d'Argée pour mon frère se change en une violente haine ; il croit cette accusation , & sans rien examiner , il court se venger. Comme il connoissoit parfaitement le pays , il atteint promptement Philandre (c'est ainsi que se nomme mon frère) qui foible & languissant marchoit à pas lents , comme quelqu'un qui n'avoit rien à se reprocher. Il l'atteignit , dis-je , & quelque chose que ce dernier pût lui dire pour se justifier , il le força d'en venir aux mains. L'un étoit plein de vigueur , & animé par un violent courroux. Le bras débile de l'autre étoit encore retenu par l'amitié. Aussi mon frère ne put-il opposer qu'une foible résistance au ressentiment de son ennemi ; & succombant bientôt dans un combat si inégal , il resta prisonnier d'Argée. Adieu ne plaife , lui dit alors son vainqueur , que je trempe mes mains dans le sang d'un homme que j'ai tant aimé ,

& à qui je fus cher. Quelque crime que tu ayes commis envers moi, je veux prouver à tout le monde que comme j'étois un meilleur ami que toi, je suis un ennemi moins atroce. Je saurai donc trouver d'autres moyens de te punir sans te priver de la vie. A ces mots, il fit poser Philandre presque expirant sur un brancard fait avec des branches d'arbre, & il donna ordre de le transporter à son château, où, malgré son innocence, l'infortuné fut condamné à une prison perpétuelle. Excepté sa liberté, dont il étoit privé, il n'avoit rien à y desirer, & on l'y servoit avec autant de soins & d'égards qu'auparavant cette funeste aventure. Mais l'épouse d'Argée, plus coupable que jamais, venoit tous les jours à cette prison, dont elle avoit les clefs, & qu'elle pouvoit ouvrir ou fermer à son gré, & pressoit Philandre avec encore plus d'impudence de répondre à sa passion.

Que vous sert, lui disoit-elle, cette fidélité dont vous vous glorifiez en vain, tandis que tout le monde vous regarde comme un traître? La belle victoire! l'illustre triomphe! l'opprobre qui suit le crime & la trahison est le prix de votre vertu. Combien n'eut-il pas été plus utile & plus hono-

nable pour vous de m'accorder ce que je vous demandois avec tant d'ardeur ! Une obscure prison est le digne salaire de vos refus & de votre opiniâtreté. N'espérez pas en sortir, si vous ne fléchissez cette rigueur. Que ne puis-je être assez heureuse pour vous voir répondre à mes vœux ! Je saurois vous faire recouvrer votre honneur & votre liberté. Non, non, répondit Philandre, n'espérez jamais que je m'écarte un instant de mes devoirs, quelque injustes traitemens qu'ils m'attirent. Un monde aveugle peut bien me condamner, il me suffit que mon innocence soit connue du ciel qui voit tout, & qui seul peut la récompenser dignement. Si la perte de ma liberté ne vous satisfait pas, enlevez-moi cette vie qui m'est devenue odieuse. Le ciel toujours juste couronnera peut-être cette bonne action si peu connue ici bas. Peut-être aussi celui qui croit que je l'ai offensé reconnoîtra-t-il ses torts à mon égard, & donnera-t-il quelques larmes au plus fidèle de ses amis.

Cette femme effrenée réitéra plusieurs fois de pareilles tentatives auprès de Philandre, & toujours sans aucun succès. Elle ne s'occupoit cependant pas avec moins d'ardeur des moyens de par-

venir à un but si criminel. Elle descend dans son cœur, infecté depuis long-temps de tous les vices, elle examine tous les moyens qu'il peut lui suggérer. Elle forme mille projets sans s'arrêter à aucun. Elle cessa pendant six mois de venir à la prison de Philandre ; & déjà l'infortuné se croyoit délivré de ses persécutions, lorsque la fortune trop souvent propice au crime , fournit à cette méchante femme l'occasion de satisfaire son infâme passion par le plus abominable des forfaits.

Il régnoit une ancienne inimitié entre son époux & un baron voisin que l'on nommoit le beau Morand. Celui-ci, dans l'absence d'Argée, faisoit des courses sur ses terres, & entroit même dans son château ; mais lorsque ce brave homme l'habitoit, il n'osoit en approcher de plus de dix milles. Dans le dessein de l'y attirer , Argée fit courir le bruit qu'il alloit à Jérusalem pour s'y acquitter d'un vœu. Effectivement il partit sans que personne se doutât de son intention. Sa femme étoit seule dans sa confiance. Tous les soirs il rentroit dans le château pour y passer la nuit , & il en sortoit de grand matin sans que personne le vît. Pendant le jour il erroit sous des armes déguisées

autour de sa demeure , pour voir si le crédule Morand s'en approcheroit selon son usage. Après avoir passé la journée dans les forêts , il revenoit le soir à son château , où sa perfide épouse le recevoit par une porte secrète.

Excepté cette méchante femme tout le monde croyoit Argée bien loin. Elle faisoit cette occasion pour tendre à mon frère de nouvelles embûches. Elle va le trouver en versant de fausses larmes qu'elle avoit toujours à sa disposition. Où pourrai-je , lui dit-elle , trouver des secours dans l'excès de mes maux ? Qui me conservera mon honneur & celui de mon époux ? Vous connoissez Morand , & vous savez que dans l'absence d'Argée il ne craint ni les dieux , ni les hommes. Il n'est pas de moyens qu'il ne tente pour me séduire. Il emploie les prières & les menaces pour corrompre mes domestiques , & je ne fais si je pourrai me soustraire à ses infâmes desseins. Depuis qu'Argée est parti pour un long voyage , il a osé se permettre sans aucun prétexte l'entrée de mon château. Si mon époux s'y fut trouvé , le traître , loin d'avoir cette audace , ne se seroit pas cru en sûreté à trois milles de distance. Aujourd'hui même

il a eu l'impudence de me demander en face ce qu'il me fait proposer depuis si long-temps. Du ton dont il me parloit, j'avois tout à craindre pour mon honneur; & si je n'eusse arrêté son audace en paroissant disposée à le satisfaire de bon gré, il alloit me ravir de force ce qu'il espère obtenir de mon amour. Je lui ai tout promis sans intention néanmoins d'observer une parole extorquée par la crainte. Je ne voulois que suspendre ses violences pour le moment. Tel est le danger que je cours. Vous seul pouvez y parer. Sans vous c'en est fait de mon honneur & de celui d'Argée, que vous prétendez avoir autant & plus à cœur que le vôtre. Si vous me refusez ce secours, je croirai que lorsque vous rejettiez mes prières & mes larmes, votre attachement pour Argée n'étoit qu'un vain prétexte, sous lequel vous déguisiez la cruauté de votre cœur. Personne alors n'auroit su ce qui se seroit passé entre nous, & maintenant mon deshonneur & le sien vont éclater.

Il n'est pas besoin, répondit Philandre, d'un aussi long préambule, pour m'engager à servir Argée. Qu'exigez-vous de moi? Je conserve toujours pour lui les mêmes sentimens; & quoique

j'en sois la victime , je ne l'accuse pas de mes malheurs. Vous me trouverez toujours prêt à mourir pour cet ami , quand je devrois encore avoir contre moi l'opinion publique & mon infortune. Il faut , répliqua la perfide , donner la mort à celui qui prétend nous deshonorer. Vous n'aurez aucun danger à redouter dans cette entreprise ; je vous fournirai les moyens de l'exécuter sûrement. Il doit revenir à la nuit sur les neuf heures ; & pour qu'on ne s'apperçoive de rien dans le château , j'ai promis de l'introduire moi-même à un signal convenu. Vous attendrez dans ma chambre jusqu'à ce que je lui aie fait quitter ses armes , & que je le livre sans défense à la mort qu'il mérite.

Ce fut ainsi que cette femme , ou plutôt cette furie infernale , conduisit son mari dans le précipice qu'elle lui avoit creusé. Dès que la nuit , si souvent complice du crime , eût enveloppé la terre de ses ombres , l'indigne épouse d'Argée fit sortir mon frère de sa prison , lui remit le glaive fatal , & le conduisit dans sa chambre pour y attendre l'infortuné Baron. Tout se passa comme elle l'avoit prévu. Les projets criminels ne réussirent que trop souvent. Philandre frappa le généreux Argée

en s'imaginant porter le coup mortel à Morand. Comme rien ne s'opposoit au tranchant de son glaive , il lui fendit la tête jusqu'à la poitrine ; & ce malheureux chevalier assassiné par la main qui croyoit le venger , expira sans pousser un cri. Alors mon frère , toujours dans l'égarement , remit son épée entre les mains de Gabrine : c'est ainsi qu'on nomme ce monstre , qui semble né pour trahir tout ce qui l'approche. La perfide qui avoit dissimulé jusqu'alors , voit que Philandre contemple sa victime. Elle prend un flambeau & lui montre le cadavre de son cher Argée. En même - temps elle le menace , s'il ne consent à ce qu'elle desire depuis si long - temps , de divulguer ce meurtre qu'il ne sauroit nier , & de le faire mourir honteusement dans les supplices réservés aux traîtres & aux assassins. Elle lui représente que si rien ne l'attache à la vie , il doit du moins prendre soin de sa réputation.

A la vue de son erreur Philandre reste immobile de douleur & d'effroi. Dans son premier emportement il vouloit trancher les jours du monstre qui avoit armé son bras ; & si la raison ne lui eût fait envisager tous les dangers qu'il couroit dans

cette maison ennemie , au défaut d'autres armes il l'eut déchirée de ses ongles & de ses dents. Tel un navire battu sur la vaste étendue des mers par deux vents contraires, avance & recule plusieurs fois sur la même ligne avant de céder au souffle le plus puissant. Ainsi Philandre agité par deux mouvemens opposés, se livre enfin à celui qui lui semble le moins dangereux. Il voit qu'outre les supplices dont on le menace , il sera couvert de honte & d'infamie si le meurtre se répand dans le château. Ce dernier motif l'emporte. Malgré toute sa répugnance , il est contraint d'avalier le calice amer jusqu'à la dernière goutte ; mais la crainte l'emporte dans son cœur épouvanté. Il donne à Gabrine sa foi, & lui promet, sous les plus redoutables sermens, de consentir à tout ce qu'elle voudra dès qu'ils seront en sûreté. C'est ainsi que cette malheureuse recueillit le fruit de ses crimes avant de sortir de son château.

Philandre revint ensuite nous joindre avec elle en laissant un nom infâme dans la Grèce entière. Il emportoit dans son cœur déchiré de remords le regret d'avoir tué si imprudemment son ami & l'horreur de son union avec une femme plus
cruelle

cruelle que les Progné & les Médée. Il lui auroit donné la mort dès qu'il auroit pû le faire en sûreté; mais son bras étoit retenu par ses sermens. Il ne pouvoit que la haïr. Depuis ce moment on ne le vit jamais sourire; tous ses discours portoient l'empreinte de la tristesse de son ame. Tel étoit sans doute Oreste, lorsqu'après avoir trempé ses mains dans le sang de sa mère & du coupable Egiste, il fut livré aux furies vengeresses. La douleur de mon frère qui ne faisoit qu'augmenter, lui causa bientôt une maladie dangereuse.

Alors l'infâme Gabrine, persuadée qu'elle ne pourroit jamais surmonter l'aversion de son époux, passa des feux de l'amour aux fureurs de la haine & de la vengeance. Il ne lui devint pas moins odieux qu'Argée, & elle prit le parti de se défaire de ce second mari comme elle s'étoit débarrassée du premier. Elle eut recours à un vieux médecin, aussi scélérat qu'elle, & très-propre à la seconder dans cet abominable projet. Ce traître trouvoit plus facile de faire périr ses malades par le poison, que de les guérir par des infusions salutaires. Elle lui promit plus qu'il ne lui demanda, pourvu qu'il empoisonnât promptement son époux.

J'étois avec plusieurs autres personnes dans la chambre de mon frère, lorsque le perfide vieillard y parut la coupe mortelle à la main. Il pressa mon frère de la prendre, en l'assurant qu'elle lui rendroit les forces & la santé. Dans ce moment, soit pour se défaire de son complice, soit pour ne pas lui donner la récompense promise, Gabrine le retint dans l'instant où Philandre alloit porter ses lèvres à la liqueur empoisonnée, & lui dit : Pardonnez d'injustes soupçons; mais je crains tout pour un objet tendrement aimé; je veux être sûre que vous ne donnez pas à mon époux un remède dangereux ou des sucs empoisonnés, & j'exige que vous fassiez sur vous-même l'essai de ce breuvage. Vous pouvez juger du trouble que causa cette proposition au perfide vieillard. Mais le temps qui le presse ne lui laisse pas le moment de réfléchir; il ne fait quel parti prendre; & pour ne pas augmenter les soupçons, il boit une partie de la liqueur contenue dans le vase. Le malade, rassuré par son exemple, prend à l'instant le reste. Tel qu'un épervier prêt à dévorer la colombe tremblante qu'il tient dans ses serres, se voit arracher sa proie & la vie par un chien avide qu'il

crovoit le compaignon de sa chaffe; ainfi l'avare médecin vit frustrer fes espéranes par celle qu'il crovoit d'intelligence avec lui. Puisse son exemple épouvanter à jamais ceux qui feroient capables de se laisser séduire par d'aussi coupables gains! Après avoir bu, le vieillard se hâta de retourner chez lui, pour arrêter, par de prompts secours, les progrès du poison. Mais Gabrine ne voulut pas le permettre, & prétendit qu'il devoit rester jusqu'à ce que le breuvage eût produit ses effets. Envain il eut recours aux prières & aux offres les plus considérables. Rien ne put engager Gabrine à le laisser sortir. Alors ce misérable voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, nous dévoila tout le mystère. Gabrine confuse, ne fut que répondre. Après cet aveu, l'honnête médecin subit le sort de la plupart de ses malades, & sa mort suivit de près celle de mon frère qui venoit d'expirer. Trop convaincu du crime de ce monstre, plus féroce que ceux qui habitent les forêts, nous l'arrêtons & la jettons au fond d'une obscure prison, pour la brûler vive comme elle le méritoit.

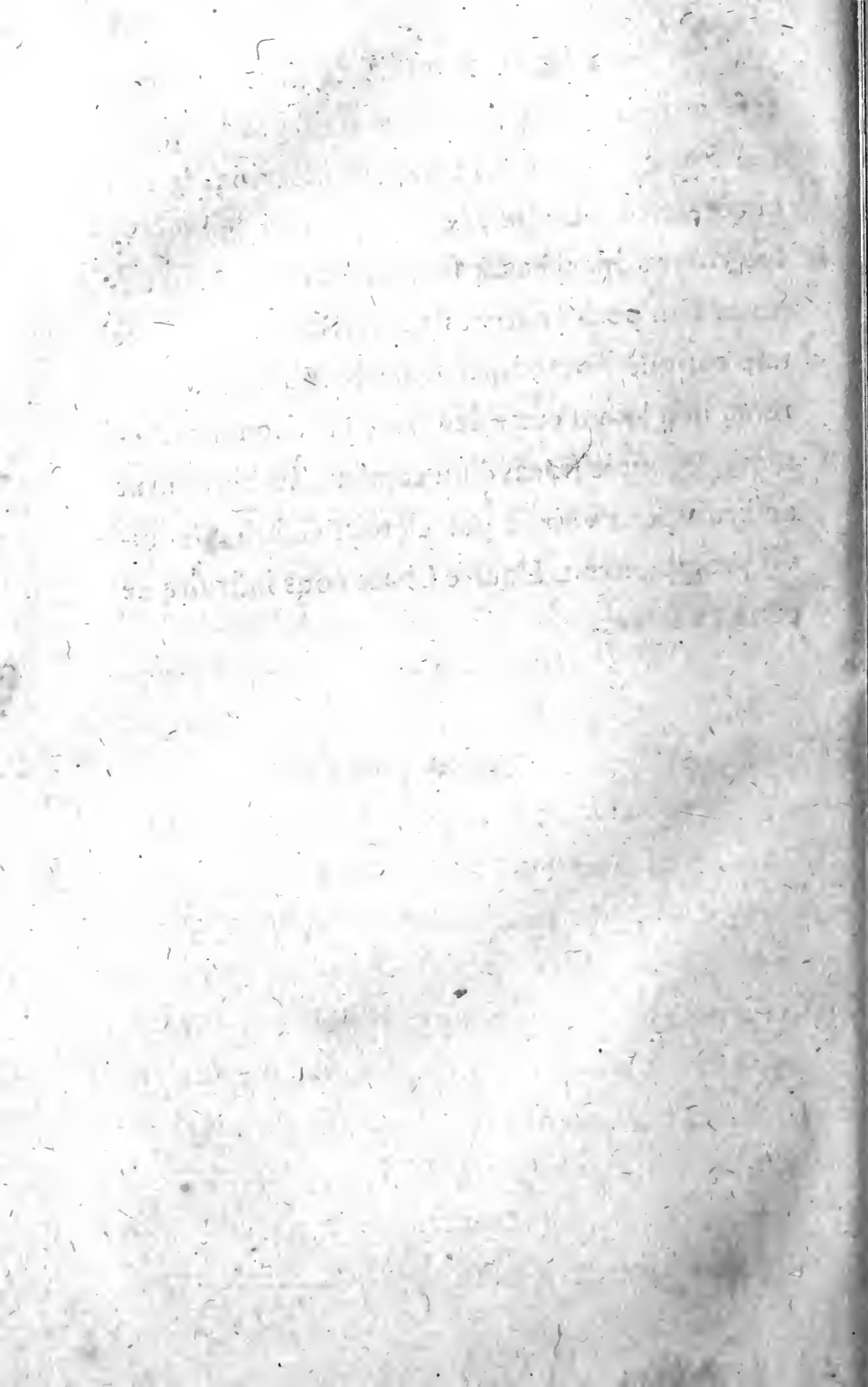
Ermonide alloit continuer, & apprendre à Zerbin comment la vieille avoit su se tirer de sa

prison; mais la douleur de sa blessure le fit évanouir une seconde fois. Deux de ses amis avoient déjà formé, avec des branches d'arbres, un brancard sur lequel ils le transportèrent. Zerbin désespéré du malheur de ce guerrier, s'excusa sur la nécessité qui forçoit tout chevalier de défendre celles qui se trouvoient avec lui, & encore plus sur la parole qu'il avoit donné à Marfize de protéger la vieille contre tous ceux qui voudroient l'offenser. Il finit par lui offrir ses services dans tout ce qui dépendroit de lui. Ermonide lui répondit que la seule chose dont il osoit le prier, étoit de se séparer de Gabrine sans lui laisser le temps d'ourdir contre lui quelque trahison qui le feroit repentir trop tard de la protection qu'il lui accordoit. Pendant tout ce temps Gabrine, confondue par la force de la vérité, baissoit les yeux & n'osoit rien répondre.

Zerbin poursuivit ensuite sa route avec la vieille, en la maudissant continuellement du tort qu'elle lui avoit fait faire à un aussi honnête chevalier. Auparavant il se sentoit pour elle une invincible répugnance; & maintenant qu'il connoît toute l'atrocité de son abominable caractère, il la dé-

teste au point de ne pouvoir l'envifager. La vieille qui fent combien elle est odieufe à Zerbin, le hait encore cent fois plus, & le noir venin qui gonfle fon cœur s'épanche sur fes joues livides. Ainsi difposés l'un pour l'autre, ils traversoient enfemble une antique forêt; lorsque sur le soir ils entendirent, non loin d'eux, des cris, un cliquetis d'armes, & tout le fracas d'un combat. Zerbin courut au bruit pour voir ce que c'étoit. Gabrine le suivit promptement. L'autre Chant vous instruira de cette aventure.









C H A N T X X I I.

AIMABLES beautés dont le cœur sensible & constant se contenta toujours de faire le bonheur d'un seul amant ; ô vous que l'on trouve si rarement dans un sexe si nombreux, pardonnez si les crimes de Gabrine ont ému mon fiel , & excusez le peu de lignes que je compte encore consacrer à blâmer son esprit pervers. Toujours fidele à la vérité, ainsi que l'exige celui qui a tout pouvoir sur moi , j'ai peint cette méchante femme telle qu'elle étoit. Ce récit n'ôte rien à la gloire du petit nombre de celles dont le cœur est sincère & fidele. Le traître qui , pour une somme d'argent , vendit son maître aux juifs abusés , n'ôte rien au mérite de Pierre & de Jean ; & pour avoir eu tant de sœurs coupables, la réputation d'Hipermnestre n'en est pas moins intacte. Si mon attachement à l'austère vérité me fait blâmer une femme dans ces Chants , j'en louerai , s'il le faut, des milliers, dont les vertus répandront plus d'éclat que l'astre du jour. Mais revenons à cet ouvrage que

je m'efforce de varier pour plaire à tous les goûts.

Je vous disois que le prince d'Ecosse avoit entendu de grands cris dans la forêt. Il poussa son cheval vers l'endroit d'où ils partoient, & s'engage dans un sentier frayé entre deux montagnes. A peine y a-t-il fait quelques pas, qu'il apperçoit dans le creux d'un vallon un chevalier qui venoit d'être tué. Vous saurez quel il étoit; mais je veux auparavant quitter la France, & faire un tour dans l'Orient, pour rejoindre Astolfe qui avoit pris son chemin vers le couchant.

Nous l'avons laissé au milieu de la ville, dont les épouvantables sons de son cor magique avoient chassé les barbares habitans. Ses compagnons, saisis d'une égale frayeur, avoient déployé toutes leurs voiles pour fuir ces cruels rivages. Forcé de s'en retourner seul, Astolfe prit la route de l'Arménie. Au bout de quelques jours il se trouva dans Natolie, & se rendit à Burse. Il poursuivit son chemin sur les bords de la mer & gagna la Thrace. Il parvint ensuite dans la Hongrie en suivant le cours du Danube, & comme si son cheval eût eu des ailes, il traversa en moins de vingt jours la Moravie, la Bohême, la Franconie & le Rhin. Après

avoir passé ce fleuve il se rendit par la forêt des Ardennes à Aix-la-Chapelle. Enfin il se trouva dans le Brabant & puis dans la Flandre , où il s'embarqua. Le vent lui fut si favorable , qu'au milieu du jour il découvrit les rivages de l'Angleterre , & y descendit : aussi-tôt il s'élança sur son cheval , & hâte tant sa course , que le soir même il arrive à Londres. Il y apprit que le vieil Othon son père étoit dans Paris , & que presque tous ses barons l'y avoient suivi. Aussi-tôt il se prépare à passer en France , retourne au port de la Tamise , & s'embarque pour Calais. Un vent du nord qui sembloit se jouer dans leurs voiles , invite les matelots à se mettre en mer ; mais bientôt il se renforce & devient si impétueux , que le pilote , dans la crainte d'être brisé sur les côtes , est obligé de céder & de suivre une route contraire à sa direction ; il est emporté tantôt à droite , tantôt à gauche , partout où le pousse la fureur des flots ; enfin il prend terre près de Rouen.

A peine Astolfé a-t-il touché ce rivage désiré , qu'il revêtit son armure , ceint son épée & se met en route toujours avec ce merveilleux cor , plus utile pour sa défense que cent mille soldats. Il tra-

verse une forêt & se trouve au pied d'une colline sur les bords d'une claire fontaine. On étoit à l'heure où les moutons abandonnent les gras pâturages pour se retirer à l'ombre d'un toit ou sous la voûte d'un rocher. Accablé par une chaleur excessive & par une soif ardente, le paladin ôte son casque, lie son cheval dans les feuillages les plus épais, & s'approche de la fontaine pour y étancher sa soif. Il n'avoit pas encore touché l'onde limpide du bord de ses lèvres, qu'un payfan fort d'un taillis voisin, prend son cheval, s'élançe dessus, & part comme un trait. Astolfe entend le bruit, détourne la tête, voit le ravisseur, & désaltéré sans avoir bu, se met à la poursuite du brigand. Celui-ci ne profite pas de tout son avantage, sans quoi Astolfe l'eut bientôt perdu de vue. Tantôt il précipite, tantôt il ralentit les pas du rapide courfier. Enfin, après de longs détours, tous deux sortent du bois & vont se rendre dans le palais magique, où, sans aucune contrainte, Atlant retient tant d'illustres chevaliers, plus sûrement que dans la prison la mieux gardée. Le payfan y entre avec le cheval, dont la course égale la rapidité du vent. Astolfe

retardé par le poids de son bouclier & de ses autres armes, ne peut le suivre que de loin ; cependant il arrive toujours sur ses traces : mais à peine a-t-il mis le pied sur le seuil fatal , qu'elles disparoissent. Il ne voit plus ici son cheval , ni le brigand qui l'a dérobé. Envain il porte ses regards de tous côtés , & parcourt les appartemens de ce vaste palais ; il n'apperçoit nulle part cet animal si vanté par sa légéreté , & il consume envain le reste de la journée à le chercher en haut , en bas , dans l'intérieur & dans les environs de cet édifice.

Enfin , las d'errer dans ce dédale , il soupçonne qu'il pourroit bien y avoir de l'enchantement. Cette idée lui rappelle le petit livre que Logistille lui a donné dans les Indes pour lui servir en pareil cas. Il l'ouvre & le consulte. Le palais enchanté occupoit dans ce livre un fort long chapitre , qui finissoit par indiquer les moyens de confondre toute la science du magicien , & de rendre la liberté aux prisonniers. Sous le seuil de la porte étoit renfermé un esprit qui produisoit tous ces prodiges. Il ne s'agissoit que de lever cette pierre , & dans l'instant le palais devoit se

diffiper dans les airs comme une légère fumée. Le Paladin curieux de mettre à fin une si glorieuse entreprise, s'incline pour soulever ce marbre. Ce mouvement fait trembler Atlant; il craint ce qui va arriver, & s'efforce de parer à ce malheur par de nouveaux enchantemens. Au moyen de son art infernal il fait paroître aux yeux trompés de ses prisonniers, Astolfe différent de lui-même. Les uns le prennent pour un géant, d'autres pour un payfan, quelques-uns pour un perfide chevalier. Chacun d'eux croit voir dans le paladin anglois l'ennemi qu'il a rencontré dans la forêt, & tous fondent sur lui pour recouvrer ce qu'il leur a ravi. Roger, Gradasse, Girolde, Bradamante, Brandimart, Prasilde, & plusieurs autres guerriers séduits par ce prestige, courent à lui pour lui donner la mort.

A l'instant le paladin a recours à son cor, qui modéra promptement leur impétuosité. Sans cette ressource l'infortuné périffoit infailliblement sous leurs coups. Mais à peine a-t'il embouché le terrible instrument, qu'épouvantés par ses horribles sons, tous ces braves chevaliers se dissipent & fuyent comme des colombes craintives au bruit

d'une explosion soudaine. Le magicien pâle & consterné fort en tremblant de sa retraite, & fuit avec ses prisonniers sans s'arrêter tant qu'il entend l'horrible bruit. Les chevaux, saisis de la même frayeur, rompent des liens trop foibles pour les retenir, & volent sur les pas de leur maître. Enfin il ne resta pas dans le château un seul être animé. Rabican se fauvoit avec les autres, si le duc ne l'eut retenu au moment qu'il s'échappoit. Après avoir éloigné le magicien, Astolfe souleva le pesant rocher qui formoit le seuil de la porte. Il y trouva différentes figures & certains caractères, qu'il brisa comme le lui prescrivait son livre, & dans l'instant le palais s'évanouit dans les airs ainsi qu'un nuage léger.

A la place qu'il occupoit, Astolfe trouva le cheval ailé de Roger attaché avec une chaîne d'or : c'étoit le courfier merveilleux dont Atlant s'étoit servi pour transporter ce héros chez Alcine. Logistille avoit ensuite travaillé de sa main le frein qui devoit le contenir, & Roger s'en étoit servi pour retourner en France : après avoir plané sur tous les pays qui s'étendent depuis les sources du Gange jusqu'aux rives de la Tamise. Je ne fais si

vous vous rappelez qu'il laissa sa bride à l'arbre où il étoit attaché, & s'envola dans le moment où la fille de Galafron disparut aux yeux de Roger, confus d'un dénouement auquel il s'attendoit si peu. Le cheval ailé revint à son maître au grand étonnement de tous ceux qui le virent, & ne le quitta plus jusqu'à ce moment. Astolphe est ravi de cette nouvelle faveur de la fortune. Il vouloit parcourir toutes les parties de la terre qu'il n'avoit pas encore vues, & l'Hyppogriffe ne pouvoit pas venir plus à propos pour lui faire faire en peu de jours le tour du monde. Astolfe le connoissoit déjà, & savoit par son expérience combien il pouvoit lui être utile. Mélisse s'en étoit servi pour le tirer des mains de l'enchanteresse, qui l'avoit condamné à orner son jardin sous la forme d'un mirthe. Il avoit remarqué par quel art Logistille soumettoit au frein sa tête altière, & retenu les avis qu'elle avoit donnés à Roger pour diriger son vol. Déterminé à s'en servir, il le couvre de ses harnois. A l'aide des différens mors laissés par les chevaux qui avoient pris la fuite, il forme un frein capable de le régir, & déjà il lui auroit fait prendre l'effor, s'il n'eut pas craint d'abandonner Ra-

bican. Cet excellent cheval lui étoit cher à bien des titres. Il étoit impossible d'en trouver un meilleur pour courir la lance ; & il l'avoit ramené en peu de jours des régions les plus éloignées de l'Inde jusques dans la France. Il réfléchit longtems sur ce qu'il devoit en faire , & finit par se déterminer à le donner à un ami plutôt que de le laisser sur la route exposé à devenir la proie du premier passant. Il regardoit de tous côtés dans la forêt , pour voir s'il ne découvroit pas quelque chasseur ou quelque paysan par qui il pût le faire conduire dans un des châteaux voisins. Il attendit en vain pendant le reste de la journée. Le lendemain au point du jour , il crut découvrir un chevalier à travers l'épaisseur du bois ; mais auparavant d'achever ce récit , retournons à Roger & à Bradamante.

Lorsque ces deux amans , si dignes l'un de l'autre , furent assez éloignés pour ne plus entendre les épouvantables sons du cor , Roger regarde autour de lui , & reconnoît sur le champ celle dont les enchantemens d'Atlant lui déroboient depuis si longtems la vue. Tous deux semblent également surpris des prestiges qui avoient

trompé leurs yeux & leur cœur. Roger embrasse cette beauté chérie, dont les joues deviennent plus vermeilles que la rose, & cueille sur ses lèvres les premiers fruits d'un amour heureux. Ils réitérent plusieurs fois ces délicieuses étreintes, & leur cœur enivré d'amour s'abandonne aux transports de la joie la plus pure. Dans ces doux momens, ils regrettent d'avoir perdu pour leur bonheur tant de jours consumés à se chercher vainement dans le dédale magique d'Atlant. Bradamante, sensible aux tourmens de son cher Roger, ne lui refuse aucune des faveurs qu'une fille sage peut accorder sans blesser les sévères loix de l'honneur; mais elle l'assure que jamais il n'obtiendra les fruits les plus précieux d'un aussi tendre amour, sans la faire demander à son pere, & recevoir avant tout le baptême. Roger, qui pour plaire à sa maîtresse, non-seulement se seroit fait Chrétien, ainsi que l'avoit été son père, son ayeul, & tous ses illustres ancêtres; mais auroit donné mille fois sa vie, lui répondit qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle exigeroit de lui. Dans l'intention de recevoir le baptême pour devenir l'époux de Bradamante, il prit avec elle le chemin de Wallom-

breuse , c'étoit une abbaye célèbre alors par ses richesses & par sa magnificence. Les pieux solitaires qui habitoient y accueilloient les étrangers avec le plus grand plaisir.

Au sortir de la forêt ils rencontrèrent une dame qui paroïssoit fort affligée. A l'aspect des larmes qui arrosoient ses belles joues, Roger naturellement sensible & obligeant pour tout le monde, mais encore plus pour les dames, fut touché de compassion. Il s'avance vers cette femme, la salue honnêtement, & lui demande ce qui lui fait verser tant de pleurs. Elle leva sur lui ses beaux yeux noyés dans les larmes, & lui apprit du ton le plus touchant la cause de son affliction. Seigneur, lui répondit-elle, puisque vous voulez bien prendre part à ma douleur, vous saurez que je verse ces larmes sur le sort d'un jeune homme, qui aujourd'hui va subir une mort douloureuse dans un château voisin. Cet infortuné aimoit une jeune beauté, fille du roi d'Espagne. Couvert d'un voile blanc, revêtu de longs habits de femme, il fut en composant avec art, & sa voix, & son maintien, déguiser son sexe, au point de s'introduire dans le château & de passer toutes les nuits avec

la princesse fans causer le moindre soupçon ; mais malheureusement il n'est pas de secret que le tems ne découvre. Un courtisan pénétra ce mystère, le dit à deux de ses amis, qui le répétèrent à tant d'autres, que la chose parvint bientôt aux oreilles du roi. Depuis deux jours ce prince irrité a envoyé un de ses officiers pour prendre les deux amans dans leur lit. Tous deux sont enfermés séparément dans le château, & ce jour ne se passera pas sans que le jeune homme ne subisse un horrible supplice. Je me suis enfuie pour ne pas être témoin de tant de cruauté ; car il sera brûlé vif, son malheur m'afflige au-delà de toute expression. Les flammes dévorantes qui vont réduire en cendres ce beau jeune homme, seront toujours présentes à mon esprit, & désormais m'empêcheront de goûter aucun plaisir.

Bradamante, qui écouloit avec attention, se sentit vivement attendrie au récit de cette femme. Quand le coupable eut été son frère, elle n'auroit pas été plus allarmée. Ses pressentimens n'étoient que trop fondés, comme on le verra dans la suite. Délivrons ce jeune homme, dit-elle à Roger, nous ne saurions faire un plus digne usage de nos armes.

armes. Elle se retourne ensuite vers la dame affligée, & lui dit : Trouvez seulement le moyen de nous introduire dans ces murs, & soyez sûre que si ce jeune homme n'a pas encore été mis à mort il ne périra pas. Animé par l'exemple de sa maîtresse, Roger brûle d'une égale ardeur de sauver celui pour qui elle s'intéresse. Que tardons-nous, dit-il, en s'adressant à la dame, qui continuoit à verser un torrent de larmes ? Ce sont des secours & non pas des pleurs dont il est besoin dans ce moment. Courons délivrer celui pour qui vous les répandez. Mais hâtons-nous pour prévenir son supplice. Pourvu qu'il ne soit pas encore consumé par les flammes, je vous répons de l'arracher à ses bourreaux, fussent-ils soutenus par mille soldats.

L'assurance & l'air intrépide des deux braves guerriers, raniment un peu l'espérance de la dame éplorée ; mais comme le chemin leur opposoit des obstacles bien plus redoutables que sa longueur, elle paroïsoit encore suspendue entre la joie & la crainte. Si nous suivions, leur dit-elle, après quelques momens de silence, la route qui conduit droit au château, nous arriverions, je pense,

avant que les coupables flammes fussent allumées ; mais il nous faut prendre tant de détours si longs , & dans un chemin si peu praticable , qu'à peine la journée entière suffira-t-elle pour nous y rendre , & je crains bien qu'alors le jeune chevalier ne soit privé de la vie. Pourquoi ne pas prendre le plus court & le plus facile , répliqua Roger ? C'est , répondit la dame , qu'on y trouve un château appartenant aux comtes de Poitiers , où Pinabel , fils d'Anselme de Hauterive , & le plus méchant des hommes a établi un usage aussi injuste que barbare , contre tous les chevaliers & les dames qu'ils accompagnent. Aucune dame , aucun chevalier ne sauroit y passer sans recevoir le plus sanglant outrage. L'un y laisse ses armes , l'autre sa parure , & tous deux privés de leurs chevaux sont forcés de faire le reste de leur route à pied. Quatre guerriers supérieurs en bravoure à tout ce que l'on a vu en France depuis longtemps se sont engagés par serment à maintenir ses iniques loix. Elles ne sont établies que depuis trois jours , & je vais vous en raconter l'origine. Vous jugerez si l'on avoit droit d'exiger un pareil serment de ces chevaliers.

Pinabel a pour maîtresse la femme du monde la plus hautaine & la plus méchante. Un jour qu'ils alloient ensemble je ne fais où, ils rencontrèrent un chevalier qui la punit de son insolence. Ce guerrier dont elle se moqua parce qu'il portoit une vieille en croupe, obligea Pinabel de jôûter contre lui, & renversa sur le pré cette homme qui a très-peu de force & beaucoup d'orgueil. Alors sa maîtresse fut forcée par le vainqueur de céder son cheval & sa parure à la vieille. Outrée d'une disgrâce aussi humiliante, cette femme altière ne respira plus que la vengeance. Elle implore l'amour de Pinabel, toujours prêt à la féconder, dès qu'il s'agit de faire du mal, & lui dit qu'il n'est plus de plaisir ni de bonheur pour elle, jusqu'à ce qu'elle ait réduit mille chevaliers & mille dames à s'en retourner à pied comme elle, après avoir désarmé les uns & fait quitter aux autres leurs vêtements.

Le jour même de cette aventure, le hazard amena dans un de leurs châteaux quatre chevaliers arrivés depuis peu des pays les plus éloignés, & si vaillans que dans le monde entier on ne trouveroit peut-être pas leurs égaux. Ils se nomment

Aquilan, Griffon, Sanfonnet & Guidon le sauvage. Pinabel les accueillit avec l'extérieur le plus honnête ; mais pendant la nuit il les fit charger de chaînes dans leur lit , & ne leur rendit la liberté qu'après leur avoir fait jurer que pendant un an & un mois , tel est le terme qu'il leur a prescrit , ils forceroient tous les chevaliers errans qui passeroient par cet endroit , d'y laisser leurs armes & leurs chevaux , & dépouilleroient les dames de leur suite & de leurs vêtements. Malgré toute leur répugnance ils sont forcés d'observer cet engagement. Il ne s'est pas encore trouvé un seul chevalier qui ait pu les combattre avec avantage. Plusieurs se sont présentés , mais tous ont été obligés de se retirer à pied & sans armes. Leur usage est de tirer au fort à qui combattra le premier ; mais si l'ennemi est assez vigoureux pour renverser son adversaire sans être ébranlé , les trois autres sont contraints de l'attaquer à la fois , & de le combattre jusqu'à la mort. Si chacun d'eux en particulier est si vaillant ; jugez combien leur union doit être redoutable. D'ailleurs le généreux projet que vous venez de former ne souffre pas de retard , & ne permet pas que vous vous

arrêtiez à cette entreprise. Vous y réuffiriez fans doute fi vous la tentiez ; mais un pareil succès n'est pas l'affaire d'un moment, & ce jeune homme fera infailliblement brûlé si vous ne le secourez promptement.

De pareilles considérations, répondit Roger, ne doivent pas nous arrêter. Nous allons faire ce que nous pourrons ; le Ciel, ou à son défaut la fortune disposera du reste. Vous jugerez par ce premier combat, si nous sommes en état de défendre l'infortuné que l'on veut brûler aujourd'hui si mal-à-propos. La dame les suivit sans rien répondre, & prit avec eux la route la plus courte. Ils n'eurent pas fait trois milles, qu'ils se trouvèrent au pont, où il falloit laisser ses armes, ses vêtemens, & souvent même sa vie.

A peine les eut-on découvert du haut du donjon, que l'airain frappé retentit de deux coups. A l'instant les portes s'ouvrent, & il en sort un vieillard monté sur un petit cheval, qui va droit à eux au grand galop. Arrêtez, leur cria-t-il, arrêtez. On ne passe pas impunément sur ce pont, & en même-tems il les mit au fait de l'usage qu'avoit établi Pinabel. Mes enfans, ajouta-

1-il, suivez mes avis. Faites quitter à cette dame ses habits, & abandonnez-moi vos chevaux & vos armes, plutôt que de vous exposer à combattre quatre guerriers tels que les nôtres. On retrouve par-tout des habits, des chevaux & des armes; mais la perte de la vie ne fauroit se réparer. Epargnez-vous, lui dit Roger en l'interrompant, des conseils superflus. Je fais ce qui se pratique ici, & j'y suis venu pour éprouver la valeur de ces guerriers. Je ne suis pas accoutumé à céder mes armes sur de simples menaces, & mon compagnon ne paroît pas plus disposé à livrer aussi légèrement les siennes. Mais de grace, faites venir promptement ces preux chevaliers, qui veulent nous enlever nos chevaux & nos armes. Nous voulons franchir ces montagnes, & le moindre retard nuit à nos projets. Voici, répondit le vieillard, quelqu'un qui va satisfaire à votre empressement. En effet il sortit dans ce moment du fort, un chevalier qui avoit une cotte d'armes rouge, parsemée de fleurs de la plus éclatante blancheur. Bradamante vouloit absolument que Roger lui permît de faire vuidier les arçons à ce chevalier si brillant; mais elle ne put jamais l'y faire consen-

ûr , & il fallut qu'elle cédât aux desirs de son amant qui voulut se charger de tous les risques de ce combat , dont elle n'eut que le spectacle. Roger demanda ensuite au vieillard , quel étoit celui qui se présentoit ? On le nomme Sanfonet , répondit-il , je le reconnois à sa superbe cotte d'armes. Ces deux chevaliers prirent du champ sans se parler , & fondirent l'un sur l'autre avec toute l'impétuosité de leurs chevaux.

Pinabel étoit déjà sorti de son château avec plusieurs gens de pied destinés à dépouiller de leurs armes les chevaliers vaincus. Roger & Sanfonet mettent en arrêt d'énormes lances , & dont les proportions étoient presque égales dans toute leur longueur. Sanfonet , qui en avoit fait tailler un grand nombre de semblables dans une forêt voisine , avoit donné ordre d'en apporter deux sur le champ de bataille. Il en offrit une à Roger & garda l'autre pour lui. Il eut fallu des cuirasses & des boucliers de diamant pour résister à un pareil choc. Le fer dont elles étoient armées auroit percé une enclume. Tous deux s'atteignirent au milieu de leur course sur leurs boucliers. Celui de Roger forgé par les démons dans leurs ardentes fournaï-

ses, résista facilement. C'étoit l'écu d'Atlant, dont j'ai déjà décrit les merveilleux effets. Son éclat magique éblouissoit les yeux de ceux qui le regardoient, & les faisoit tomber évanouis. Aussi Roger le tenoit-il toujours couvert d'un voile qu'il n'ôtoit que dans les besoins les plus pressans. Il avoit aussi la propriété d'être impénétrable puisqu'il para ce coup. Celui de Sansonet, travaillé par des mains moins habiles, ne put résister au choc; mais s'entrouvrant sous la pointe de la lance, il laissa passer le fer & défendit mal le bras qui le portoit; de sorte que Sansonet fut blessé & renversé sur la terre. Des quatre chevaliers qui s'étoient engagés à soutenir cet usage unique, il fut le premier qui revint sans rapporter les dépouilles du vaincu. La fortune ne rit pas toujours, & souvent ses disgraces suivent de près ses faveurs. Dès que Sansonet fût abattu, celui qui regardoit le combat du haut du dongeon, redoubla le signal, pour en avertir les autres chevaliers.

Dans ce moment Pinabel s'étoit approché de Bradamante, pour savoir quel étoit celui qui avoit renversé son chevalier avec tant de vaillance. La justice divine, qui vouloit le punir comme il le

méritoit , permit qu'il se trouvât monté sur le même cheval que quelque tems auparavant il avoit dérobé à Bradamante. Il s'étoit écoulé précisément huit mois , depuis que ce traître ayant ainsi que vous le savez , rencontré par hazard Bradamante , l'avoit précipitée dans le tombeau de Merlin. Un rameau qui tomba en même tems qu'elle , ou plutôt sa bonne fortune la préserva de la mort. Le fils d'Anselme croyant qu'elle ne reverroit jamais le jour s'empara de son courfier. Bradamante reconnoît aussitôt son cheval , elle fait attention à la voix , aux traits de celui qui le monte , & elle le reconnoît aussi pour le perfide Comte. Voici , dit-elle , le traître qui a voulu me faire périr ; le ciel toujours juste le conduit entre mes mains , pour que je le traite comme il le mérite. Menacer ce misérable , mettre l'épée à la main , & fondre avec fureur sur lui , tout cela fut l'affaire d'un moment. Pour qu'il ne pût se soustraire à sa vengeance , elle avoit déjà pris la précaution de lui couper le chemin de son château. Pinabel , semblable à un renard dont les chasseurs ont bouché le terrier , fuit à travers la forêt en poussant de grands cris , & sans jamais

se retourner. Pâle & consterné, ce malheureux qui n'a d'autre espoir que dans la vitesse de son cheval, pique ses flancs & la guerrière de Dordogne, excitée par le desir de la vengeance le poursuit avec une égale rapidité. Toujours sur ses traces, elle ne le perd pas de vue un seul instant, & déjà l'extrémité de son fer touche les reins du perfide. La forêt ébranlée sous leurs pas précipités, retentit au loin du bruit de leurs armes.

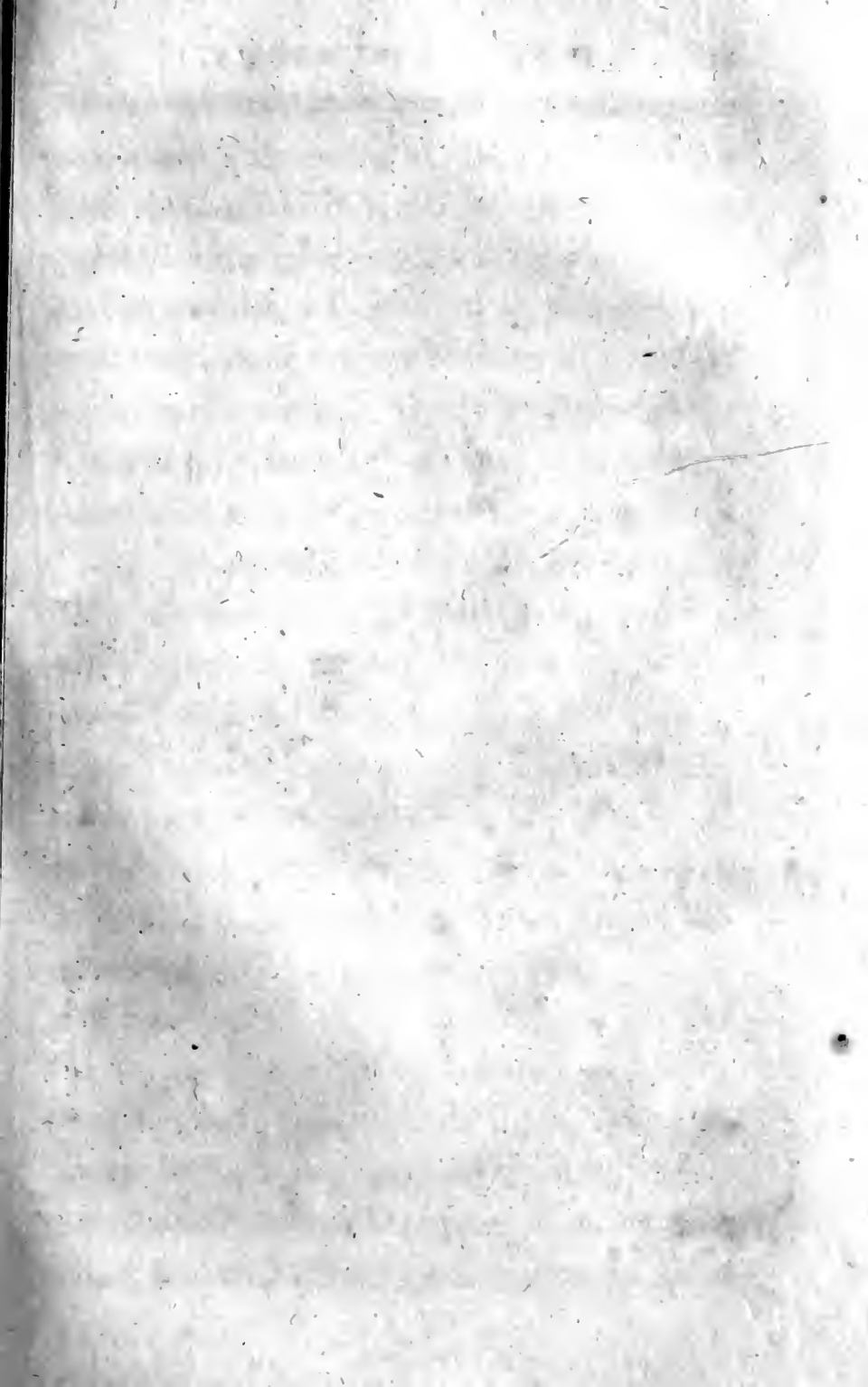
Cependant les trois autres chevaliers étoient fortis de la forteresse avec la femme vindicative qui leur avoit prescrit cette loi barbare. Tous trois préféroient la mort à une vie deshonorée. Ils rougissent de honte & frémissent de rage, en se voyant forcés de se réunir contre un seul homme, cette femme aussi cruelle que peu sage, leur rappelle leurs sermens, & la promesse qu'ils lui ont faite de la venger. Ma lance, lui dit Guidon, suffit pour abattre ce chevalier, pourquoi exigeriez-vous que je l'attaquasse avec l'aide de ces deux autres guerriers: je vous réponds sur ma tête du succès. Griffon & Aquilan en disent autant, veulent combattre séparément, & protestent qu'ils aiment mieux mourir ou perdre la

liberté, que de se réunir trois contre un seul. A quoi bon, leur répondit la maîtresse de Pinabel, consumer le tems par de vains discours. Je vous amene ici pour dépouiller ce chevalier de ses armes, & non pour faire de nouvelles conventions. C'étoit dans la prison, où je vous retenois, qu'il falloit me le proposer. Il est à présent trop tard. Cessez donc ces inutiles bravades, & exécutez les conditions auxquelles vous avez consenti. Impatient de combattre, Roger leur crioit d'une voix fière : Voici mes armes, voici mon cheval couvert de harnois tout neufs encore. Cette dame se prépare aussi à vous céder ses vêtemens.

D'un côté, la dame du château les presse, de l'autre Roger les défie, & semble leur reprocher leur lâcheté. Ils sont couverts de confusion, mais enfin ils se déterminent à l'attaquer. Les deux fils de l'illustre marquis de Bourgogne, courent les premiers. Guidon, dont le cheval est plus pesant, les suit de près. Roger s'avance contre eux, armé de la même lance qui avoit abattu Sanfonet, & du bouclier dont personne ne pouvoit supporter la clarté magique. C'étoit, comme je l'ai déjà dit, une dernière ressource dans les plus grands

dangers. Ce guerrier n'y avoit jusqu'alors eu recours que dans trois occasions, & il faut avouer qu'elles étoient pressantes. Il le découvrit deux fois lorsqu'il quitta le séjour voluptueux d'Alcine, pour l'empire de la raison. La troisième fut lorsqu'il ravit sa proie au monstre marin, prêt à dévorer la belle Angélique, qui fut si peu reconnoissante. A l'exception de ces trois occasions, il l'avoit toujours tenu couvert sous un voile épais, & dont il pouvoit le tirer aisément.

Défendu par cette égide, Roger s'avançoit contre les trois chevaliers avec autant d'assurance que s'il eût eu à combattre de foibles enfans. Il atteignit au haut de son bouclier Griffon qui chancela de tous côtés, & finit par tomber loin de son cheval. Le coup de ce jeune guerrier porta également sur le bouclier de son adversaire, mais de côté; de sorte que la pointe de sa lance produisit en glissant sur le poli de l'acier, un effet bien contraire à ses intentions. Il rompit & déchira le voile qui couvroit cette lueur insupportable à tous les yeux. Aquilan, par un second coup de lance emporta le reste de l'enveloppe, & mit à nud ce bouclier dont la splendeur frappa





les yeux des deux frères & de Guidon, qui venoit après eux. Tous trois tombent évanouis par l'effet merveilleux de ce bouclier, qui éblouit les yeux & prive de tous les sens.

Roger, qui ne croyoit pas le combat terminé, fait retourner son coursier, & tire sa redoutable épée; mais de quelque côté qu'il porte ses regards il ne voit plus d'ennemis. Les trois chevaliers, les gens de pied, les femmes, & même les chevaux étoient tombés à la renverse, & sembloient agités des convulsions de la mort. D'abord il s'étonne, mais bientôt il apperçoit au bas de son bouclier l'enveloppe qui le couvroit. Dans l'instant il se retourne, & cherche des yeux la guerrière qu'il adore. Il revient à l'endroit où il l'avoit laissée avant de commencer le combat, & ne l'y trouvant plus, il pense qu'elle aura pris les devants dans la crainte que le jeune infortuné pour qui elle s'intéressoit si vivement, ne fût déjà consumé par les flammes. La dame qui lui avoit servi de guide pour arriver au château étoit étendue sur la terre comme les autres. Il la relève, la pose devant lui sur son cheval, & poursuit sa route, désespéré d'une semblable aventure. Il recouvrit

ensuite le bouclier avec l'étoffe d'un voile que cette dame portoit sur sa robe ; & elle reprit ses sens dès que le dangereux éclat de cette arme ne frappa plus ses yeux.

Confus, rougissant de honte, Roger marchoit les yeux baissés ; il craignoit qu'on ne lui reprochât une victoire si peu glorieuse. De quelle manière, disoit-il en lui-même, pourrai-je me laver de cet opprobre ? J'aurai toujours à rougir d'un avantage que je dois plutôt à la force des enchantemens qu'à ma valeur. Rempli de ces idées, il rencontre sur son chemin un puits creusé profondément, sur les bords duquel les troupeaux fatigués de la chaleur du midi venoient respirer un air plus frais dans les jours brûlans de l'été. Funeste bouclier, dit-il alors, tu ne m'exposeras plus à de tels affronts. Je ne veux pas te garder plus longtems, du moins je m'épargnerai pour l'avenir de semblables disgraces. A ces mots il descend de cheval, prend une pierre fort pesante, la lie au bouclier, & les jette tous deux dans le puits, en ajoutant : puisse ces eaux te cacher à jamais, & me délivrer avec toi de ma honte. Ce puits très-profond étoit rempli d'eau jusqu'à ses

bords , le bouclier & la pierre formoient un poids considérable ; de sorte qu'il fut promptement précipité au fond & recouvert d'une grande quantité d'eau. La Déesse aux cent voix ne laissa pas long-tems ignorée une action aussi généreuse : la trompette à la bouche , elle en fit retentir le bruit dans la France , l'Espagne & les contrées voisines. Lorsque cette nouvelle se fut répandue de bouche en bouche dans le monde entier , plusieurs chevaliers des contrées voisines & des pays les plus éloignés partirent dans le dessein de trouver l'écu précieux ; mais ils ignoroient la forêt & le puits qui le receloit , car la dame qui accompagnoit Roger , & qui avoit rendu publique une action si glorieuse , ne voulut jamais indiquer , ni le puits , ni même le lieu où elle s'étoit passée.

Après le départ de Roger ses quatre adversaires, qui ne lui avoient pas plus résisté qu'un chaume aride à la flamme dévorante , n'étant plus frappés par la lueur terrible qui les avoit renversés , se relevèrent tout étonnés de leur chute. Pendant le reste de la journée , il ne fut question entre eux que de cette étrange aventure , & ils parloient encore de cet éclat auquel ils n'avoient pu résis-

ter , lorsqu'on leur apprit que Pinabel venoit d'être tué. Mais ils ne favoient, ni de quelle manière, ni par quelle personne.

Pendant qu'ils combattoient contre Roger , la fière Bradamante avoit atteint Pinabel dans un défilé fort étroit , & lui avoit plongé cent & cent fois son épée dans le cœur. Lorsqu'elle eût purgé la contrée de ce vil tiran , elle sortit du bois témoin de cette scène sanglante , avec le cheval dont le traître s'étoit emparé par de si lâches moyens. Elle vouloit retourner à l'endroit où elle avoit laissé Roger ; mais jamais elle ne put en retrouver le chemin. Elle parcourut en vain les vallons , les montagnes , & son mauvais destin l'empêcha toujours de rejoindre son amant. Mais arrêtons-nous ici , ceux qui se plaisent à ces récits , voudront bien attendre l'autre Chant.







 CHANT XXXIII.

SOYONS toujours utiles aux autres. Rarement un bienfait reste sans récompense, et si quelquefois la chose arrive, du moins on ne court aucun risque pour sa vie ou pour son honneur ; mais le mal qu'on fait ne s'oublie jamais. C'est une dette que tôt ou tard il faut acquitter. *Les montagnes restent immobiles*, dit le proverbe, *mais les hommes se rencontrent souvent*. Voyez ce qui vient d'arriver au traître Pinabel. Il a enfin reçu le juste salaire de ses forfaits, et le Ciel qui n'aime pas voir l'innocence opprimée, a sauvé Bradamante et sauvera de même quiconque vivra le cœur exempt de crime. Pinabel, qui la croyoit ensevelie dans l'abîme où il l'avoit précipitée, étoit bien éloigné de redouter la vengeance de cette jeune beauté, qu'il ne s'attendoit sûrement pas à revoir. Il lui fut inutile de se trouver au milieu des forteresses de son père ; car Hauterive est situé sur des monts redoutables dans le voisinage de Poitiers, et ce château appartenoit au vieux comte Anselme, père de Pinabel. Cependant malgré toute sa puissance

et tant d'alliés , ce scélérat ne put échapper au courroux de Bradamante , qui lui donna la mort dans un vallon sans être touchée de ses prières et de ses pleurs , seules armes qu'il employa contre un si terrible ennemi.

Dès que Bradamante se fut vengée du perfide qui avoit voulu la faire périr, elle n'eut plus d'autre desir que de rejoindre Roger. Mais son mauvais destin ne le lui permit pas, et l'égara dans le plus épais du bois. Elle erroit encore dans ces routes incertaines et solitaires, lorsque le soleil fit place aux étoiles. Comme elle ne savoit où passer la nuit, elle fut réduite à se coucher sur l'herbe, où elle attendit le jour en dormant, ou en contemplant les astres errans dans la vaste étendue des cieux; mais soit qu'elle veille, soit qu'elle se livre aux douceurs du sommeil, l'image de son cher Roger est toujours présente à son esprit. Souvent son cœur pénétré de douleur et de repentir, pousoit de profonds soupirs. La colère, disoit-elle, l'a donc emporté sur l'amour, et m'a séparée peut-être pour jamais de cet objet chéri. Du moins si, remarquant les endroits par où j'ai passé, j'avois pu retourner sur mes traces. Mais, et les yeux et la mé-

moire, j'avois tout perdu. C'est ainsi que la fille d'Aimon, les joues baignées de larmes, exprimoit une partie des peines qui agitoient son cœur. Enfin, après s'être fait long-tems attendre, l'aurore parut dans l'Orient. Bradamante reprit son cheval, qui païssoit aux environs, et marcha vers la lumière naissante.

Elle ne fit pas beaucoup de chemin sans sortir de cette forêt, et elle se trouva précisément à l'endroit où étoit le palais magique dans lequel un enchanteur malfaisant l'avoit retenues si long-tems par de vaines illusions. Elle y rencontra le duc Astolfe, qui avoit eu tout le tems d'arranger le frein de l'Hyppogriffe, et qui étoit fort embarrassé de Rabican qu'il ne savoit à qui confier. Le hasard fit que dans ce moment le paladin se trouvât sans casque; de sorte que Bradamante reconnu sur le champ son cousin. Aussitôt elle le salue, court à lui, l'embrasse, et se fait connoître. Astolfe ne pouvoit pas remettre son cheval en des mains plus sûres. Il savoit que Bradamante en auroit beaucoup de soin pendant son absence, et le lui rendroit à son retour. Il avoit toujours vu cette aimable guerrière avec beaucoup de plaisir; mais dans

ce moment sa présence lui causa encore plus de joie. Il la crut envoyée du ciel pour le tirer d'embarras. Lorsqu'ils eurent réitéré leurs embrassemens fraternels, et qu'ils se furent informés avec beaucoup d'affection de ce qui les concernoit mutuellement, Astolfe, empressé de parcourir les régions éthérées, fit part de ses projets à sa jeune parente, et lui montra le cheval volant. Elle ne fut pas surprise de lui voir déployer ses ailes. L'enchanteur Atlant s'en étoit déjà servi contr'elle, et le même jour ses regards s'étoient envain fatigués sur le vol de ce coursier, qui emportoit Roger à travers les airs dans des pays lointains.

Astolfe la pria de vouloir bien se charger de Rabican, dont la course étoit plus rapide que la flèche qui sillonne les airs. Il lui remit aussi ses armes qui lui devenoient inutiles jusqu'à son retour. Dans l'intention où il étoit de voyager dans les airs, ils ne pouvoit être trop lestes. il se réserva seulement son épée et son cor, quoique ce dernier lui eût suffi dans toutes les occasions. Il laissa même à Bradamante cette lance d'or qui avoit appartenu au fils de Galafron, et qui renversoit soudain tous ceux qu'elle touchoit.

Astolfe s'élance ensuite sur son cheval allé-
 mont il modère d'abord le vol ; mais bientôt il
 lui fait prendre un essor si rapide , que Bra-
 damante le perd de vue en un moment. Tel un
 pilote qui craint le vent et les écueils, sort len-
 tement du port ; mais lorsqu'il s'est éloigné
 des côtes, il déploie toutes ses voiles , et dans
 sa course rapide , son navire semble devancer
 les vents qui le portent.

Après le départ du duc , Bradamante se
 trouva fort embarrassée. Elle ne savoit com-
 ment conduire à Montauban le cheval de son
 parent et y transporter ses armes. Son cœur
 en proie à toutes les fureurs de l'amour, brûle
 de revoir Roger, et Vallombreuse est le seul
 endroit où elle espère le trouver. Dans cette
 incertitude, elle rencontre un paysan, lui fait
 ajuster de son mieux l'armure du paladin sur
 le dos de Rabican, et lui donne aussi à conduire
 le coursier, qu'elle avoit repris à Pinabel, Elle
 se détermina ensuite à aller à Vallombreuse ;
 mais elle ne savoit quelle route y conduisoit le
 plus sûrement , et elle craignoit de s'égarer.
 Le paysan connoissoit peu le pays, et n'étoit
 pas un guide bien sûr. Toutefois elle dirige

ses pas au hasard dans le lieu où elle s' imagine que doit être située cette abbaye. Après avoir erré pendant quelque tems de côté et d'autre, elle sortit de la forêt sur les neuf heures et elle découvrit dans le lointain un château dont les tours s'élevoient sur le penchant d'une agréable colline. Elle le considère de plus près, et croit reconnoître Montauban. Elle ne se trompoit pas, c'étoit effectivement cette forteresse, où demeuroit sa mère et quelques-uns de ses frères.

A la vue de ces lieux autrefois si chéris, son cœur est saisi d'une douleur qu'on ne sauroit exprimer. Elle sait qu'elle ne peut pas s'arrêter dans les environs sans être découverte, et qu'alors on ne lui permettra pas de s'éloigner. Si elle cède aux instances qu'on a droit de lui faire, elle n'ira pas à Vallombreuse, elle ne verra pas son cher Roger, et elle périra consumée d'amour. Elle hésite pendant quelques temps sur le parti qu'elle doit prendre, et elle finit par se déterminer à s'éloigner de Montauban, et à marcher vers Vallombreuse, dont elle n'ignoroit plus le chemin. Mais son bon, ou son mauvais destin voulut qu'avant de

sortir de ce vallon, elle rencontrât sans qu'il lui fût possible de l'éviter le jeune Alard, un de ses frères. Il venoit d'assigner des logemens à des troupes de cavalerie et d'infanterie, que Charles l'avait chargé de lever dans ce pays. Après bien des embrassemens, et des félicitations sur le plaisir de se revoir, ils prirent ensemble le chemin de Montauban, en s'entretenant de ce qui s'étoit passé depuis leur séparation.

Bradamante entra donc dans ce magnifique château, où Béatrix, les yeux presque continuellement baignés de larmes, l'attendoit en vain depuis si long-temps. Elle avoit fait demander de ses nouvelles dans toute la France. Les embrassemens et les caresses d'une mère si tendre et d'une famille chérie n'étoient plus rien pour elle, depuis que les douces étreintes de Roger avoient fait de si profondes impressions sur son cœur. Comme elle ne pouvoit plus se rendre à Vallombreuse, elle y envoya quelqu'un de sa part pour prévenir Roger des raisons qui s'opposoient à ce voyage, et l'engager à se faire baptiser promptement, et à venir ensuite prendre avec elle les mesures né-

cessaires , pour mettre le dernier sceau à une union si désirée. Elle renvoyoit à Roger par la même occasion Frontin , son cheval , dont ce guerrier faisoit avec raison le plus grand cas : car si on en excepte Bridedor et Bayard , il ne s'en trouvoit pas un seul dans le camp des Sarasins , et dans l'armée française , qui fût aussi beau , et qui eût autant de feu dans les combats. Le jour que Roger s'élança avec tant de témérité sur l'Hyppogriffe , qui l'emporta dans les airs , il abandonna ce précieux coursier. Bradamante s'en saisit , et l'envoya à Montauban , où on l'avoit nourri avec le plus grand soin , sans que personne le montât , si ce n'étoit pour lui faire faire un exercice modéré ; de sorte qu'il avoit alors plus d'éclat et d'embonpoint que jamais.

Aussitôt elle assemble ses femmes , leur fait prendre l'aiguille , et de ses belles mains elle trace avec elles , un riche tissu de l'or le plus pur sur une étoffe de soie , dont le fond bleu étoit relevé par des raies brunes. Elle en orne le harnois de ce superbe coursier. Elle choisit ensuite parmi les femmes de sa suite Hippalque , fille de Callitrefie sa nourrice , fidelle confidente de ses secrets. Elle lui avoit déjà répété plusieurs

fois combien Roger étoit cher à son cœur , et elle l'entretenoit souvent de la beauté, des vertus , et des graces de ce chevalier dont elle élevoit les rares qualités jusqu'aux cieux. Partez, lui dit elle alors , ma chère Hippalque , partez. Personne n'est plus capable que vous de s'acquitter avec intelligence et fidélité d'un message auquel mon cœur s'intéresse si vivement. Elle lui apprend en même-tems l'endroit où elle doit se rendre , et la charge de l'excuser auprès de son amant , de ce qu'elle n'est pas allée le joindre à Vallombreuse , comme elle le desiroit ; mais que la fortune qui dispose plus sûrement de nos actions que nous - mêmes , avoit fait naître des obstacles insurmontables à ce voyage ! Elle la fit ensuite monter sur une haquenée , et lui donna Frontin à tenir par ses rênes d'or. S'il se trouve , ajouta-t-elle , quelqu'un assez dépourvu de sens , pour vouloir t'enlever ce cheval , dis-lui seulement qu'il appartient à Roger , et sois sûre de faire cesser à l'instant ses prétentions ; car elle ne connoissoit pas de chevalier qui ne tremblât à ce nom redoutable. Elle la retient encore , et sa tendresse inépuisable lui dicte de nouvelles ex-

pressions pour Roger. Hippalque les repasse dans sa mémoire, prend congé de sa maîtresse et disparoît.

Elle fit plus de dix milles à travers les plaines et les obscures forêts, sans trouver personne qui tentât de lui nuire, ou même qui lui demandât en quel lieu elle portoit ses pas. Mais sur le milieu du jour, à la descente d'une montagne, dans un sentier étroit et difficile, elle rencontra Rodomont qui marchoit à pied et suivi de son nain. Le Sarasin lève vers elle son front audacieux, et blasphème toutes les puissances célestes, de ce qu'un coursier si beau et couvert de si riches harnois ne se trouvoit pas entre les mains de quelque chevalier. Il avoit juré de s'emparer par force du premier cheval qu'il rencontreroit, il n'en avoit pas encore vu d'autre, et il ne pouvoit pas en trouver de plus beau, et qui à tous égards lui convînt mieux. Mais il rougissoit de l'enlever à une femme. Cependant il brûle d'envie de le posséder; il le regarde, il le contemple en hésitant sur ce qu'il doit faire, et s'écrie plusieurs fois: pourquoi faut-il que le maître de ce superbe animal ne se trouve pas avec lui! S'il y étoit, répondit Hip-

palque , vous changeriez bientôt de langage. Celui à qui il appartient est beaucoup plus vaillant que vous. Dans le monde entier il n'est pas un guerrier qui l'égalé. Quel est donc , reprit Rodomont , ce fameux chevalier , dont la valeur efface celle de tous les autres ? C'est Roger , répondit Hippalque. Eh bien , répliqua le roi d'Alger , puisqu'il appartient à un si fameux guerrier , je m'en empare. S'il est aussi brave que vous le prétendez , il saura me faire rendre son cheval , et je lui en payerai le salaire à quelque prix qu'il l'exige. Dites lui que je suis Rodomont , et que s'il veut me combattre , il ne peut manquer de me trouver. Par-tout où je suis , l'éclat qui m'environne me fait aisément reconnoître. La foudre ne laisse pas des traces plus terribles sur son passage. A ces mots , il saisit les rênes d'or du coursier , s'élança dessus , et part comme un trait. La douleur d'Hippalque s'exhale en menaces et en injures. Rodomont ne l'écoute pas , et franchit la montagne pour suivre la route que lui indique le Nain , dans l'espérance de retrouver Madricard et Doralice. Hippalque éplorée le suit de loin en l'accablant de malédictions. Nous verrons ailleurs comment se termina cette avan-

ture. Turpiu , qui dans cette histoire est mon guide , s'arrête ici pour retourner au lieu où le fils des comtes de Mayence venoit d'être tué.

A peine la fille d'Aimon, empressée de retrouver Roger , avoit-elle quitté cet endroit , que Zerbin y arrive d'un autre côté avec la perfide vieille. Il voit dans ce vallon le corps d'un chevalier qu'il ne connoissoit pas ; mais comme il étoit naturellement sensible et compatissant , il fut touché de son malheur. Pinabel, étendu sur la terre, versoit son sang par cent diverses blessures. Le prince d'Ecosse, qui vit sur l'herbe des traces nouvellement frayées , voulut les suivre , pour atteindre , s'il lui étoit possible , le meurtrier. Il prie Gabrine de l'attendre , et l'assûre qu'il sera promptement de retour. Celle-ci s'approche du cadavre : et comme elle étoit fort avare, elle considère attentivement de tous côtés pour examiner s'il n'auroit pas sur lui quelques ornemens qui pussent satisfaire sa cupidité. Elle l'auroit dépouillé de sa riche cotte d'armes , et même de son armure, si elle eût imaginé quelque moyen de cacher ce larcin. Elle se contenta de prendre ce qui étoit facile à dérober à la vue , et gémit de ne pouvoir pas emporter le reste.

Entre autres dépouilles, elle se saisit d'une écharpe fort riche, et d'un travail exquis, qu'elle plaça entre sa robe et ses autres vêtemens.

Zerbin arriva quelques instans après. Il avoit en vain suivi les traces du meurtrier, parce que le sentier se divisoit en diverses branches, dont les unes conduisoient dans le vallon, les autres vers les montagnes. D'ailleurs le jour baissoit, et il ne vouloit pas être surpris par la nuit dans ces rochers. Il reprit donc avec la vieille le chemin du vallon. Ils n'y avoient pas fait deux milles, qu'ils se trouvèrent à la porte d'un superbe château. C'étoit Hauterive. Ils s'y arrêtèrent pour y passer la nuit, qui couvroit déjà le ciel de ses ombres. Leurs oreilles furent frappées de cris lamentables, et tout le monde versoit des larmes comme dans un malheur public. Zerbin demanda ce que c'étoit ; on lui répondit, que le comte Anselme, seigneur de ce château, venoit d'apprendre que Pinabel son fils avoit été tué dans un sentier étroit entre deux montagnes. Pour éviter tout soupçon, Zerbin baissa les yeux sans répondre. Mais il ne doutoit pas que ce ne fût le chevalier qu'il avoit trouvé étendu sur son chemin. Bientôt après on vit arriver le corps de

Pinabel , que l'on portoit sur un brancard à la lueur de plusieurs flambeaux. La vue de ce cadavresanglant fit redoubler les cris et les larmes. Entre tous on distinguoit le père à l'excès de sa douleur.

Pendant que l'ons'occupe de la pompe funèbre de Pinabel , et qu'on lui prépare de magnifiques obsèques, selon les anciens usages, que le tems détruit chaque jour, un profond silence succède tout à coup aux lamentations du peuple consterné, et l'on proclame de la part du comte Anselme un édit qui promet une forte récompense à celui qui découvrira le meurtrier de Pinabel. La nouvelle de cette proclamation se répand de bouche en bouche dans tout le château, et parvint aux oreilles de la vieille , dont le cœur est plus féroce que celui d'un ours ou d'un tigre. Comme elle haïssoit Zerbin, elle saisit cette occasion de le perdre, soit pour prouver qu'il est dans le monde des cœurs privés de tout sentiment d'humanité, soit pour obtenir les récompenses promises. Elle va trouver ce père affligé, et lui dit que Zerbin a commis le meurtre, dont il cherche l'auteur. En même tems elle tire de dessous sa robe la riche écharpe de Pinabel. Le père la re-

connoît, et cet indice joint au témoignage de la vieille, suffit pour lui persuader que Zerbin a tué son fils. Les yeux baignés de larmes, il lève ses bras vers le ciel, et le remercie de ce qu'au moins il ne permet pas que son fils meure sans être vengé. Aussi-tôt il commande que l'on entoure le lieu où loge Zerbin. Le peuple y court en foule, le prince d'Ecosse, qui ne s'attendoit pas à cette attaque, et qui ne pensoit pas que le comte Anselme eût à se plaindre de lui, fut pris dans son premier sommeil. On le charge de chaînes, et on le jette dans un obscur cachot. Pour ordonner son supplice, on n'attendit pas que le soleil recommençât sa carrière. Il devoit être écartelé sur le lieu où le crime avoit été commis. On n'examine rien, le comte Anselme le croit convaincu, et personne n'en doute.

Dès que les premiers rayons de l'Aurore commencèrent à embellir de diverses couleurs les voûtes du ciel, le peuple qui presse à grands cris le supplice de Zerbin, accourt pour le punir du crime dont il n'est pas coupable. Tous les habitans le suivent en désordre, les uns à pied, les autres à cheval, et le prince d'Ecosse lié sur un mauvais cheval, marche entouré de ce vil peu-

ple. Mais le ciel , qui souvent protège l'innocence , et qui ordinairement n'abandonne pas ceux qui comptent sur son secours , lui a déjà préparé un défenseur , qui saura bien l'arracher à la mort. Le comte Roland survient , et sa valeur suffit pour tirer Zerbin de ce péril extrême.

Roland avoit avec lui la jeune beauté , fille des rois de Galice , qui après avoir échappé au naufrage , étoit tombée entre les mains des brigands. C'étoit cette Isabelle qui chérissoit Zerbin plus que sa propre vie. Elle n'avoit pas quitté Roland depuis qu'il l'avoit tirée de l'effroyable caverne. Lorsqu'elle apperçut cette foule qui couvroit la plaine , elle demanda à Roland ce que c'étoit. Je l'ignore , lui répondit le Paladin. En même tems il laisse Isabelle sur le penchant de la colline , descend dans la plaine , et voit Zerbin , qui au premier aspect lui paroît un chevalier de la plus grande valeur. Il s'en approche , et lui demande où on le conduit , et pourquoi il est ainsi chargé de chaînes. Le chevalier accablé de douleurs soulève sa tête , et expose au comte la vérité , d'un air si touchant et d'un ton si naturel , que sur le champ Roland résolut de le défendre. D'après son récit il avoit jugé qu'on l'avoit condamné injustement.

vement. Il en fut encore plus sûr, lorsqu'il apprit que l'on agissoit par les ordres du comte Anselme d'Hauterive. Il savoit que ce perfide étoit capable de commettre les injustices les plus criantes. D'ailleurs il régnoit une haine invétérée entre les maisons de Mayence et de Clermont. Elle avoit déjà fait verser beaucoup de sang de part et d'autre, et on saisissoit avidement les occasions de la signaler.

Misérables que vous êtes, s'écria le comte en s'adressant aux satellites qui conduisoient Zerbini, déliez ce brave chevalier, ou sur le champ je vous taille en pièces. Quel est donc cet homme si terrible, répondit celui d'entre eux qui voulut témoigner le plus de zèle pour le service de son maître ? il ne parleroit pas avec plus d'arrogance, quand il seroit de feu, et qu'il nous prendroit pour un chaume aride. A ces mots il pique son cheval contre Roland, qui court sur lui la lance baissée. L'armure brillante de Zerbini, dont le champion d'Anselme s'étoit déjà emparé, ne put pas le défendre. Le fer du Paladin l'atteignit à la joue, et ne traversa pas le casque dont la trempe étoit excellente; mais ce choc fut si terrible, qu'il lui rompit les vertèbres du col, et

le renversa mort sur la place. Roland, sans remettre sa lance en arrêt, la plonge dans la poitrine d'un autre, l'y laisse, et l'épée à la main se jette dans les rangs les plus serrés de cette foule. Il fend la tête des uns, abat celle des autres, et en un clin d'œil, tue, ou met en fuite plus de cent hommes. Il en laisse plus du tiers sur la place, et poursuit le reste, qu'il blesse, pour fend, et massacre. Empressés de se dérober à sa fureur, ils jettent précipitemment leurs armes. Ils fuient de tous côtés. L'un se cache dans la forêt, l'autre dans le creux d'un rocher. Le terrible comte est sans pitié dans ce jour, et ne voudroit pas laisser la vie à un seul. De cent vingt, Turpin en a fait fidèlement le compte, il en périt au moins quatre-vingt.

Enfin, Roland revint à l'endroit où il avoit laissé le prince d'Ecosse, encore tremblant sur son cheval. On ne sauroit exprimer la joie de Zerbin au retour du comte. Il se seroit prosterné pour lui rendre grace; mais il étoit retenu par ses liens. Pendant que Roland, après l'avoir délié, lui aidait à se couvrir de ses armes, dont il avoit déjà dépouillé le chef des satellites, qui les avoit endossées pour son malheur, les yeux

du prince d'Ecosse se portèrent sur Isabelle, qui dès qu'elle avoit vu le combat terminé avoit quitté la colline, et s'étoit approché d'eux. A la vue de cette beauté si tendrement aimée, et sur la perte de laquelle il avoit versé tant de larmes, Zerbin sent son cœur tremblant transi d'un froid subit; mais bientôt à ce froid passager succède toute l'ardeur des feux de l'amour. La présence du comte retient ses transports, et l'empêche de se jeter sur le champ dans les bras de cette maîtresse adorée; car il ne doute pas que Roland n'en soit amoureux. Ainsi il n'a voit évité un malheur que pour retomber dans un plus grand, et sa joie fut de courte durée. Il n'avoit pas été aussi sensible à la mort d'Isabelle, qu'il le fut au chagrin de la voir au pouvoir d'un autre, et surtout de la personne à qui il avoit le plus d'obligations. Tenter de la lui enlever seroit une entreprise peu honnête, et peut-être encore moins facile. Il n'eut pas laissé sans débat une semblable proie dans les mains de tout autre; mais sa reconnoissance exige qu'il respecte son libérateur dans l'amant de sa maîtresse.

Ils arrivèrent sans proférer un seul mot au bord d'une fontaine, où ils descendirent pour

se reposer. Le comte ôte son casque, et engage Zerbin à quitter le sien. A cet aspect imprévu, Isabelle pâlit et s'évanouit dans l'excès de sa joie; mais bientôt elle reparoît plus belle que jamais. Telle une tendre fleur dont une pluie trop abondante a fait pencher le calice, se relève aux premiers rayons du soleil. Rien ne peut arrêter son empressement, et dans l'instant elle se précipite dans les bras de ce cher amant, qu'elle couvre de ses baisers. Elle ne peut pas prononcer un seul mot; mais elle baigne de ses pleurs le visage et le sein de Zerbin. Témoin de ces transports, Roland ne doute pas que celui qui en est l'objet, et qu'il vient de délivrer, ne soit le prince d'Ecosse. Dès qu'Isabelle eût recouvré l'usage de la voix, elle fit à son amant, le récit de tous les services que lui avoit rendu le Paladin. Zerbin qui aimoit cette princesse autant, et même plus que sa vie, se jette aux pieds du comté, et l'adore comme un génie tutélaire, qui lui a rendu la vie deux fois dans un jour. Ces démonstrations alloient être suivies de part et d'autre de marques de bienveillance et d'offres de services, lorsque les sombres voûtes de cette

forêt retentirent d'un bruit soudain. Aussitôt les deux guerriers remettent leur casque, et prennent leurs chevaux. A peine s'étoient-ils élancés dessus, qu'ils voient paraître un chevalier et une dame.

C'étoit Mandricard qui avoit quitté si précipitemment le camp des Maures pour chercher Roland, et venger la défaite d'Alzirde et de Manilard, dont le Paladin avoit détruit les troupes avec tant de courage. Il s'étoit un peu moins hâté de le trouver, depuis qu'avec le tronçon d'une lance, il avoit enlevé Doralice à cent guerriers couverts d'acier. Le Sarasin ne savoit pas que celui qu'il poursuivoit fut le comte d'Angers; mais après tant de valeur il ne doutoit pas que ce ne dut être quelque fameux chevalier errant. Lorsqu'il vit ces deux guerriers, Roland fixa son attention bien plus que Zerbin; il le considéra de toutes parts, et reconnut les marques auxquelles on le lui avoit désigné. C'est vous, lui dit-il alors, que je cherche. Depuis dix jours, je ne cesse de suivre vos traces. J'ai appris dans le camp des Maures, par le seul homme qui avoit échappé à vos coups, avec quel courage vous aviez taillé en

pièces les troupes de Noritie et Trémisène. Frappé d'un aussi brillant exploit , je me suis empressé de connoître le guerrier qui en étoit l'auteur , et de me mesurer contre lui. Je vous reconnois à vos armes , dont on m'a désigné les couleurs , mais lors même que sans en être revêtu , vous seriez confondu entre mille guerriers , votre fière contenance vous décèleroit promptement.

Vous devez être , lui répondit Roland , un chevalier d'une rare valeur. Un cœur vil ne sauroit concevoir un desir aussi magnanime. Puis donc que l'envie de me voir vous a fait faire tant de chemin , j'ôterai ce casque pour vous satisfaire , et lorsque vous m'aurez bien considéré , vous pourrez contenter votre autre desir , et juger si ma valeur répond à l'air intrépide que vous me trouvez. Volontiers , dit Mandricard , commençons sur le champ cette épreuve.

Roland parcourt aussi des yeux son adversaire , et il ne voit à son côté et à l'arçon de sa selle , ni épée , ni masse d'armes. Il lui demande quelles armes il emploieroit contre lui si sa lance ne lui suffisoit pas. Dispensez-vous de ces

soins, lui répondit Mandricard, tel que je suis, plus d'un ennemi a tremblé devant moi. Je me suis engagé par serment à ne pas ceindre d'épée que je n'ai enlevé Durandal au comte Roland, avec qui j'ai plusieurs autres sujets de querelle. Quant à ce serment, je l'ai fait lorsque j'ai posé sur mon front le casque d'Hector, que j'ai su conquérir ainsi que le reste de son armure. L'épée seule manquoit à ces excellentes armes, j'ignore comment on l'a dérobée, tout ce que je sais, c'est qu'elle est maintenant au pouvoir de Roland. Voilà sans doute ce qui lui donne tant de courage; mais si je puis le joindre, je saurai lui arracher ce qu'il ne peut avoir usurpé que par d'indignes moyens. Je le cherche encore pour venger la mort du fameux Agrican mon père. Il a sûrement employé la trahison pour le tuer, autrement il ne l'auroit pas vaincu. Tu as menti toi, et quiconque ose soutenir cette fausseté, s'écria Roland, à qui il fut impossible de se contenir plus longtems. Le hazard t'amène celui que tu desires si ardemment de rencontrer. Je suis le comte Roland, et j'ai tué ton pere en homme de cœur. Voici cette épée à laquelle tu prétends, mérite-la par ton courage. Quoi-

qu'elle m'appartienne à juste titre, je veux cependant bien que nous la disputions, et je ne m'en servirai pas plus que toi dans ce combat. Tu la prendras si tu me donne la mort, ou si je me rends ton prisonnier. A ces mots il détache Durandal et la suspend à un arbrisseau.

Déjà les deux guerriers se sont éloignés l'un de l'autre à la portée d'un trait. Déjà ils ont précipité la course de leurs chevaux rapides, et se sont atteints à la visière. Leurs lances se sont rompues comme un verre fragile, et les éclats en ont volé jusqu'aux cieux. Elles s'étoient brisées, sans pouvoir ébranler ces deux guerriers. Ils se frappent avec les tronçons qui restent auprès de la poignée. Ainsi ces deux fiers guerriers, accoutumés dès leur enfance à manier le fer, se battent avec des bâtons, comme des villageois qui ont pris querelle pour les limites d'un champ, ou pour le passage des eaux qui doivent l'arroser. Bientôt ces tronçons se brisent dans leurs mains furieuses, et il ne leur reste que leurs poings pour se battre. Ils s'arrachent, ou rompent les différentes pièces de leur armure. Partout où ils s'atteignent, l'effet des plus lourds marteaux ou des plus

fortes ténailles n'est pas plus terrible. Le Sarasin sent qu'il y a de l'extravagance à porter des coups qui nuisent plus à celui qui les donne qu'à celui qui les reçoit. Il cherche d'autres moyens de terminer ce combat à son honneur. Tous deux se saisissent par le milieu du corps. Mandricard serre Roland dans ses bras nerveux. Il voudroit l'y étouffer comme un autre Antée. Tantôt il le repousse, tantôt il le tire à lui. Dans les transports de sa fureur il oublie ce que deviennent les rênes de son cheval. Roland qui conserve plus de sang froid ne s'occupe que des moyens de s'assurer la victoire. D'une main adroite il dégage les rênes de la tête du cheval, et les fait tomber par terre. Mandricard emploie toute sa force pour étouffer le comte, ou pour le renverser de son cheval. Roland est inébranlable sur ses arçons ; mais les violentes secousses du Tartare rompent les liens qui les retiennent au cheval, et Roland qui les serroit encore de ses genoux, et qui avoit les pieds dans les étriers, se trouve presque sans être apperçu sur la terre, qui retentit au loin de sa chute.

Cependant le coursier de Mandricard, qui ne sent plus le frein, cède à ses craintes,

et emporte son maître à travers les forêts, partout où la peur précipite sa course menaçante. Doralice qui voit son amant quitter le champ de bataille, et s'éloigner, ne veut pas rester seule, et pique son cheval pour le suivre. Mandricard, outré de dépit et de rage, frappe son cheval des pieds et des mains, le menace comme s'il pouvoit l'entendre pour le faire retourner, et ne réussit qu'à hâter davantage sa course. L'animal, qui étoit naturellement timide, fit plus de trois milles sans s'arrêter, et il auroit encore été beaucoup plus loin sans un fossé dans lequel il tomba ainsi que son maître. Mandricard reçut une cruelle secousse; mais sa chute ne fut pas dangereuse. Enfin le coursier s'arrêta. Comme il n'avoit plus de mors, il étoit impossible de le guider. Le Tartare furieux de cet accident, qui l'avoit empêché de continuer son combat, le retient par la crinière. Il réfléchit sur ce qu'il fera, et ne sait à quoi se déterminer. Doralice lui offre la bride de son palefroi qui étoit doux, et qui pouvoit se conduire sans ce secours.

Le Sarasin qui ne trouvoit pas honnête d'accepter la proposition de sa maîtresse, hésitoit

sur sa réponse , lorsque la fortune propice lui fit trouver d'une autre manière ce qu'il desiroit. Elle lui envoya la perfide Gabrine , qui après avoir trahi Zerbin , fuyoit comme une louve qui entend de loin le bruit des chasseurs et des chiens. Elle étoit encore parée des habits que Marfize avoit fait quitter à la maîtresse de Pinabel , et montée sur le palefroi de cette dame , l'un des plus beaux et des meilleurs coursiers qu'il fut possible de trouver. Elle ne vit le Tartare que quant il n'étoit plus tems de l'éviter. Le contraste de la parure de la jeunesse avec la figure hideuse de cette vieille qui ressembloit parfaitement à un singe , firent rire aux éclats la princesse de Grenade et son amant. Ce dernier voulut même réparer aux dépens de la vieille la perte de sa bride , ce qu'il exécuta sur le champ. Après quoi il effraya son cheval par des cris et des menaces. L'animal épouvanté suit dans la forêt , et emporte la vieille presque morte de peur à travers les montagnes , les vallons et les précipices. Mais le sort de cette méchante femme ne nous intéresse pas assez , pour nous faire oublier le brave comte d'Angers.

Il répara facilement l'accident arrivé à sa

selle , remonta sur son cheval , et attendit pendant longtems le Sarasin. Lorsqu'il ne le vit pas reparoître , il crut devoir le chercher. Avant de quitter ces lieux , Roland qui étoit fort civil , prit congé des deux amans de la manière la plus honnête et la plus obligeante. Zerbin fut très-sensible à son départ. Isabelle en étoit attendrie jusqu'aux larmes. Ils vouloient le suivre , mais quelque charme , que le comte trouvât dans leur compagnie , il ne crut pas devoir le leur permettre. Il leur donna pour raison de son refus , que la plus grande tache dont put se couvrir un chevalier étoit de se faire accompagner lorsqu'il cherchoit son ennemi. Il les pria ensuite de vouloir bien dire au Sarasin , s'ils le rencontroient avant lui , que pendant trois jours , il ne s'éloigneroit pas de ces lieux ; mais que passé ce tems , il retourneroit à l'armée de Charlemagne , où Mandricard pourroit le trouver. Ils lui promirent de s'acquitter de cette commission , ainsi que de tout ce qu'il lui plairoit de leur ordonner. Ils se séparèrent ensuite , et prirent des routes opposées.

Avant de partir , Roland reprit son épée , qu'il avoit suspendue à un arbre pendant le

combat. Il poussa ensuite Briedor du côté où il croyoit trouver le plus promptement Mandricard. Mais la frayeur du cheval du Sarasin qui avoit fui à travers la forêt, sans observer de route certaine, fut cause que Roland marcha inutilement pendant deux jours, sans pouvoir le rencontrer, ni apprendre de ses nouvelles.

Le troisième jour il se trouva sur les bords d'un ruisseau, dont l'onde étoit aussi claire que le plus beau cristal. Ses bords embellis par une prairie émaillée de fleurs, étoient plantés de très-beaux arbres. La fraîcheur du lieu invitoit les troupeaux et les bergers demi-nuds à s'y retirer dans le milieu du jour. Roland, fatigué par le poids de ses armes, y entra pour s'y reposer quelques momens. Mais au lieu du repos qu'il croyoit y trouver, il y éprouva les plus cruels tourmens, et ce funeste séjour devint pour lui la source des plus horribles maux. Comme il portoit ses regards de toutes parts, il apperçoit sur les bords du ruisseau plusieurs arbrisseaux chargés de caractères. Il les examine de plus près, et il reconnoit qu'ils sont de la main de la beauté

qu'il adore. Effectivement ces lieux enchantés que j'ai déjà décrits, étoient voisins de la cabane qui avoit servi de retraite à Angélique et à Médor, et ces deux amans les avoient fréquemment parcourus.

Roland y lit les noms d'Angélique et de Médor enlacés en cent endroits et de cent manières diverses. Ces lettres sont autant de pointes déchirantes, dont l'amour lui perce le cœur. En dépit de lui-même, il cherche à douter de ce qu'il ne voit que trop clairement. Il voudroit se persuader qu'une autre Angélique avoit gravé son nom sur cette écorce. Cependant, ajoutoit-il, je reconnois ces traits, je les ai lus tant de fois ; mais peut-être est-ce un nom feint, sous lequel elle me désigne. C'est ainsi que le malheureux Roland cherchoit à se tromper par des illusions si peu vraisemblables. Plus il s'efforce de calmer ses soupçons, plus ils prennent de force et de violence. Tel l'oiseau imprudent qui a donné dans les filets ou dans les gluaux qu'on lui a tendus, resserre ses liens par les vains efforts qu'il fait pour se dégager.

Bientôt il parvient à l'endroit où le rocher recourbé en berceau formoit une espèce de

voute au-dessous de la claire fontaine. L'entrée de cete grotte champêtre étoit ornée de lierres tortueux et de vignes sauvages. Les deux amans s'y retiroient souvent pendant la plus forte chaleur du jour pour s'y livrer à leur amour. Dans l'intérieur et aux environs de cet endroit, leurs noms étoient répétés plus fréquemment que par-tout ailleurs. Le noir charbon, la craie, le fer aiguisé en pointe, tout leur avoit servi à les y graver. Le comte désespéré, descend de cheval, et voit sur l'entrée de la grotte des caractères récemment tracés par la main de Médor. C'étoit des vers dans lesquels ils s'efforçoit de peindre les plaisirs dont cette grotte avoit été témoin. Ils étoient écrits dans sa langue, et voici à peu près le sens qu'ils formeroient dans la nôtre.

Beaux arbres, verd gazon, claire fontaine, grotte obscure et délicieuse par ta fraîcheur, où la belle Angélique, la fille divine de Galafon, pour qui tant d'illustres amans ont envain soupiré, a daigné combler tant de fois mes plus ardens desirs. Tout ce que la fortune permet à Médor de faire pour reconnoître tant de délices et de volupté, est de vanter sans cesse

vos charmes. Puisse tout amant, tout chevalier, tout voyageur, que le hazard ou l'envie de jouir de vos ombrages conduira dans ces lieux, se réunir à lui pour prier l'astre des jours et des nuits de vous être toujours propice, et pour conjurer les nimphes de ces lieux d'éloigner les troupeaux de vos bords enchanteurs.

Ces vers étoient écrits en arabe, que Roland entendoit aussi facilement que le latin. Parmi plusieurs langues étrangères qui étoient familières au comte, l'arabe étoit celle qu'il possédoit le mieux. Cette connoissance l'avoit tiré de plusieurs dangers, lorsqu'il se trouvoit parmi les Sarasins; mais elle lui nuisit alors plus qu'elle ne lui avoit jamais servi. L'infortuné relit trois ou quatre fois ces lignes pour tâcher d'y découvrir un autre sens; mais plus il les relit, plus ce sens lui paroît clair. Il sent la main glacée de la jalousie s'appesantir sur son cœur. Aussi immobile que le rocher qu'il contemple, il reste les yeux et l'esprit fixés sur ces caractères. L'excès de sa douleur le prive de tout sentiment. Il n'est pas de plus terrible tourment, que celui qu'il endure, croyez-en celui

Celui qui en a fait l'expérience. Sa tête s'affaisse sur sa large poitrine, son front pâle a perdu sa noble audace, et la douleur qui l'opresse ne lui permet, ni de se plaindre, ni de verser des pleurs. Pour vouloir s'échapper avec trop de violence, elle reste concentrée dans lui-même. C'est ainsi que nous voyons l'eau retenu dans un large vase dont l'enbouchure est trop étroite. Le liquide élément s'accumule, se presse dans ce canal serré, dont il sort à peine goutte à goutte.

Il revient ensuite à lui-même, et cherche à se persuader que son malheur n'est pas aussi grand qu'il se l'imagine. Il croit, ou plutôt il espère que quelqu'un de ses ennemis secrets aura voulu noircir ainsi la réputation de sa maîtresse, ou la faire périr victime de sa jalousie, et que cet inconnu a parfaitement imité les caractères d'Angélique. Ce foible espoir ranime ses esprits, et lui rend quelque vigueur. Il remonte sur son cheval dans l'instant où le soleil alloit céder sa place à la Déesse des nuits, et ne fait pas beaucoup de chemin sans voir la fumée s'élever au-dessus d'un humble toit. Il entend les chiens fidèles aboyer, et les troupeaux mugir. Il s'avance vers cette ferme et il y entre pour passer la nuit. Il

descend tristement de son cheval, dont il confie le soin à un domestique intelligent. D'autres s'empressent de lui ôter ses armes et ses éperons d'or, ou s'occupent à nettoyer son armure.

Cette maison étoit la même où Angélique avoit fait porter Médor après sa blessure, et où elle avoit comblé les vœux de cet amant fortuné : Roland rassasié par sa douleur ne pense qu'à se coucher ; mais le repos qu'il cherche semble le fuir, et il ne trouve à sa place que peines et que tourmens. Les murs, les fenêtres, les portes, tout dans ce lieu lui présente des caractères odieux. Il voudroit s'éclaircir et interroger son hôte ; il est retenu par la crainte de rendre trop claire une vérité dont il redoute le dangereux éclat. Mais envain il desire se dissimuler à lui-même son malheur. On lui apprend sans qu'il le demande tout ce qu'il voudroit ignorer. Le berger qui voit son accablement s'efforce de charmer sa douleur par un récit qui avoit plu à tous ceux qui l'avoient entendu. Il lui raconte indiscretement l'histoire des deux amans, lui dit de quelle manière Angélique l'avoit engagé à ramener chez lui Médor qu'elle avoit trouvé sur sa route dangereusement blessé. Il lui peint

lessoins par lesquels elle lui avoit rendu promptement la santé, la blessure bien plus profonde que l'amour avoit faite dans le cœur de cette princesse, et la fille du plus puissant des rois de l'Orient, forcée par l'ardeur qui la consumoit à épouser un soldat sans naissance et sans fortune. Il termine son récit en se faisant apporter le brasselet qu'Angélique lui avoit donné pour lui témoigner sa reconnoissance. Cette conclusion fut le coup mortel par lequel l'impitoyable Amour, las de tourmenter Roland, termina son supplice.

L'infortuné Paladin s'efforce de dissimuler sa douleur. Mais elle s'échappe malgré lui en larmes et en sanglots. Dès qu'on le laisse seul, et qu'il peut s'y abandonner sans contrainte, il gémit, il sanglotte, il verse un torrent de larmes, il s'agite dans son lit qui lui semble plus dur et plus poignant, que s'il étoit semé de cailloux et hérissé d'épines. Au milieu de ces tourmens une idée plus cruelle encore vient se présenter à son esprit. Il réfléchit que ce lit si douloureux pour lui a du être cent fois le complice des voluptés de sa perfide maîtresse. Un villageois lorsqu'il aperçoit un serpent prêt à

le piquer ne se retire pas plus promptement de l'herbe sur laquelle il s'étoit étendu pour dormir, que Roland ne se précipite hors de cette couche abhorrée.

Dans l'instant ce lit, cette demeure et tous ceux qui l'habitent lui deviennent également odieux. Il prend ses armes, son cheval; et sans attendre le retour de l'aurore, ils'enfonce dans les routes les plus obscures de la forêt. Lorsqu'il se croit assez éloigné. Pour ne plus être entendu, sa douleur s'exhale en cris et en longs sanglots. Il ne cesse de pleurer, et de pousser des cris. La nuit ne lui donne pas un repos que le jour lui refuse. Il fuit les lieux habités, et couche dans les forêts ou sur des rochers exposé aux injures de l'air. Etonné de pousser d'aussi fréquents soupirs, et de trouver la source de ses larmes intarissable, il se dit à lui-même :

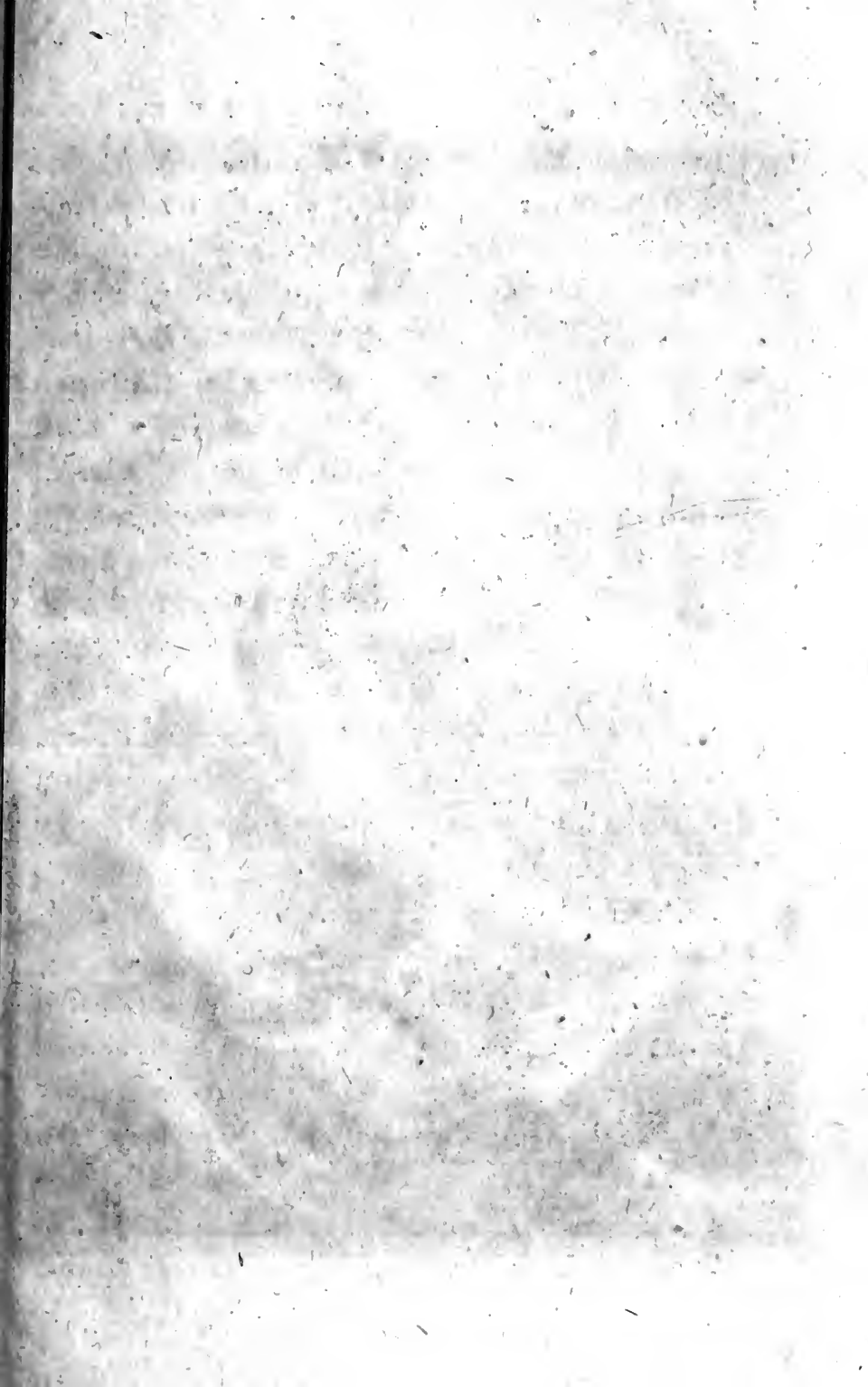
Ce ne sont pas des larmes que mes yeux versent en si grande abondance, des larmes ne suffiroient plus à ma douleur qui les a déjà épuisées. C'est ma vie, c'est mon sang, qui s'écoule par mes yeux, et la dernière de ces larmes emportera avec elle ma vie et mes dou-

leurs Ces gémissemens douloureux qui s'échappent sans cesse de ma poitrine oppressée ne sont point des soupirs. Les soupirs ont du relâche, c'est l'amour qui souffle dans mon cœur tous ses feux. Cruelle divinité, par quel étonnant prodige l'embrâses-tu de tant de feux sans le consumer? je ne suis plus ce que je parois. Roland est mort, Roland a disparu de dessus la face de la terre, sa perfide maîtresse lui a porté le coup mortel en le trahissant aussi indignement. Je ne suis plus qu'une ombre séparée de son corps, condamnée à subir les plus affreux tourmens dans cet horrible enfer, pour que mes tristes restes servent d'exemple aux infortunés qui s'abandonnent à l'amour.

Le comte erra dans le bois pendant le reste de la nuit. Le lendemain à la pointe du jour son mauvais destin le ramena sur les bords de cette fontaine, où Médor avoit tracé l'expression de ses plaisirs. A la vue de ces odieux caractères, qui lui rappellent sa douleur et sa honte, Roland se livre tout entier aux transports de sa haine et de son courroux. Il tire son épée, et met en pièce ces caractères, et le rocher dont il fait voler les éclats jusqu'au ciel. Malheur aux arbrisseaux qui portent les noms

de Médor et d'Angélique. Il ne fourniront plus de frais ombrages aux bergers et à leurs troupeaux. Cette fontaine si pure, et si limpide n'est pas davantage à l'abri de ses fureurs. Il y jette tant de rameaux, de pierres, et de troncs d'arbres qui la trouble depuis ses bords jusqu'à sa source. Depuis ce moment ses belles eaux ne reprirent jamais leur ancienne clarté. Enfin trempé de sueur, accablé de fatigue, et ses forces épuisées ne repondant plus à l'emportement de sa haine, il tombe sur l'herbe en poussant de profonds soupirs, et les yeux fixés vers le ciel, sans proférer un seul mot. Le soleil recommença trois fois son cours, sans que Roland, immobile dans cette situation prit de nourriture, on sentit ses yeux se fermer par les douceurs du sommeil. Sa douleur ne cessa pas de s'accroître, qu'elle ne lui eût entièrement fait perdre l'usage de sa raison.

Le quatrième jour il se releva furieux, et il arracha les unes après les autres les différentes pièces de son armure qu'il jeta de tous côtés. Ici il laisse son casque, plus loin on rencontre sa cuirasse, ou son bouclier. Enfin ses armes se trouvèrent éparses dans cette forêt. Il déchira ensuite ses vêtemens, et fit voir à nud





ses bras nerveux, sa poitrine robuste, et le reste de son corps. Alors commença cette épouvantable folie qui n'eut, et qui n'aura jamais rien d'égal. Sa rage et sa fureur lui troublèrent les sens au point de lui faire oublier son épé avec laquelle il eût sans doute produit d'étonnantes merveilles. Mais sa prodigieuse vigueur n'avoit besoin ni de cette arme, ni d'aucune autre, comme il le prouva en déracinant un grand pin de la première secousse. Il en arracha plusieurs autres qui ne resistèrent pas plus à ses mains vigoureuses, que l'humble bruyère à celles du jardinier. Le chasseur ne débarrasse pas plus facilement des joncs, des orties, et du genêt rampant le champ où il se prépare à tendre ses filets, que Roland ne renverse des chênes, des ormes, et des étres qui ont vu se renouveler cent hivers. Les bergers qui entendent cet effroyable bruit, laissent leurs troupeaux épars dans les forêts, et accourent de tous côtés. Mais mon récit, si je le continuois, pourroit vous fatiguer, et j'aime beaucoup mieux le différer que vous ennuyer par sa longueur.

